

Marie REDON

LA GAZETTE DES ÎLES

Récit de voyage prolongeant l'ouvrage

Des îles en partage, PUM, collection « Villes & Territoires », 2010.

ISBN : 978-2-8107-0036-3

PRESSES UNIVERSITAIRES DU MIRAIL

AVANT-PROPOS

Ce récit est la version revue, corrigée et augmentée de la Petite Gazette timoraise, journal de voyage régulièrement envoyé par courrier électronique à ma famille et à mes amis depuis le lointain Timor oriental.

En me rendant au Timor, je n'avais pas projeté de faire un tel récit. Mon voyage avait un objectif professionnel nettement défini : collecter des données pour les besoins d'une thèse de géographie consacrée aux îles divisées. En première année de thèse, bénéficiant d'une allocation de recherche, je pouvais librement me rendre sur place et me livrer à ce travail de terrain sans lequel la géographie perdrait bien de sa saveur et de ses disciples.

Chemin faisant, j'eus envie de relater à mes proches les expériences nouvelles auxquelles m'exposait cette situation d'expatriée volontaire dans l'État le plus jeune du monde, à quelques dizaines de milliers de kilomètres de mon Sud-Ouest natal. Peu à peu, je me pris au jeu de l'écriture et, si les premières Gazettes m'ont permis de meubler des heures creuses et solitaires, les autres ont dû être arrachées à un emploi du temps de plus en plus chargé.

L'année suivante, je suis repartie sur ce qui était désormais mon terrain pour me consacrer à « l'Autre côté » de cette île divisée, passant davantage de temps en Indonésie et au Timor occidental. Aux Gazettes ont ainsi succédé les Courriels de l'Est.

De retour à Paris, l'idée de reprendre ces textes a fait son chemin et, de page en page, ce chemin aboutit au récit qui suit.

SOMMAIRE

PREMIER VOYAGE (2004)

En route pour le Timor oriental ou « Ils ne savent vraiment plus quoi inventer »

Épisode 1 - Bienvenue la tête en bas ou comment naissent les États

Épisode 2 - À nous deux Dili !

Épisode 3 - Plus tu pédales moins vite, moins t'avances davantage. Le bal des débutantes

Épisode 4 - Fin de semaine à Dili ou nous vivons vraiment une époque formidable

Épisode 5 - J'ai testé pour vous

Épisode 6 - J'ai testé pour vous... les urgences de Dili !!!

Épisode 7 - Les Timorais existent, je ne les ai pas rencontrés

Épisode 8 - La journée type d'une aspirante chercheuse ou ma vie quotidienne dans l'autre hémisphère

Épisode 9 - Des mondanités locales vingt centimètres sous les mers

Épisode 10 - Non, je ne suis pas une espionne !!!

Épisode 11 - Tutuala, nous y voilà ENFIN !

Épisode 12 - Que d'eau, que d'eau !

Épisode 13 - Les *Peace Keeper Forces* et moi

Épisode 14 - Mariage à la timoraise

Épisode 15 - Soirée jet-set à Dili

Épisode 16 - L'heure des bilans a sonné

Épisode 17 - L'histoire de Marie et de Bernard Lhermitte

Épisode 18 - L'Empire des cafards contre-attaque

Épisode 19 - De la politique extérieure du Timor oriental ou Grand jeu gratuit et sans obligation d'achat : venez gérer un pays pendant vos vacances d'été !

Épisode 20 - Le jour le plus long

Épisode 21 - En villégiature à Suai

Épisode 22 - Un samedi à l'autre bout de la terre

Épisode 23 - Oecussi, késako ?

Épisode 24 - Elles préfèrent les balades en mer ou Des carottes pour Pavlik

Épisode 25 - *Easy rider* à Oecussi

Épisode 26 - Impossible n'est pas français

Épisode 27 - Petit cambriolage entre amis

Épisode 28 - Les réceptions de l'ambassadeur, avec ou sans Ferrero Roches d'or ?

Épisode 29 - Atauro, l'île du bout du bout du monde

DEUXIÈME VOYAGE (2005)

Épisode 30 - Voyage dans un poulailler. Jakarta ou l'enfer urbain

Épisode 31 - De la participation générale

Épisode 32 - Premières impressions en direct de Kupang

Épisode 33 - Longue fin de semaine sous le soleil de Kupang

Épisode 34 - Un samedi soir sous les étoiles et un dimanche en famille

Épisode 35 - De l'administration et du journal local

Épisode 36 - Dili, un an après

Épisode 37 - Dili, comme sur des roulettes !

Épisode 38 - Oecussi, en hélico !

Épisode 39 - Traverser la frontière, c'est pas du gâteau !

Épisode 40 - Des camps de réfugiés de Kupang et d'ailleurs

Épisode 41 - Devant la télévision locale

Épisode 42 - Demain, je pars

Épisode 43 - Retour à la case de départ ?

TROISIÈME VOYAGE (2009)

Épisode 44 - Dili, terre promise

Épisode 45 - Dili, ni tout à fait une autre, ni tout à fait la même

Épisode 46 - Regards portés

Épisode 47 - Des funérailles et des festivités nationales ou comment prend le ciment national

Épisode 48 - Engluée dans la marée noire

Épisode 49 - Plus de pognon, moins de cochons ?

QUATRIÈME VOYAGE (Août 2010)

Épisode 50 - Port-au-Prince, arrivée en terre démise

Épisode 51 - Professer sur les décombres

Épisode 52 - Tap-tap Rider

Épisode 53 - De haut en bas et de bas en haut

Épisode 54 - Bons et rebonds

Épisode 55 - Séquences émotion

Épisode 56 - Escapades

Épisode 57 - Onusiens de tous les pays...

Épisode 58 - Un dimanche sur la terre

Épisode 59 - Pauvre petite fille riche

Épisode 60 - Demain, je quitte ce pays !

CINQUIÈME VOYAGE (JUIN 2011)

Épisode 61 - Retour en terre des nécessités

Épisode 62 - La noble tragédie du roi Christophe, et des autres

Épisode 63 - Irréductibles espaces-temps

SIXIÈME VOYAGE (Hiver 2011)

Épisode 64 - Les Abricots, confiture douce amère

Épisode 65 - Coqs en stock

Épisode 66 - Les Gonaïves : mouais...

Épisode 67 - Le Cap-Haïtien : si loin, si proche des États-Unis

PREMIER VOYAGE (2004)

« Ils ne savent vraiment plus quoi inventer »

- Bonjour Madame.
- Bonjour. Que puis-je faire pour vous ?
- Et bien voilà, je voudrais un billet d’avion pour Dili s’il vous plait.
- Pour Bali ?
- Non, pour Dili, au Timor oriental.
- Où ?
- Au Timor oriental, vous savez, entre l’Australie et l’Indonésie. Le petit pays qui sort de la guerre.
- Ah... bon, ils ne savent vraiment plus quoi inventer... Le Timor oriental, attendez, je vais voir... Comment vous dites déjà, Dili ?
- Oui, D-I-L-I, Dili, au Timor.

Frénétiques tapotements de clavier, soupirs perplexes et grognements rageurs.

- Hum.... Hou la la... c’est pas facile, facile votre affaire... Bon, le mieux que je puisse faire pour vous c’est un Paris-Kuala Lumpur, Kuala Lumpur-Bali, Bali-Dili, avec une nuit d’escale à Bali. Ça vous va ?
- Bon, eh bien, ma foi...Allons-y !

De fait, j’y suis allée. Je dirais même que j’y suis. Au Timor oriental.

Épisode 1 – Bienvenue la tête en bas ou comment naissent les États

Mais où ai-je mis les pieds, au juste ?

Le Timor oriental, ou Timor Lorosa'e, ou Timor-Leste ou Timor Timur, bref, le Timor est le tout dernier né des pays du monde. Officiellement indépendant depuis 2002, 191^e État membre de l'ONU, cette contrée de presque un million d'irréductibles a gagné son existence au prix d'une longue et meurtrière guerre de plus de vingt-cinq ans contre l'occupant indonésien. Une petite colonie portugaise du bout du monde, un morceau d'île un peu plus grand qu'un département français, une population d'origine mélanésienne peu à peu métissée, un environnement tropical et insulaire, pas *a priori* de quoi déchaîner les passions. Mais voilà, un morceau de terre est un morceau de terre et le voisin indonésien trouvait que ce morceau de terre-là serait beaucoup plus joli avec un drapeau fait maison flottant au vent de Dili. D'où l'invasion par l'armée indonésienne, le 7 décembre 1975. Mais les Timorais trouvaient que leur drapeau à eux était bien plus assorti aux rideaux que celui du voisin, alors ils ont résisté, ils ont lutté et ils se sont fait massacrer : entre un quart et un tiers de la population aurait trouvé la mort dans ce conflit. Finalement, en 1999, comme la communauté internationale commençait tout de même à trouver que tous ces agonisants qui hurlaient dans le lointain faisaient un peu désordre, un référendum a été prévu le 30 août pour l'autodétermination du peuple timorais.

Et c'est là qu'un brillant accord est conclu avec le Portugal et les Nations Unies : et si on confiait la surveillance des élections à l'armée indonésienne ? À cette armée que se bat depuis des années contre ces satanés résistants du maquis et qui n'a réussi à maintenir l'autorité sur le pays qu'au prix de luttes incessantes contre la guérilla. L'idée est si brillante qu'elle entraîne une vaste campagne de violence et d'intimidation : arrestations arbitraires, menaces de représailles en cas de rejet de l'autorité indonésienne, organisation et recrutement de milices pro-intégrationnistes, etc. Malgré tout, les électeurs se sont massivement rendus aux urnes et 78,5 % des votants se sont déclarés en faveur d'un statut d'indépendance. Évidemment, certains Indonésiens ne sont pas ravis-ravis et les milices, soutenues par la TNI (armée nationale indonésienne) se disent que territoire perdu pour territoire perdu, autant en avoir perdu le moins possible. En rendant un jouet cassé, on a toujours moins de regrets. D'où la destruction systématique des propriétés et des moyens de production, des infrastructures mises en place par le gouvernement, le pillage, les viols, les massacres et autres réjouissantes pratiques que nous savons si bien inventer pour embêter les voisins. Face à cette grosse bêtise, la mission de l'ONU sur place est totalement impuissante et doit évacuer son personnel, tout penaud, à Darwin – ville australienne la plus proche. Quelques jours après, les casques bleus débarquent pour de bon cette fois. Ils rétablissent la paix, font fuir les milices, demandent gentiment aux soldats indonésiens de rentrer à la maison et une nouvelle mission de l'ONU, nommée UNTAET (Administration transitoire de l'ONU pour le Timor oriental), est instaurée en octobre 1999. Le but du jeu était la pacification complète du pays grâce à un contingent de 8 500 militaires et 1 500 policiers de tous les pays, unis dans la volonté de faire face à l'urgence de la catastrophique situation humanitaire – famines, épidémies... –, de faciliter le retour des populations qui s'étaient réfugiées de l'autre côté de l'île, de mettre en place une administration efficace et de récréer les infrastructures nécessaires au fonctionnement du pays. Un sacré boulot, donc. Pour ce faire, l'UNTAET avait tous pouvoirs pour assurer l'administration provisoire et elle devait exercer une autorité souveraine sur le territoire jusqu'à la matérialisation de l'indépendance.

Justement, mon premier séjour au Timor correspondait avec la fin de cette mission et avec l'envol du bébé État, tout juste tombé de son nid onusien. Voilà où je venais de mettre les pieds en foulant le bitume de la piste de l'aéroport, de fait international, de Dili.

L'Australien avec lequel je dois partager un toit apparemment confortable, contacté via Internet par un réseau de connaissances de connaissances de connaissances de connaissances, est là à l'arrivée et, pour ne pas faire mentir les stéréotypes, il est grand,

blond, les yeux bleus, il a une casquette, un short, un large sourire, il parle très vite, surtout eu égard à mon niveau d'anglais, et il est très accueillant. Premiers tours de roues en 4 X 4 sur le sol timorais, impressions en vrac : des montagnes vertes et nuageuses ceignent la ville, les rues sont bordées de trottoirs défoncés, de maisons en béton à moitié détruites ou de constructions en tôles et en bois. Il y a des gens partout, des enfants en uniforme déferlent dans les rues à la sorties des écoles, des cochons, des chèvres et des chiens galeux se baladent tranquillement. Tout transpire la pauvreté, à commencer par quelques enfants en haillons. Les gens sont plutôt beaux et souriants. La circulation est dense, peu de bâtiments comportent plus d'un étage et il n'en reste souvent qu'une façade délabrée. On voit partout de gros 4 X 4 estampillés UN.

Pour nos standards, la maison de mon Australien est d'un confort assez rudimentaire, mais il semblerait que ce soit un véritable palace dans le contexte local : c'est propre, assez coquet, il y a de l'eau, de l'électricité, le sol est en béton, les meubles en bois massif, les murs blanchis à la chaux, les fenêtres barrées de moustiquaires et de jalousies en fer forgé. Grâce à mon hôte qui, décidément, est aussi efficace qu'il parle vite, je me retrouve au terme de cette première demi-journée sur place avec : une chambre assez plaisante munie d'un lit aux draps représentant Winnie l'ourson, d'étagères, d'un portant pour supporter mes kilos de vêtements, d'une fenêtre donnant directement sur le jardin du voisin, éleveur de poules et de coqs de combat (de l'utilité des bouchons d'oreille), le tout paraissant on ne peut plus rare ici. Je dispose aussi d'un presque téléphone portable qui devrait entrer en fonction demain, d'un scooter rose avec un énorme autocollant de Spiderman sur la selle, gracieusement prêté par mon hôte qui, voiturisé et climatisé en même temps, n'en a pas vraiment l'utilité. Avec ça, je pourrai parcourir les rues de cette ville, plutôt moche il faut le dire, à condition de maîtriser la conduite à gauche. Pas d'inquiétude, les gens roulent plutôt lentement en ville étant donné qu'il y a beaucoup de circulation. J'ai également effectué une première expédition au supermarché de luxe du bled, pourvu principalement en produits australiens, où il semblerait que je vais puiser une partie de ma pitance. Toutefois, une rapide discussion avec un ingénieur iranien, troisième colocataire en partance dans les jours prochains, m'a quelque peu inquiétée : trop désespéré par les lieux après seulement deux semaines de séjour, il préférerait retrouver son beau pays natal... Encourageant. Quant aux Timorais que j'ai croisés dans la maison ou dans la rue avec mon Australien, ils ont l'air aussi gentils que timides mais, mettons dès à présent le holà à toute tentative de jeu de mots vaseux : non, les Timorais ne sont pas timorés. Il n'en demeure pas moins que les contacts risquent d'être difficiles à établir.

La nuit tombée, les sons chatouillent gentiment l'oreille européenne : eau qui ruisselle, gazouillis d'oiseaux à l'accent inconnu, cris d'animaux absolument indéterminés mais ressemblant étrangement au *coïn-coïn* des canards en plastique jaune avec lesquels on partage(ait) le bain. Je me demande si ce cri émane effectivement de canards dodus qui se dandinent dans tout le pays dès le coucher du soleil, le plastique luisant sous la lune... Sans oublier l'odeur des fleurs qui, comme chacun sait, s'exhale alors sans retenue, le soleil n'étant plus là pour leur faire remarquer qu'elles se laissent aller.

Épisode 2 – À nous deux Dili !

Je commence à prendre mes repères...

Il est évident que j'ai beaucoup de chance d'avoir atterri chez cet Australien, et c'est un euphémisme. La maison est agréable à vivre au quotidien et je commence à m'y sentir chez moi entre *Cosmopolitan* et *Le Monde Diplomatique* dans les toilettes, *La Pléiade* Simenon sur les étagères de ma chambre, et ma collection de tenues importables (au cas où), etc. Il vaut d'ailleurs mieux que je m'y sente bien puisque, la semaine prochaine, mon hôte part pour une dizaine de jours à Jakarta, me laissant seule maîtresse à bord.

J'ai commencé par sillonner la ville sur mon scooter rose, sous ou plutôt sur la bienveillante garde du Spiderman qui en orne la selle. C'est vraiment formidable d'avoir ce destrier à disposition, gratuitement qui plus est, si ce n'est l'essence (peu chère), les éventuelles réparations (à prévoir vu le grand âge du susdit destrier) et la d'ores et déjà impressionnante collections de bleus et d'égratignures de mes jambes, surtout la droite puisque c'est celle qui me sert à démarrer mais, et c'est là un de ses rares défauts, Vrombit-dans-Dili est parfois difficile à convaincre. Il a quand même fallu que je dompte cette bête à 4 vitesses (que l'on passe au pied gauche), un frein (au pied droit) et un demi-frein (à la main droite). Autant dire que mes premiers kilomètres furent pour le moins chaotiques. Il a ensuite fallu que je me débarrasse de la diffuse sensation de malaise liée à la conduite à gauche pour affronter carrefours et rond-points au mépris de tout sens normalement latéralisé. C'est chose à peu près faite. Pour finir, je me suis attelée à imprimer la morphologie générale de la ville dans mon système de pilotage automatique ; la tâche n'est pas très compliquée étant donné son peu d'étendue, son plan en damier et la présence de la mer au nord. Le chemin du retour au bercail se trouve également assez facilement : la maison se situe juste à côté de l'énorme cathédrale de Dili, un peu dans l'esprit du Sacré-Cœur, la chantilly en moins.

La ville compte environ 120 000 habitants. Aucun bâtiment ne dépasse deux étages, à quelques très rares immeubles administratifs près. Les rues sont larges, perpendiculaires entre elles, les constructions sont toutes récentes et il faut vraiment faire preuve de bonne volonté pour dénicher les traces de l'occupation portugaise. Il faut dire qu'avec tous ces conflits, le bombardement de la ville en 1975, les destructions de 1999, sans compter les Japonais qui s'en étaient déjà donné à cœur joie sur l'île pendant la Seconde Guerre mondiale, forcément, il ne reste pas grand-chose, grand-chose... Les édifices qui font meilleure figure sont ceux qui semblent destinés à la communauté des expatriés : bars et restaurants aux noms anglo-saxons, rares hôtels, le supermarché du coin. Pour le reste, on est plutôt dans l'assemblage de matériaux de récupération installés dans les vestiges de maisons qui durent être avenantes en leur temps. Donc, pas terrible au premier abord, la capitale du Timor oriental. Je ne vous la conseillerais pas pour une virée en amoureux...

J'ai donc allégrement vrombi sur ce terrible engin qui m'a quand même fait de nombreux refus de redémarrage et un beau dérailage. Étant rompue à ce genre de désagrément par Fend-la-Bise I (mon ex-vélo), je m'en suis sortie toute seule, comme une grande. En fin de journée, l'Australien m'a quand même emmenée dans une échoppe de mécanicien pour un check-up général de ce qui sera désormais mon moyen de transport. La séance a duré environ une heure. Pendant toute la durée de l'opération, on m'a fait trôner sur un magnifique tabouret en plastique bleu et j'ai pu admirer l'homme de l'art au travail : un petit homme (les Timorais sont relativement petits dans l'ensemble, dépassant très rarement 1 mètre 65), très menu (les Timorais sont très menus dans l'ensemble, le taux de cholestérol ne devant pas arriver dans le *top ten* de leurs préoccupations) et très rapide (les scooters représentant un des principaux moyens de locomotion, il doit en réparer des dizaines par jour). Les autres clients semblaient plutôt étonnés de ma présence. C'est assez logique puisque les expatriés locaux utilisent surtout les taxis quand ils n'ont pas de voiture estampillée UN. Ils m'adressaient généralement quelques paroles incompréhensibles mais apparemment

bienveillantes puisque accompagnées d'un sourire. Vous me direz que ce n'est pas un argument suffisant pour augurer de la bienveillance des gens, je vous répondrai que, dans le doute, ça l'est.

Le « garage » est situé à un carrefour assez animé et la scène se déroulait à l'heure de reprise des activités après la césure de milieu de journée, d'où la présence de nombreux marchands ambulants : vendeurs de boissons et de paquets de cigarettes en tricycle à large panier, petite roulotte tenue par une femme d'allure chinoise et servant des assiettes d'une mixture rosée que des gamins pieds nus, en vêtements déchirés, avalaient en chahutant avant de repartir vers de nouvelles galopantes aventures. Les petites filles, plus soignées, semblaient lui préférer une autre roulotte consacrée à des beignets de nature indéterminée. Un vieux monsieur portant sur les épaules un large bâton où s'alignaient de petits poissons accrochés par la gueule et quelques adolescents vendeurs de cartes téléphoniques complétaient le vivant tableau devant lequel je patientais tranquillement.

Hormis Vrombit-dans-Dili, mon autre grande chance est la profession de l'Australien puisqu'il est urbaniste et travaille sur un projet de reconstruction de la ville où un bâtiment sur deux est en ruine. Il m'a donc déjà donné des cartes et des photos aériennes qui sont bien sagement rangées dans Arthur (mon ordinateur portable) grâce à Célestine (ma clé USB). Je n'ai pas encore vraiment utilisé Myrza (mon appareil photo numérique... les présentations ne sont plus à faire). Il m'a en outre indiqué plusieurs personnes susceptibles de m'aider dans mes recherches.

Lors de ma fantastique chevauchée, j'ai repéré les principaux édifices de la ville. Le contrôle et la présence des puissances étrangères sont prégnants : les 4 x 4 blancs de l'ONU sillonnent partout les rues, des bâtiments flambant neufs abritent les ambassades du Brésil, du Portugal, du Japon, des États-Unis, la Banque mondiale, etc., on aperçoit beaucoup de soldats à l'allure nettement yankee ou légèrement lusitanienne. Tous ces gens envoyés par des ONG ou des États forment apparemment une communauté pluri-nationale, mais toujours occidentale, où l'on communique *of course* en anglais tout en baragouinant *tetum* (une des 50 langues de l'île, parlée par la majorité de la population) ou indonésien, où l'on se retrouve parfois d'une mission sur l'autre, d'un pays à l'autre. Les durées de séjours varient de quelques jours à plusieurs années. La première question que l'on vous pose inmanquablement est : « Tu travailles pour qui ? ». Quand on sort des quartiers centraux, les maisons sont toutes en bois et en tôle, avec le sol en terre battue ; il n'y a pas d'installation électrique, les égouts sont à ciel ouvert et les plantes très rares autour des maisons. De jeunes enfants nus jouent au milieu de cochons noirs, velus et assez maigriots, des poules et des détritrus. En fin d'après-midi, j'ai croisé une volée de petites filles qui sortaient d'une cabane avec des chaises sur la tête et le cahier à la main : l'école. Des garçons, jeunes et moins jeunes, jouaient à côté au football dans la poussière d'un terrain improvisé. Deux mondes juxtaposés, l'un étant là pour ce qu'il estime être le bien de l'autre.

Le nombre de ces travailleurs de la reconstruction, qu'elle soit stratégique, économique, sociale ou sanitaire, va nettement en diminuant et les ONG reprennent leurs missionnaires pour les envoyer vers d'autres horizons, au grand regret du gouvernement qui ne semble pas se sentir prêt à assumer seul sa si chèrement acquise indépendance. Certains d'entre eux, et notamment des militaires, vont courir le long de la plage en fin d'après midi. D'autres font du vélo ou du kayak de mer. J'ai pour ma part repéré l'endroit où j'irai nager tous les soirs si possible, au moment du *sunset* qui est *so beautiful*, surtout en sirotant une noix de coco fraîche. Le tuyau m'a été donné par ma nouvelle amie, une photographe *free lance* installée à Dili depuis un an. Et ce n'est pas le seul tuyau qu'elle m'ait donné. Elle a effet fait beaucoup de photos pour le jeune gouvernement timorais et certaines organisations comme la Banque mondiale, ce qui lui confère un carnet d'adresses assez conséquent dont elle m'a déjà fait largement profiter. Apparemment, Xanana Gusmao – le très charismatique président – est accessible, tout comme la plupart des responsables politiques du pays. Le défi sera de parvenir à utiliser un hélico de l'ONU pour longer la frontière, ce qui serait idéal pour mon boulot, mais pas évident puisque je n'en fais pas partie, de l'ONU.

Comme dirait mon hôte, modèle d'organisation, j'ai désormais les « infrastructures », à savoir un logement, un moyen de locomotion, un téléphone et les premiers contacts. Le reste m'appartient !

Épisode 3 – Plus tu pédales moins vite, moins t’avances davantage Le bal des débutantes

La machine est désormais lancée, y’a plus qu’à rouler... Enfin, manière de parler parce que Vrombit-dans-Dili est nettement en grève. Je lui ai pourtant beaucoup parlé, alternant insultes et supplications, mais rien à faire pour le moment, il refuse obstinément d’avancer d’un millimètre. Trois Timorais se sont gentiment proposés de faire entendre raison à l’animal. Les Timorais ont l’air très gentil. Ils y ont passé une heure avec démontage, remontage, changements de bougie, rabibochage de fil, échanges de point de vue parfaitement hermétiques pour moi, etc., etc. Rien n’y fit.

La fin d’après-midi approchant, l’Australien s’est lancé dans la préparation du barbecue géant qu’il s’était proposé d’organiser pour me présenter à la communauté locale. Je me suis jetée à corps perdu dans les préparatifs pour tenter d’y noyer mes déboires mécaniques : installer tables et chaises, aller chercher les sacs de glaçons, trimballer des cartons de bières, ramener du charbon de bois, autant d’activités tout à fait appropriées à une bonne vidange de mauvaises ondes – les heures passées dans les garages commencent à me déteindre sur le cerveau. Mon hôte, d’abord surpris de mon acharnement à m’activer ainsi, a ensuite eu un petit moment de panique quand il m’a vue, rouge et transpirante, trempée par les glaçons, les vêtements maculés de charbon, les jambes pleines de bleus et le chapeau de brousse vissé sur la tête, sans aucune apparente envie de me diriger vers une quelconque douche dans un avenir relativement proche. Il pensait que j’avais l’intention de passer la soirée ainsi. Pauvre naïf. Moi, dans cette tenue, alors que le bal des débutantes allait commencer et que j’avais emporté des kilos et des kilos de tenues *exprès* pour ce type d’occasions ?! Je me lançai donc avec délectation dans les préparatifs de mise en beauté, enfermée dans la salle de bain.

Les premiers invités sont arrivés en tongs et en shorts. Évidemment, ce sont des Allemands. Ils portent ainsi ce qui s’avéra être l’uniforme de circonstance de leurs congénères des contrées nordiques et anglo-saxonnes. Autrichiens, Hollandais, Norvégiens. Les Françaises sont, en toute chauvine objectivité, les plus élégantes. Dans ce vaste *melting pot* agglutiné autour du poisson grillé et des VB (Victoria Beer, boisson de prédilection des Australiens d’ici et sans doute d’ailleurs), j’ai bien avancé mes recherches. Parce que n’allez pas croire que je passe mon temps à glander sur un scooter rose bonbon en panne en attendant de pouvoir aller glander à la plage. Point du tout. J’ai quand-même eu le temps, entre tous ces contretemps, de commencer les entretiens et la collecte de données. J’ai donc rencontré un couple francophone plutôt cosmopolite : il est Rwando-russe, elle est Italienne. On aurait voulu le faire *exprès*, on n’y serait pas arrivé. Mais ce n’est pas là leur seul intérêt. Ils vivent surtout dans l’enclave d’Oecussi, territoire timorais situé en zone indonésienne. J’irai donc leur rendre une petite visite, en ferry, d’ici quelque temps. La vie n’est-elle pas fort bien faite ? Ce n’est pas ce qu’a l’air de penser une autre de mes nouvelles relations, un Français qui s’occupe de développement dans un bled paumé de l’est du pays où il se sent visiblement fait comme un rat, oublié comme un vieux croûton derrière une malle, heureux comme une baleine dans le bocal de Nemo... d’où les week-ends passés à Dili : la Civilisation ! Comme je dois précisément aller rencontrer quelqu’un dans ce bled paumé, cela fera de l’animation pour mon ami déprimé et un autre point de chute pour moi. J’ai donc déjà plusieurs rendez-vous en perspective, histoire de persécuter quantité de braves gens qui ne m’ont rien fait en leur posant plein de questions aussi sottes que grenues sur une frontière qui n’intéresse personne d’autre que moi et encore, ça dépend du vent.

Les commentaires extasiés et les airs au bord de l’apoplexie admirative de ceux qui ne connaissaient pas encore la maison de l’Australien m’ont confirmé que j’étais vraiment tombée dans *THE house of Dili*. Je vous assure pourtant qu’il n’y a pas de quoi casser trois pattes à un canard, même s’il l’a bien mérité. En grande dame, j’ai donc promis aux gueux qui m’en paraissaient dignes de les convier à une petite sauterie – *French cooking with timorese products...* – dans mon palace quand je serai seule et abandonnée du monde entier. J’ai

oublié de préciser que mon palace a un jardinier, alors que le jardin doit faire environ 30 m², un gardien de nuit et une femme de ménage. Il faut ce qu'il faut pour le bien de la recherche française.

Le barbecue terminé, l'Australien m'a proposé de m'emmener rejoindre Fatima – portugaise – et Rama – australo-iranienne – dans le bar-discothèque où elles nous avaient précédés. Évidemment, je n'ai pas dit non. En chemin, nous avons ramené le jardinier, complètement torché à la VB, puis, pour une raison qui m'est encore obscure, nous nous sommes retrouvés à faire du 4 x 4 dans un lit de rivière en pleine nuit, dans la banlieue de Dili. J'étais personnellement assez atterrée par l'expérience, préférant nettement nager dans les rivières qui d'y mettre mes grosses roues de gros 4 x 4 avec un gros pare-buffles et une grosse antenne pour ma grosse radio, mais mon Australien avait l'air ravi. Ces gens des pays neufs sont vraiment de grands enfants. Finalement, après avoir réveillé la moitié du quartier, écrasé deux poules et trois cochons (toujours noirs et velus, même de nuit) et failli tomber dix fois dans les égouts béants, nous sommes arrivés à destination : *THE* boîte *of THE* *bled*.

Là comme ailleurs, l'entrée est gratuite pour les filles et payante pour les autres. Il y a de la musique très typique – Madonna, Bob Marley et Ricky Martin –, des gens qui dansent pleins d'intentions plus ou moins évidentes, des bières et du coca. La différence c'est que les lieux sont grand ouvert, les tables sous les cocotiers et la piste sous un vaste toit de paille. Mais on y danse comme à la maison. Je testerai sûrement bientôt l'autre boîte *of the bled* avec mes nouveaux amis, Français ceux-là : il faut reconnaître que *speaker English all the time* ça commence à me *runer* sur le *bean*. Je pourrai ainsi vous conseiller au mieux pour les virées nocturnes de vos improbables éventuels séjours diliens.

Épisode 4 – Fin de semaine à Dili ou nous vivons vraiment une époque formidable

Apparemment, Vrombit-dans-Dili ne vrombira plus jamais. Paix à son carburateur.

Je suis donc à la recherche d'un nouveau et plus résistant destrier pour poursuivre mes aventures sans dépendre des diligences locales. Si vous avez des suggestions, n'hésitez pas. La filière française de Dili est déjà sur le coup. J'ai donc rencontré le vieux beau français de service (ambiance chemise à fleurs et chaîne en or scintillant délicatement sur un torse outrageusement bombé) qui essaie de refiler sa Vespa, voire plus si affinités, aux jeunes donzelles sans défense dans mon genre. Un homme absolument charmant et de très bonne compagnie, mais quand même. Le postulant pétarel en question n'était pas en mauvais état, mais lourd comme un âne mort. Notez que je n'ai pas eu l'occasion de trimbaler beaucoup d'ânes morts ces derniers temps, mais j'imagine. Il est surtout très instable, ce qui est assez problématique dans une ville où les routes sont de véritables pépinières à poussins (nids de poules, tout ça). Pas de Vespa, donc, même si je me voyais parfaitement dans un remake de la *Dolce Vita* à la timoraise. Les investigations sont donc toujours en cours.

Autre nouveauté, j'ai désormais en permanence avec moi cet instrument abhorré, que je n'ai d'ailleurs pas daigné gratifier d'un nom, qui sonne quand ça lui chante et qui me permet d'être en contact avec mes nouveaux amis : un téléphone portable ! Alors vas-y que je te texte par-ci, que je te bipe par-là, que je te *call* pour qu'on se *catche very soon*. Enfin, il faut ce qu'il faut pour *booker* son planning. Déjà en limite d'*overdose*. C'est que la nouveauté – moi –, dans ce pays, ça occupe les foules qui n'ont que des cochons noirs, velus et un peu maigriots à fouetter. Décidément, j'aime bien ces cochons, je me tâte pour l'adoption...

La société locale semble organisée en castes. Au sommet : le personnel de l'ONU, lui-même hiérarchisé en P 3, P 4, P 5, etc., selon le salaire perçu – j'ai entendu des 6 000 à 10 000 \$/mois... Il bénéficie de tout un tas d'aménités : les fameux gros 4 x 4 estampillés UN, des visas illimités, l'accès à un service médical spécial et aux hélicoptères que je lorgne à en loucher, etc. Aux dires de ceux qui n'en font pas partie, c'est un monde de requins où il faut forcément monter sur le dos de son voisin, même bossu, pour arriver plus haut que celui qui est juste en-dessous. Encore plus en-dessous, justement, il y a les membres des diverses ONG (organisations non gouvernementales) dont la principale activité semble être de baver sur la blanche colombe onusienne tout en rêvant d'entrer dans le poulailler. Et tout ce beau monde est avide d'apprendre le français. À votre avis, pourquoi ? Pas pour mes beaux yeux, certes non, mais parce que le vent des priorités internationales est en train de tourner : adieu Dili, l'année prochaine à Haïti ! On se prépare donc d'ores et déjà à être les mieux placés dans les *starting blocks* de la course à l'internationale humanitaire en réclamant à cor et à cri des leçons de français pour pouvoir mettre « *fluent* » sur son CV... Vous me direz : « Et les Timorais dans tout ça ? ». Bonne question que je me pose d'ailleurs moi-même en boucle.

Deux exemples de la douce et cordiale atmosphère locale : samedi soir, alors que j'étais de nouveau sur la piste de *THE* boîte of *THE* *bled* qui ressemblait surtout à une caserne portugaise un soir de kermesse, une altercation a éclaté. Renseignements pris, il s'agissait d'un conflit entre, à ma gauche, les militaires portugais – tenue kaki, bérets bleus – et, à ma droite, les Timorais – jeans, tee-shirts. La scène semblait si fréquente que personne ne s'en formalisait outre mesure. Nous avons tout de même préféré quitter le ring quand on nous a annoncé que les Timorais allaient revenir en nombre pour laver leur honneur bafoué en une bataille sûrement pas très rangée. C'est beau la coopération internationale. Cet après-midi, alors que je « bullais » nonchalamment sur la plage, des éclats de voix m'ont brutalement sorti de ma douce torpeur. Il s'agissait cette fois de deux membres de l'ONU, dont un procureur, en train de s'insulter sauvagement pour une histoire de refus de priorité de gros 4 x 4. Bravo l'exemple. Et puis si leurs 4 x 4 étaient moins gros, il y aurait moins d'embouteillages sur les pistes défoncées du Timor. Nous vivons vraiment une époque formidable.

Et pourtant, le monde n'en est pas moins merveilleux. La preuve ? Le coucher de soleil sur la plage près de Dili, béatement admiré en sirotant la désormais rituelle noix de coco post-nageage. Vous n'imaginez pas à quel point ce spectacle est merveilleusement hypnotique, jouant sur une gamme de couleurs allant du rouge vif au parme... Et comme, apparemment, le protagoniste est tous les jours aussi motivé pour aller somptueusement se lover dans une mer étale, je crois que je vais prendre un abonnement au balcon. C'est encore là qu'il y a le moins de 4 X 4.

Épisode 5 – J’ai testé pour vous...

J’ai décidé de vous livrer le résultat de quelques-unes de mes découvertes anthropologiques, découvertes qu’en tant que chercheuse distinguée, je ne pouvais garder par-devers moi.

Les cigarettes indonésiennes ou kretek

Rien à voir, mais alors rien à voir du tout avec nos bonnes vieilles Gitanes maïs sans filtre, délicatement collées au coin du bec de l’ouvrier parisien en chaloupante partance pour le turbin, après rinçage de gosier au petit blanc sec qui va bien. Rien à voir, donc. À l’odeur, on dirait qu’un esprit fantasque s’amuse à sulfater les rues de Dili de ce désodorisant pour voiture au fumet si doucereusement écœurant. Au contact, avant même d’avoir allumé l’objet d’expérimentation, on reste surpris du goût sucré qui vous vient aux lèvres, sorte de madeleine de toutes les fraises Tagada ingurgitées au fil des ans. Au fumage, c’est assez indéfinissable, avec un net parfum de clou de girofle encore plus étrange quand il s’agit de cigarettes mentholées. On passe alors de la fraise Tagada au dentiste, comme quoi, il y a une logique en toute chose. Le mieux serait que j’en ramène des échantillons, surtout au prix des cigarettes locales : 1,5 \$ le paquet d’américaines, et encore, tout le monde trouve ça hors de prix par rapport aux pays alentours. À ce tarif-là, ça fait pas cher le cancer du poumon et comme les gens meurent plus vite, ça fait moins de dépenses pour la sécu qui, de toute façon, n’existe pas. Il y a vraiment une logique en toute chose.

Le mandi (salle de bain) ou le bac à casserole à la mode indonésienne

Je m’explique. Dans le jardin (je rappelle, 30 m², ne m’imaginez pas noyée dans une luxuriante jungle tropicale dès que je pose un prudent orteil dehors) de ma cabane au Timor Est, il y a une sorte de cagibi. Dans ce cagibi, il y a une salle de bain normalement réservée au *staff* de la maison mais où je n’ai pas pu m’empêcher d’aller fureter. Et pour cause. On y trouve une sorte de grand bac en béton, d’environ 1 mètre de côté, du genre cube pas fermé sur le haut. Au-dessus du cube, un robinet. Dans ce cube, de l’eau fraîche jusqu’à ras-bord et, négligemment posée sur le rebord du cube-pas-fermé-mais-plein-d’eau, une casserole en plastique, rose du plaisir d’être un objet parfaitement abscons pour l’Européen moyen – moi, en l’occurrence. Le tout repose sur une dalle, également en béton, légèrement inclinée vers un coin où bée une bouche d’évacuation. Rapidement, on comprend que la casserole en plastique rose serait incapable, même avec la meilleure volonté de casserole du monde, de vous faire réchauffer la moindre choucroute en boîte pourtant si délectable vers 5 heures du matin. C’est donc qu’elle a une autre utilité, sinon elle ne serait pas là, plantée sur le rebord de ce cube-pas-fermé-mais-plein-d’eau. Elle sert effectivement à s’asperger avec un éclaboussant bonheur de l’eau contenue dans le cube-pas-fermé-mais-plein-d’eau. Aspergeons-nous donc, étant donné la température, il ne faut pas perdre une occasion de gagner de la fraîcheur. Vous me direz, rien de très palpitant pour l’instant. Il y a pourtant deux écueils majeurs à éviter si l’on ne veut pas avoir l’air d’une belle-mère échappée d’un car de touristes.

Premièrement, le savonnage. Il ne faut surtout pas mettre de savon dans le bac étant donné qu’il n’a pas de système d’évacuation. Si vous faites tomber le Tahiti dans l’eau, allez ensuite expliquer à la demi-douzaine de personnes qui, le rouge au front et le savon à la main, patiente en sifflotant devant le cagibi du jardin, qu’ils ne pourront pas se rincer avant une vidange totale du susdit cube-pas-fermé-mais-plein-d’eau. On se savonne donc à l’extérieur du cube-pas-fermé-mais-plein-d’eau et on s’asperge généreusement pour éliminer le Tahiti.

Deuxième écueil, on résiste à l’atroce attraction de l’immersion dans cette baignoire géante, dans cette mini-piscine si accueillante. Non, on ne va pas se glisser dans l’eau, on résiste, on résiste... Et hop, j’ai dérapé. Et je suis dans l’eau. Mais comme le cube-pas-fermé-

mais-plein-d'eau l'était jusqu'au bord et qu'ici comme ailleurs, la poussée d'Archimède n'a pas été inventée juste pour s'écrier *Eurêka*, vous avez beau vous faire le plus menu possible, des cataractes d'eau se déversent et déferlent en dehors du cagibi où les suivants continuent d'attendre leur tour en tapant du pied et en se demandant ce que le suivi peut bien fabriquer là-dedans. De fait, vous barbotez, parce qu'une fois que vous avez transgressé l'interdit, autant en profiter comme il se doit. Mais au fond, finalement, en dernière instance, pourquoi ne pas se tremper sans retenue puisque c'est si agréable et que le cube-pas-fermé-mais-plein-d'eau se fait un plaisir de vous contenir ? Et bien dans le cas de mon rutilant palace, le moindre recoin étant soigneusement astiqué, il n'y a effectivement pas de raison. C'était juste pour l'exemple. En revanche, quand vous vous retrouvez dans ce type de pittoresque salle de bain en des contrées reculées où une Spontex n'a jamais posé son côté vert et que vous n'êtes que le 8^e de la file, alors là, il paraît que les principes les plus élémentaires d'hygiène vous hurlent de ne pas vous tremper... Quoiqu'on ne sait jamais, un moment de faiblesse...

Ultime écueil : n'oubliez pas de remplir à nouveau le cube-pas-fermé-mais-plein-d'eau, surtout si vous avez batifolé un peu avec Archimède. Et puis pensez un peu à ceux qui attendent de vivre la même vertigineuse expérience que vous...

Un nouveau chapitre du « Petit guide bleu des convenances » venant d'être écrit, vous saurez désormais comment vous comporter dans une salle de bain indonésienne. Et moi, je m'aperçois que je viens de pondre une page sur le sujet. Les chercheurs français ne sont peut-être pas une espèce en voie de disparition sans raison.

Épisode 6 – J’ai testé pour vous... les urgences de Dili !!!

Je tiens à rassurer tout de suite ma famille, mes amis, mon producteur et mon directeur artistique : ce n’était pas pour moi mais pour Hadrien Crampette, géographe-ethnologue, grand baroudeur devant l’éternelle curiosité qui nous pousse à aller là où n’on a rien à faire de spécial, si ce n’est choper la malaria – *maladie infectieuse, fréquente dans les régions tropicales marécageuses, liée à un protozoaire (animal unicellulaire) transmis par la piqûre de l’anophèle (moustique). La malaria – ou paludisme – se manifeste essentiellement par des fièvres intermittentes.* Si on vous demande, désormais vous saurez.

Accourant au chevet de mon collègue, je le trouvai transpirant et amaigri, les yeux noyés de fièvre, gisant sur des draps à l’effigie de Winnie l’ourson qui n’étaient pas sans me rappeler les miens. Je soupçonne le coup de génie d’un grossiste ayant réussi à refourguer ses invendus à toute l’île... Il était pourtant parvenu à ramper jusque-là depuis le petit village – et c’est un euphémisme – de Tutuala, situé à l’extrémité est de l’île. Après qu’un médecin colombien a diagnostiqué la malaria et lui a vivement recommandé de se rendre à Dili pour se faire rapatrier en France au plus vite, il a dû prendre le bus de 2 heures du matin. En effet, comme il y a cinq mini-bus qui font quotidiennement le trajet jusqu’à la capitale et qu’ils se tirent la bourre pour remplir leur brinquebalant véhicule, c’est à celui qui partira le plus tôt, d’où des horaires de départ quelque peu surprenants. Après sept heures d’un éprouvant voyage, il s’est réfugié dans les bras de Winnie l’ourson, tout gentil, tout rond et tout mignon, comme dit la chanson, en attendant de pouvoir se rendre aux urgences de Dili. Je décidai de l’escorter dans cette aventure sanitaire.

« L’Hôpital National », pardonnez du peu, se situe dans la proche banlieue de la capitale. Son mur d’enceinte sert d’appui à tout un tas de baraquements où sont vendus fruits et légumes (petites bananes, énormes avocats, concombres, tomates n’ayant jamais vu un OGM de leur végétative existence), boissons (canettes de divers jus de fruits asiatiques, verres en plastiques scellés sur un contenu orange fluo du plus bel effet, la fameuse VB, quelques canettes de Coca), cigarettes indonésiennes et américaines, brochettes des désormais célèbres cochons noirs, velus et pas toujours si maigriots que ça, élevés en plein air à la poubelle dilienne, beignets aux arômes toujours indéterminés, etc. J’avais déjà entendu parler des lieux en des termes fort peu élogieux par l’Australien qui m’avait fortement conseillé d’aller quémander la bienveillance de l’équipe médicale de l’ONU en cas de bobos poussés. Je compris alors pourquoi. Divers corps de bâtiments qui furent sans doute blancs en leur temps, sans étage, sont disséminés dans un vaste parc relativement bien entretenu. L’un d’entre eux porte des lettres qui avaient dû être rouges en leur temps et qui forment le rassurant mot : *emergency*. On accède à la porte des *emergencies* par une petite rampe, en contrebas de laquelle trône une sorte de chapelle nichée dans une grotte artificielle à la touchante kitscherie. Dans la chapelle, une haute sculpture de notre bonne mère à tous, dans des teintes qui durent être des teintes en leurs temps. Marie trempe les pieds dans un bassin de rocaïlles artificielles où croupissent quelques pièces de menue monnaie entre lesquelles slaloment des poissons, rouges en leur temps. En pareille présence, on se sent tout de suite mieux, si ce n’est les moustiques qui, las de se casser la trompe sur les sculpturaux pieds mariaux, jettent leur piquant dévolu sur les vôtres.

Pour l’instant, personne à l’horizon ; pas la moindre sirène hurlant que l’on vient à votre secours, pas la moindre blanche silhouette se précipitant vers vous en un élan si ce n’est professionnel, du moins compatissant. C’est le début de l’après-midi. Le désert. On pousse donc la porte délabrée en prenant bien garde de ne pas la faire sortir de ses gonds, eu égard à ses couinements de protestation, pour entrer dans la salle des urgences de l’Hôpital National du Timor oriental. À votre gauche, une table derrière laquelle se tient une charmante jeune fille en tenue verte, tenue qui fait furieusement penser à une blouse médicale. Peut-être le fantôme de l’infirmière est-il ici comme là-bas une constante masculine, toujours est-il que la jeune fille est bien plus absorbée par la galante conversation que semble lui tenir une cour

de mâles timorais que par votre modeste présence. Face à vous, une demi-douzaine d'objets, entre le lit de camp et la civière, dont la couleur sombre permet de masquer les potentielles traces négligemment laissées par vos malheureux prédécesseurs. À votre droite, une autre table servant apparemment de bureau – un vieux cahier et trois stylos – à un homme qui lève courageusement son regard vers vous. Aux murs, divers posters – qui durent en leur temps expliquer à d'hypothétiques étudiants le fonctionnement de quelques-uns des organes qui nous animent –, des photos – de gens que vous ne connaissez pas encore mais qui vous sourient pourtant déjà d'un air avenant – et des meubles dont les tiroirs portent les lapidaires et mystérieux signes A, B, C, D.

Mon mal en point compagnon explique en tetum – béni soit celui qui sait parler le tetum en pareilles circonstances – qu'il est là pour récupérer le résultat d'analyses destinées à déterminer la nature du paludisme dont il est atteint, à partir de la prise de sang effectuée le matin même, au saut du bus de Tutuala. On nous fait donc asseoir sur un tabouret en plastique – mobilier très répandu en ces contrées, vous l'aurez noté comme moi – pour patienter. Évidemment, mon tabouret est fendu et me pince sadiquement les fesses au moindre mouvement. Je me tiens donc tranquille en surveillant du coin de l'œil mon compagnon qui ne semble pas loin de tourner de l'œil. Après quelques minutes, de nouveaux arrivants arrivent et l'on nous fait comprendre que c'est le moment pour nous d'aller voir un peu plus loin si les ventilos tournent plus vite (d'air conditionné, point, j'aurais dû le préciser) et de céder nos tabourets à des urgences autrement plus urgentes. Nous nous exécutons donc pour atterrir dans la salle d'attente des urgences, à quelques mètres de là : un vieux sofa en cuir déchiré, complètement avachi sous le poids des innombrables patients qui lui patientèrent dessus, et une mini-chapelle où nous retrouvons notre bonne mère à tous, composaient le mobilier du lieu. Finalement, un homme en civil – de toute façon, personne d'autre que l'accorte jeune fille sus-évoquée ne porte de blouse dans les parages – arrive avec les résultats attendus et nous annonce qu'ils sont négatifs. Apparemment, Hadrien Crampette n'a plus la malaria.

Ne sachant plus sur quel pied criblé de piqûres de moustiques danser, nous nous adressons à l'homme de derrière le bureau, celui qui avait jeté un regard sur nous à notre arrivée. Ce jeune homme, d'apparente origine chinoise, considère les résultats avec circonspection et, à l'éclairage des symptômes décrits par mon compagnon, déclara : « De toute façon, il ne faut pas faire confiance aux analyses pratiquées ici » (traduction libre du tetum). Il semblait pour sa part persuadé qu'Hadrien avait bien la malaria, mais il soupçonnait également la dengue – *idem*, mais avec des douleurs tellement fortes que l'on crie comme un dingue, d'où ce nom imagé. Autrement dit, c'est le ticket gagnant pour Hadrien. Toutefois, il n'en était pas très sûr et nous conseilla donc de prendre rendez-vous pour le lendemain avec le docteur Julius. Le lendemain étant un autre jour, peut-être trop lointain, nous réussîmes à soutirer sur-le-champ le numéro dudit docteur Julius à notre interlocuteur et l'appelâmes dans le même champ. L'accueil téléphonique fut tout d'abord glacial, puis le froid docteur Julius se transforma en débonnaire Mister Just-call-me-Arturo en apprenant que nous étions Français. Il avait apparemment effectué de mémorables séjours à Paris. Les petites femmes de Pigalle nous rendent parfois des services insoupçonnés.

Rassurant mon ami Hadrien sur son état – juste une malaria, tout ce qu'il y a de plus classique, autrement dit l'attribut traditionnel que tout voyageur tropicaliste digne de ce nom se doit un jour où l'autre de contracter – le bon docteur Just-call-me-Arturo Julius nous envoya chercher quelques médicaments à l'*Apotik* – le terme me semble suffisamment transparent – en nous assurant qu'il ferait en sorte que le petit *French student* soit rapatrié sans problème dans son beau pays, aux frais de la princesse Axa. Nous partîmes donc à l'*Apotik* et, pour ce faire, traversâmes la moitié de l'Hôpital National du Timor oriental : une quinzaine de femmes patientant devant un bâtiment, le bébé à la hanche, des malades entraperçus jouant aux cartes dans des préfabriqués, des officiers de sécurité en pleine sieste sous les frondaisons malgré un omniprésent bruit de radio et, finalement, un nouveau bureau. Un groupe de quatre à cinq personnes y bavardait gaiement en attendant le chaland – nous – autour d'une autre jeune charmante personne, sans uniforme cette fois, qui donna gratuitement tous les médicaments prescrits avec force sourires et clins d'œil à mon jeune

ami qui, la fièvre aidant, commençait à se demander s'il n'avait pas franchi les premières portes de chez Pierre... L'ensemble de l'opération a duré deux bonnes heures.

Après ces péripéties hospitalières, je traînai mon toujours fiévreux compagnon dans mon palace dilien afin de lui plomber le ventre avec un bon plat de pâtes. Mon Australien lui proposa ensuite gentiment de le ramener à son hôtel et là, nous nous retrouvâmes encore une fois à faire du 4 x 4 dans le lit de la même rivière à sec, mais au volant d'une vieille Mercedes blanche. Je crois que ce garçon s'évertue à chercher un quelconque raccourci qu'il ne trouve jamais : étant d'un optimisme à toute épreuve et très joueur avec les grosses voitures, il ne s'en lasse pas, tout comme les gamins des miséreux quartiers que nous traversons ainsi régulièrement. Ça leur fait de l'animation.

Épisode 7 – Les Timorais existent, je ne les ai pas rencontrés

Disons plutôt que je les croise plus que je ne les rencontre. La juxtaposition caractérise davantage les relations entre les Timorais et les étrangers que le mélange. La barrière de la langue est une frontière malaisée à franchir, d'autant plus quand elle est doublée d'un énorme différentiel de niveau de vie.

Le salaire minimum garanti, si tant est que cette notion signifie quelque chose sous ces cieux assez loin du Front Populaire et des 35 heures, est ici de 85 dollars par mois. Ce qui signifie que je dépense quotidiennement en taxi – la résurrection de Vrombit-dans-Dili attendra sans doute les Pâques timoraises – environ 1/15^e du revenu d'un Timorais ayant un travail régulier, ce qui est loin d'être la majorité. L'inactivité est en effet frappante, et pour cause : il n'y a pas la moindre usine dans le pays, les exportations se réduisent à un peu de café produit dans les montagnes, tout est importé d'Indonésie, d'Australie, de Singapour ou des zones lusophones comme Macao et le Brésil. Les poulets venant ici du Brésil sont deux fois moins chers que les poulets locaux et je peux vous dire que les seconds sont sans doute plus mangés pour les faire taire que pour l'abondance et la tendreté de leur viande. À titre d'exemple, le jardinier de la maison fait vivre plus de quinze personnes sur son salaire et lorsque mon Australien lui donne 1 dollar pour rentrer chez lui, de l'autre côté de la ville, en taxi, il préfère toujours faire le trajet à pied. Les salariés bien payés des rares entreprises locales font vivre des familles élargies de taille considérable, ce qui finit par les déprimer : dès le lendemain de la paye, ils sont certes la fierté de toute la famille mais ils n'ont plus un kopek en poche pour aller fêter ça à la VB. Engagez-vous qu'y disaient...

Pour l'instant, le nouvel État timorais n'a pas instauré de législation du travail ou de lois sur les investissements, d'où leur inexistence : sans règle de jeu, personne n'ose encore jouer. L'État est donc le premier employeur des rares entrepreneurs locaux et on ne peut pas dire que la capitale donne le sentiment d'une foudroyante effervescence. Des grappes de cinq à six hommes pendent çà et là, attendant d'être vendangées par une quelconque occupation : aider la *malae* (l'étrangère) à démarrer son scooter, regarder passer et repasser la *malae* – il faut dire qu'elle passe son temps à passer et à repasser –, proposer à la *malae* des cartes téléphoniques, siffler et plaisanter la *malae*, etc. D'autres sont des marchands ambulants. Un large bâton posé en travers des épaules sert de présentoir portatif à des poissons accrochés par la gueule, des fruits, des légumes, parfois même des poulets vivants qui vont ainsi, la tête en bas, vers leur funeste destin. Les enfants vous proposent des briquets vendus à l'unité, les omniprésentes cartes téléphoniques, de laver votre belle voiture UN, etc. Un vieux monsieur, un large sourire édenté au visage, m'a proposé hier une ou deux statuettes qu'il avait dû tailler dans de la noix de coco.

On voit peu de femmes occupées à ce genre de commerce ambulants. Elles sont davantage dans les boutiques ou derrière les étals de marché. On les voit passer dans la rue, seules ou en groupe, mais elles ne semblent pas s'y attarder, si ce n'est devant un pas de porte où la délicate opération de coiffure de l'une d'entre elles provoque un attroupement d'éclats de rires. Elles sont souriantes, menues souris sombres et graciles. Hier soir, alors que je jouais au billard avec mes amies irano-australienne et portugaise, avec un photographe anglais et un soldat érythréen, une sorte de colossal *GI Joe* australien est arrivé dans le bar avec une de ces petites poupées sous le bras. Elle ne semblait pas timoraise, plutôt philippine. Une filière de prostitution en provenance de Thaïlande, des Philippines, de Chine, voire d'Ouest Timor, s'est développée à partir de 1999, au moment de l'arrivée des soldats de l'INTERFRET – force internationale onusienne locale. Elle semblerait transiter par la frontière terrestre et je dois justement rencontrer quelqu'un à ce sujet bientôt. Le fait est qu'il y a un trafic de personnes assez important sur l'île. De l'autre côté de la frontière, les salaires sont deux à trois fois inférieurs au minimum timorais. Des travailleurs clandestins indonésiens tentent donc d'entrer au Timor oriental pour y gagner leur vie. La présence et l'appui des puissances étrangères a eu certes des effets positifs pour le pays, mais a aussi induit cet effet pervers de

créer artificiellement et rapidement un niveau de richesse qui ne repose sur rien d'autre que l'argent dépensé par le personnel de l'ONU, les soldats assurant le maintien de la paix ou les universitaires en vadrouille. Maintenant que toute cette population s'en va vers de nouveaux horizons troublés, que vont faire les Timorais des dizaines et des dizaines de taxis qui sillonnent les rues de la capitale, mais que personne n'a les moyens de prendre ? Des infrastructures hôtelières construites à la hâte pour loger des centaines d'étrangers qui ne viendront plus ? De la boulangerie française où la crème des expats se retrouve pour bruncher le dimanche matin moyennant 1 \$ le croissant ?

« Et le tourisme ? » me direz-vous. Et bien, ce n'est pas gagné... Le pays ne dispose pas de beaucoup d'avantages par rapport aux îles voisines : le personnel y est beaucoup plus cher, la guerre a laissé des cicatrices encore très visibles dans l'espace, la culture locale a beaucoup souffert de l'occupation, les paysages n'y sont pas particulièrement plus beaux que ceux des pays voisins... *A priori*, mieux vaut passer ses vacances à Bali qu'à Dili. Si ce n'est, peut-être, le catholicisme de l'île, éventuellement rassurant dans le contexte que l'on sait, et le désir de voir à quoi ressemble un petit pays paumé à l'autre bout du monde, tout droit sorti d'une guerre très meurtrière – plus de 200 000 morts pour une population de moins d'un million d'habitants, ça fait de la place dans les cases. J'ai encore du mal à évaluer l'intérêt d'un potentiel investissement dans les parages. Pour l'instant, je sais que dans la 2^e ville du pays, Bacau, il n'y a de l'électricité que quelques heures par jour. Dans l'enclave d'Oecussi, où j'ai également projeté d'aller, il y a une trentaine de voitures, dont vingt UN ! Un seul ferry assure la liaison avec le reste du Timor oriental, mais le précédent ayant à moitié fait naufrage en janvier – rapport au fait que le ciment n'est pas forcément le matériau idéal pour colmater des voies d'eau dans une coque –, les habitants se sont retrouvés durant un mois sans contact avec l'extérieur, hormis les hélicos de l'ONU. Depuis qu'un nouveau ferry a été mis en place, il faut se battre pour obtenir l'une des 54 places disponibles. Je me battraï donc, à mon heure. En attendant, il m'est difficile de réellement établir des contacts les Timorais, hormis par les sourires échangés et les vagues trois mots que je baragouine en tetum. J'espère bien que cela va changer en allant dans les districts, en safari au local typique...

Épisode 8 – La journée type d’une aspirante chercheuse ou ma vie quotidienne dans l’autre hémisphère

Avant de me lancer dans le récit de la journée, il y a ce que l’on appelle vulgairement ici la *nuit*, à savoir une période d’obscurité, plus ou moins longue selon les saisons, que l’on emploie généralement en partie à dormir, c’est-à-dire à reposer son corps et à déconnecter son cerveau afin qu’ils soient d’un commun accord opérationnels le lendemain, à savoir quand il fait *jour*.

Les nuits sont déjà en elles-mêmes tout un fascinant monde auquel il faut s’adapter. Elles tombent aux alentours de 19 heures, heure locale. Pour s’y préparer, il est conseillé, ici comme ailleurs, de se laver les dents et de se livrer à quelques ablutions favorisant le délasserment et l’hygiène du corps. C’est généralement le moment où vous croisez, au détour d’un flacon de shampoing, dans le bac de douche ou sous le lavabo, ce que l’on appelle chez nous des cafards. Ici, il s’agit de blattes de près de cinquante centimètres de long, rendues indolentes par une chaleureuse torpeur qui les empêche de se planquer assez rapidement pour se soustraire à votre regard effarouché. Donc, même myope comme une taupe aux lunettes à triple foyer, impossible de les rater, elles sont bien là pour vous souhaiter de doux rêves en agitant gentiment leurs petites antennes... Bonne nuit donc les blattes, et je ne veux surtout pas savoir à quoi vous consacrez vos sombres heures. À chacun son jardin secret et le Baygon sera bien gardé.

Vous regagnez ensuite vos luxueux appartements, adressez un aimable sourire à Winnie qui passe son temps à bien vous le rendre, allumez la climatisation, attrapez un bouquin amené jusqu’ici à cet effet, et vous vous affalez béatement sur votre couche. Généralement, vous êtes encore plongé dans vos prenantes lectures quand sonnent les fatidiques coups de minuit. Fatidiques parce que c’est alors l’extinction générale des feux, que vous ayez fini votre page ou non. De toute façon, il n’y a plus d’électricité, et donc plus de climatisation non plus. Vous tâtonnez donc, en espérant que vos amies les blattes sont bien sagement bordées dans leur petit lit douillet, pour atteindre l’objet que mon prévoyant Australien m’a fourni : un ventilateur-lumière-radio fonctionnant sur batterie. Ce n’est pas cette dernière fonction qui, pour l’heure, vous attire particulièrement vers ledit objet. En revanche, vous accueillez avec plaisir la lumière – oui, elles dorment bien à pattes fermées – qui vous permettra de finir votre page, et le ventilo qui vous permettra de ne pas totalement vous liquéfier durant la nuit pour ne laisser comme souvenir de votre passage en ce bas monde qu’une grosse tâche sur le museau de Winnie. Le ventilo est fort utile, mais il est aussi très bruyant, d’où la nécessité de mettre de charmants bouchons d’oreilles pour ne pas l’entendre ronfler trop fort. Et puis ça fait d’une pierre deux coups par rapport à vos voisins les coqs qui se livrent à des combats de cocoricos tonitruants en attendant de s’affronter dans l’arène. Finalement, vous vous endormez sous la douce caresse de la brise mécaniquement modifiée...

Vers 5 heures du matin, comme les coqs se font de plus en plus vindicatifs et que vous rêvez de sauce au vin jusque derrière vos bouchons d’oreilles, vous commencez à tourner et retourner dans votre lit en vous disant « Allez, plus qu’une demi-heure à tenir, et l’électricité revient... ». Qui dit électricité dit aussi climatisation. Vous attendez donc dans un demi-sommeil que la lumière soit de nouveau. Lorsqu’elle est, vous éteignez votre compagnon de nuit – le ventilo s’entend – et vous vous rendormez paisiblement pour deux ou trois heures dans la fraîcheur artificielle retrouvée, toujours les oreilles bouchées parce que les coqs travaillent dur leur crescendo et que la clim fait presque autant de bruit que le ventilo.

Lorsque vous émergez, fraîche et dispose après cette bonne nuit de sommeil, vous pouvez attaquer votre journée de chercheur. La journée commence souvent par la préparation d’un Nescafé, tout ce qu’il y a de plus Nescafé, à condition que vous en ayez le temps. Il arrive en effet parfois que vous n’ayez absolument pas entendu le bruit du réveil, noyé dans tous les autres sons décrits précédemment, d’où un départ matinal en catastrophe, ici comme ailleurs. Dans l’hypothèse haute – vous vous êtes doucement éveillée dans la joyeuse lumière

du matin, vous vous êtes étirée tout votre saoul, avez dit bonjour à Winnie, ouvert les rideaux et salué aimablement la basse-cour voisine –, le sirotage du Nescafé s'effectue généralement en relisant les notes de la veille. Pendant ce temps, mon Australien ingurgite rapidement une curieuse mixture sur la composition de laquelle je me perds en conjectures – lait, œufs, yaourt, créatine, céréales ? – tout en regardant les infos de CNN. Le parfait bonheur conjugal, la conjugalité en moins.

Je me prépare ensuite à partir en vadrouille, c'est-à-dire à me rendre aux divers rendez-vous péniblement fixés par téléphone les jours précédents. Selon le cas et le temps dont je dispose, je pars en taxi ou à pied. Ou avec Vrombit-dans-Dili, s'il fonctionne. Je tiens à signaler ici que la journée d'hier a été marquée d'un grand événement : la *résurrection* de mon infidèle destrier. Ne me demandez pas comment ce miracle a eu lieu, la mécanique a ses raisons que seuls quelques grands spécialistes timorais connaissent parfois. Malheureusement, si j'en ai profité pour vrombir toute guillerette durant tout l'après-midi, Spiderman s'est retrouvé sous des trombes d'eau en fin de journée, alors que j'interrogeais un responsable des douanes. Ensuite, impossible de redémarrer. J'ai donc abandonné Vrombit-dans-Dili-de-Nouveau pour la nuit au gardien des bureaux de douanes. J'espère le retrouver sain et sauf au même endroit, le moteur disposé à me pardonner de lui avoir laissé prendre ainsi la pluie.

Une fois le moyen de transport choisi ou imposé par les circonstances, se rendre à ces fameux entretiens n'est pas toujours chose aisée. Dili concentre un nombre impressionnant de bâtiments administratifs férocement ressemblants et qui semblent prendre un malin plaisir à brouiller les pistes en se déguisant les uns en les autres, comme une série de dizaines de quintuplés s'amusant à échanger leurs vêtements pour tromper leur pauvre monde. Arriver au bon endroit me demandant donc un temps certain, je pars bien longtemps à l'avance pour avoir le loisir d'être baladée de bâtiment A en bâtiment 6, d'étage en étage, de bureau en placard à balais, d'interlocuteur en interlocutrice, le tout dans un fascinant mélange linguistique anglo-tetumo-portugo-hispano-langage-des-signes, jusqu'à m'affaler enfin sur le siège indiqué par la personne recherchée. Je persécute donc ma victime de diverses questions, essayant de lui soutirer documents, informations et nouveaux contacts avant de réitérer l'ensemble de l'opération avec une nouvelle victime. Il y a des jours avec – bon contact, des infos et pas trop de pédalage dans la choucroute de mon incompétence linguistique – et des jours sans – tout l'inverse.

Je repasse parfois à la maison au cours de la journée pour y avaler des fonds de frigo, prendre une douche, me changer et taquiner un peu Arthur avant de repartir. En fin d'après-midi, si je n'ai pas de *meetings* trop mal placés, j'essaie d'aller nager un peu en admirant les fameux *sunsets* dont j'ai déjà lyriquement fait état, en sirotant une noix de coco tout en bavardant avec les individus de ma connaissance qui vaquent aux mêmes plaisantes occupations au même moment. À la nuit tombée, je regagne mon palace et prends la température de la soirée selon les personnes en présence : un DVD *home sweet home*, un pot dans un bar du quartier – il n'y en a pas tant que ça, je crois que j'ai déjà vu l'essentiel – ou quelques pages d'écriture. Les sorties dansantes sont réservées à la fin de semaine parce que, ici comme ailleurs, le lendemain est un jour où l'on travaille.

Harassée d'avoir tant cherché, je m'endors du sommeil de la juste géographe, non sans avoir dit *Boanoiti* à mes colocataires à deux, six ou huit pattes...

Épisode 9 – Des mondanités locales Vingt centimètres sous les mers

Ma vie dilienne a désormais pris un tour plutôt agréable, entre boulot, stage d'anglais intensif et bains quotidiens. Samedi soir, j'ai dîné avec Eric, sa fiancée timoraise nommée Carla et un de ses amis qui travaille à Jakarta après avoir vécu en Mandchourie. On en apprend tous les jours en ouvrant grandes ses oreilles dans ce pays. Le mariage d'Éric et Carla doit avoir lieu dans quelques jours et je me damnerais pour y être invitée : imaginez un peu, un mariage à la timoraise ! Il y a déjà près de 380 invités pour ces célébrations nuptiales alors si je me fais toute petite, sur un coin de tabouret, il y a peut-être moyen de moyenner. Si j'avais su, j'aurais amené mes chapeaux de cérémonie.

Le mariage de ces tourtereaux façon tu-pouvais-pas-la-trouver-plus-loin-ta-fiancée pose un intéressant problème législatif. Malgré la séparation de l'Église et de l'État au Timor, seul le mariage religieux existe ici. En revanche, pour que leur mariage soit reconnu en France, il faut qu'il soit établi par les autorités civiles. D'où la nécessité de faire appel aux services de l'ambassadeur le plus proche, en poste à Jakarta en l'occurrence, pour régulariser la situation ; sachant en plus que les langues officielles sont ici le portugais et le tetum, alors qu'en France, c'est le français, vous imaginez à quel point l'amour peut déplacer des montagnes de paperasse. Cet ambassadeur de France vient précisément faire un tour sur notre morceau d'île à la fin du mois. Je me demande à quoi ressemblent les réceptions de l'ambassadeur par ici : Ferrero roche d'or *or not* Ferrero roche d'or ? Il paraît que c'est surtout l'occasion de faire un bon gueuleton, ce qui n'a rien de très étonnant. Toujours sur le registre des mondanités, j'ai raté un événement considérable et je ne me le pardonnerai jamais. Xanana Gusmao, le président du Timor, faisait le barman dans un des hauts lieux de la vie nocturne locale, le *Poy Cholor*, que l'on pourrait traduire littéralement par « l'esprit du crocodile ». Il s'agissait d'une manifestation à but caritatif, ce n'était pas simplement pour le plaisir d'arroser de VB tous ses administrés pour arrondir ses fins de mois par quelques extras payés au black. En tous cas, c'est bien la preuve que les dirigeants du pays sont très accessibles.

Selon certaines sources autorisées, il y a des requins et des crocodiles dans ce pays, enfin disons plutôt dans les belles eaux bordant ce pays. J'ai testé ce week-end de nouvelles plages locales, ambiance crique déserte, sable blanc et eau transparente. Cela m'a permis d'aller voir un peu à quoi ressemble l'envers de l'île, dignement équipée des accessoires indispensables à ce genre d'investigations : masque et tuba. Pour l'instant, je n'ai pas vu l'ombre du bout de la queue du moindre croco et pas aperçu le plus petit coin d'aileron de requin. En revanche, j'ai vu plusieurs étoiles de mer d'un beau bleu vif et quantité de poissons aussi hallucinants que possiblement hallucinogènes : relativement gros et tout riquiquis, à gros pois ou à petits points, à rayures verticales, à hachures horizontales, à traits en travers, tout plats ou tout ronds, à piquants et à plumes, des roses, des bleus fluos, des jaunes, des verts, des rouges, des noirs, des roses et bleus, jaunes et rouges, des oranges, des écossais, des à carreaux, des à losanges, des à fleurs, certains avec des tee-shirts *I love NYC* ou à l'effigie de Winnie l'ourson. On dirait vraiment que quelqu'un, voire Qui-vous-savez, s'est amusé à les peindre au gré d'une palette de couleurs quasi illimitée, après avoir fumé bien autre chose que des cigarettes indonésiennes. J'ai même vu un serpent de mer à tranches noires et blanches qui ondulait fièrement, allant inspecter tranquillement les trous dans le sable comme s'il faisait son marché en comparant la fraîcheur des produits d'un étal à l'autre. J'ai aussi vu un bernard-hermite géant, squatteur sans vergogne d'un beau coquillage tout confort, qui allait serrer la pince d'un concombre de mer qui bullait là. Si, si.

Mais eux aussi, ils m'ont vue. Et ils ont pu raconter le soir, en retrouvant la douceur liquide du foyer familial, attablés devant un bon gratin de plancton à la béchamel, qu'ils ont vu passer un drôle de gros poisson aux étranges rayures blanchâtres et vaguement marron (mon bronzage est encore un peu balbutiant), avec des sortes de fleurs bleutées par endroits

(mon maillot est à fleurs bleues), faisant un boucan d'enfer (même toute seule, sous l'eau, avec un tuba dans la bouche, je parle aux poissons) et qui les poursuivait parfois sans raison apparente jusque dans leurs derniers retranchements coralliens, juste pour le plaisir de les regarder sous les nageoires. Je dois être une bien étrange bestiole à travers les yeux globuleux de mes amis les poissons...

Épisode 10 – Non, je ne suis pas une espionne !!!

Ce n'est pas gagné, les recherches sur la frontière... Ils me prennent tous pour un agent secret !

Apparemment, mon sujet d'investigation touche à des problèmes d'actualité assez brûlants pour que la grande majorité de mes interlocuteurs soient méfiants à mon égard. Personne ne me lâche le moindre commencement d'information ! Tout le monde me donne de nouveaux contacts et je commence vraiment à avoir un carnet d'adresses on ne peut mieux rempli, mais c'est toujours *quelqu'un d'autre* qui est censé me filer des tuyaux, jamais la personne que j'ai en face de moi. Le dernier entretien était le plus drôle : nous discutons tranquillement de la frontière maritime qui est en pleine négociation entre les Australiens et les Timorais, négociations serrées parce que la réserve de pétrole comprise entre les deux pays serait la plus importante d'Asie du Sud-Est et là, j'essaie de me gratter le pied aussi discrètement que possible, rapport aux piqûres de moustiques qui, comme chacun sait, grattent. À ce moment-là, mon interviewé s'est figé et m'a dit, l'air affolé : « Vous m'enregistrez ? ». J'en suis restée pantoise. Non, je ne l'enregistrais pas, je me grattais juste le pied... J'ai bien senti qu'il ne me croyait qu'à moitié et j'ai ensuite dû déployer des trésors de candide naïveté universitaire pour qu'il veuille bien continuer à discuter avec moi.

Résultat, j'ai demandé à la fac de m'envoyer une lettre d'introduction sur-tamponnée et pleine de logos qui font le plus officiel possible pour tenter d'amadouer mes administratifs, mes militaires et mes politiques du cru. En espérant que la paperasse aura raison de leurs réticences. Il faut dire que dans ce tout petit pays un peu paumé, avouons-le, les gens ont l'espionnisme aiguë. Forcément, quand on n'est pas très nombreux à vivre en vase quasiment clos, s'observer les uns les autres et, surtout, en tirer un maximum de théories plus ou moins fumeuses, font partie des activités les plus prisées. Ajoutons à cela un contexte de relations internationales où, sous couvert de bonne volonté générale, on essaie quand même aussi de placer ses billes financières et de potentielles *stock options* à venir. C'est bien beau les discours humanitaires, mais il faut avoir des retours sur investissements à un moment donné. Les réserves de pétrole contenues dans les eaux baignant le Timor font couler autant d'encre que de salive, d'où la présence de divers individus plus ou moins louches aux missions plus ou moins officielles pour des intérêts plus ou moins intéressés. On se retrouve ainsi souvent à discuter avec des interlocuteurs qui passent leur temps à vous faire entendre qu'ils en savent plus qu'ils n'en disent et que, si on nous cache tout, c'est parce que l'on ne veut rien vous dire mais que bon, on se comprend. Moi, pour l'instant, je ne comprends pas grand-chose, si ce n'est que Mata Hari n'était pas ma grand-mère et que papa ne s'appelle pas James.

J'ai résolu quand même un mystère, celui des canards en plastique qui coïn-coinent le soir au fond des bois timorais. Il s'agit en fait de geckos, énormes lézards chantant ainsi leur soif d'amour et de tendresse. Si j'avais imaginé que les lézards puissent chanter ainsi...

Épisode 11 – Tutuala, nous y voilà ENFIN !

Je suis partie fêter les cloches en balade aérienne, les poches pleines de chocolat, à Tutuala. Les membres du petit groupe expéditionnaire sont issus de tous les continents, même s'ils parlent tous anglais. C'est là l'avantage de ce microcosme d'expatriés : on passe des soirées avec un Italien qui louche sur une Néo-Zélandaise, elle-même plutôt tentée par l'Australien qui ne jure que par les Portugaises qui, quant à elles, rêvent de Brésiliens en papotant avec leurs copines iraniennes et américaines. Ce week-end pascal multinational fut le moins reposant de ma relativement longue existence, déjà par ailleurs fort fournie en week-ends peu reposants. Il faut bien que jeunesse se passe.

Tutuala, c'est loin, c'est même très loin. Nous partîmes vendredi matin, par un de ces riants matins baignés de franche lumière tropicale et de promesses de chaleur à venir, vers 9 heures. J'étais sur le pont, au garde-à-vous, au lieu et à l'heure dite, le sac à dos plein de menues victuailles, de mon livre de *La Pléiade*, et de mon couteau. Après une halte pour acheter des sacs de glaçons afin de remplir les glacières, la VB tiède étant vraiment infecte, nous nous mîmes gaillardement en route. J'allais de surprise en surprise, avec force exclamations, d'abord pour le plus grand amusement puis pour le plus grand agacement de mes compagnons de voyage en découvrant les paysages timorais hors de la capitale.

Premier motif d'étonnement, il y a des animaux partout, des quantités d'animaux !

– Évidemment, notre fil directeur en tire-bouchon : les cochons noirs, velus et toujours plus ou moins maigriots même si, en règle générale, plus on s'éloigne de Dili, plus ils ont le groin palpitant, le regard vif, le poil luisant et la bedaine rebondie. Des cochons partout, donc.

– Des poulets de tous acabits mais toujours aussi athlétiques, à vous décourager de concocter le moindre coq au vin – de toute façon, étant donné le prix du vin... – qui concourent pourtant, semble-t-il, au prix du meilleur traverseur de route du pays, à moins que, sentant la présence française dans la voiture et rêvant, tout poussin déjà, de finir précisément en coq au vin, ils aient volé sur l'occasion tout le week-end.

– Des chiens qui, eux aussi, ont une nette prédilection pour le milieu des routes. Remarquez, comme nos amis à quatre pattes ont également tendance à finir dans les estomacs peu timorés pour l'occasion, peut-être se disent-ils qu'il n'y a pas de raison et que, eux aussi, ont le droit de finir en sauce au vin. Je rassure tout de suite tout le monde, on ne mange pas du chien trois fois par jour dans ce pays. C'est un plat plutôt rare, réservé aux grandes occasions. Des chiens en quantité donc, plutôt pelés et piteux dans l'ensemble, ambiance bons vieux cabots traînant leur carcasse de poules rachitiques en siestes au soleil de la route.

– Des buffles ! Oui des buffles énormes, massifs, avec d'immenses cornes horizontales ou plus ou moins recourbées selon l'humeur du moment. Des buffles se baladant en troupeaux d'une vingtaine d'individus, au bord des routes, parfois suivis d'un bufflier (on dit bien un bouvier pour les bœufs) et souvent recouverts de la queue au museau d'une épaisse couche de boue séchée parce que, quand il fait trop chaud pour ruminer, quand il se sent harcelé par ces satanées mouches qui lui bourdonnent aux oreilles, quand c'est l'heure de la sieste en famille, que fait le buffle timorais ? Il va prendre un bon bain de boue. D'où des scènes assez délectables d'entassement de buffles dans de petites mares ; il n'y a pas de mares boueuses à tous les coins de cocotiers, il faut donc en optimiser l'utilisation. Ça a l'air plutôt convivial la vie de buffle, on essaierait bien pour quelques jours.

– Des vaches et des taureaux de la plus belle espèce, le poil brillant d'une belle couleur orangée, ce qui donne un fort joli contraste sur l'herbe résolument verte, sans l'ombre d'une trace de galle ou d'un quelconque parasite, folâtrant gaiement dans les champs tandis que des veaux à l'air primesautier gambadent à leurs côtés.

– Des chevaux, mais de tous petits chevaux, des chevaux adaptés à la taille des Timorais et de leur pays. Des chevaux d'un format très pratique, que vous pouvez parfaitement ranger

dans votre cuisine entre le frigo et la machine à laver en rentrant de vos courses, des chevaux aux robes de diverses couleurs, donc facilement assortis avec n'importe quel intérieur. Non, vraiment, des chevaux pas encombrants. Ils servent de moyen de transport : on croise, notamment dans la région de Los Palos, des familles entières montées sur un brave canasson, sans selle ; heureusement que les Timorais sont des poids plumes. Ils transportent également des marchandises, déguisés en ânes bâtés.

Et les hommes ?

Les habitations sont généralement en bois ou en palme tressée, le toit de même ou en tôle, avec le sol en terre battue. Elles s'égrènent très régulièrement au bord des routes, donnant le sentiment de campagnes très peuplées, d'autant plus que devant chacune se tiennent des enfants qui jouent à même le sol ou qui triment des bidons d'eau plus gros qu'eux, des hommes assis à discuter ou allongés à l'ombre d'appentis paraissant prévus à cet effet, des femmes en *sarong* – tissu traditionnel que l'on porte noué autour de la taille – assises devant les quelques fruits et légumes – concombres, tomates, oignons, oranges, petites bananes – qu'elles vendent aux passants.

Plus on s'éloigne de Dili, moins les villages ont d'infrastructures : les rues sont en terre, il n'y a pas d'électricité, une source parfois assez éloignée fournit l'eau douce, d'où le nombre de gens, surtout les femmes et les enfants, que l'on voit porter des bidons d'eau le long des routes et d'où, aussi, le fait que l'on nous ait demandé plusieurs fois des bouteilles d'eau au cours du week-end. Les seuls bâtiments en dur sont généralement les églises et les écoles. Parfois, on aperçoit, fièrement érigés au cœur des villages, des maisons d'un genre particulier, construites sur pilotis à environ deux mètres du sol, avec un toit particulièrement pentu et savamment sculpté. Il s'agit à l'origine de greniers à grain, ainsi protégés des grignoteurs. Les voitures se font aussi de plus en plus rares, tout comme les scooters. On croise quelques camionnettes-mini-bus surbondées, peintes en couleurs vives un peu comme les *taps-taps* haïtiens, et surtout beaucoup de gens marchant à pied, principalement en fin d'après-midi, à l'heure où le soleil décroît. Les femmes, puisque apparemment ce sont surtout elles qui bossent, portent de vastes paniers tressés sur le sommet du crâne, à l'africaine, ou bien dans le dos grâce à une sangle qui vient s'appuyer sur leur front. Un morceau de tissu vient s'intercaler entre le front, qu'elles portent donc légèrement penché en avant sous l'effort, et le poids transporté. Il existe différentes tailles pour ces paniers, y compris en 5-7 ans...

Le passage d'une voiture, enfin disons plutôt d'un 4 x 4 UN puisque, de toute façon, il n'y a que ça qui roule en dehors de Dili, est donc un petit événement. Et on vous fait donc « coucou », et vous faites donc « coucou ». Dans tous les hameaux que vous traversez, il y a devant chaque maison au moins une personne pour vous faire « coucou » et donc, poliment, vous faites aussi « coucou ». Et ce pendant toute la durée du trajet. Sept heures. Autant dire que vous vous sentez un peu comme la reine d'Angleterre en visite officielle, avec une tendinite aiguë à la fin de la journée à force d'avoir tant fait « coucou ». Mais c'est merveilleux de faire ainsi « coucou ». Il y a toutes sortes de « coucou » : ceux des enfants qui courent au bord de la route en riant aux éclats en vous voyant passer, ceux des femmes qui, les bras généralement encombrés d'enfants en bas âge ou de divers chargements, doivent se contenter d'un signe de tête et d'un timide mais éclatant sourire (sauf dans certains villages où leur sourire est coloré de rouge à force de mâcher des noix d'arec), ceux des hommes, soit très sérieux, montrant bien que le « coucou » n'est pas une chose à prendre à la légère, soit hilares, montrant que l'on est content de se faire « coucou ». Il y a aussi les « coucous » des vieux, plus lents et plus rares, non pas parce que les vieux font moins « coucou » – il n'y a pas d'âge pour faire « coucou » – mais parce que l'on ne voit pas beaucoup de personnes âgées, rapport au fait que l'espérance de vie, ici, ce n'est pas celle de Nice... Bref, tout le monde vous considère lorsque vous passez. Et vous essayez aussi de considérer tous les gens en passant. C'est que l'on n'a pas l'habitude de tant considérer nos semblables.

Le trajet en lui-même est vraiment magnifique, alternant paysages côtiers entre plages « cartes postales », mangroves, vastes étendues plates et desséchées, paysages de rizières avec une incroyable gamme de verts selon le degré de maturité du riz, des cocoteraies, de

hautes montagnes au relief nettement découpé et le sommet dans les nuages, de larges lits de rivières où ne coule qu'un mince filet d'eau boueuse où pataugent des enfants tandis que les femmes lavent le linge, laissant présager de fortes eaux en saison des pluies, des sortes de potagers fleuris de bougainvilliers, etc. Une variété considérable de choses à regarder et donc sur lesquelles s'exclamer, ce qui est prodigieusement pénible pour vos compagnons de route.

La « route » s'est peu à peu transformée en « piste » – l'usage des guillemets est ici intentionnel – et, finalement, vers 17 heures 30, nous arrivâmes à proximité de Tutuala, magnifique village perché sur une crête avancée dans la mer, presque île verdoyante aux habitations serrées. Une fois à Tutuala city, encore faut-il descendre vers la plage promise, une heure de panier à salade plus bas. Vous connaissez le principe des vibreurs de tronc pour faire choir les prunes des pruniers ? Et bien c'est comme si j'avais passé une heure dans les énergiques bras d'un vibreur de tronc. Nous y arrivâmes enfin, à Tutuala beach, et j'ai alors eu une pensée fort émue pour mon confrère Hadrien Crampette qui a fait tout ce trajet en sens inverse avec la malaria comme compagne de longue route...

Effectivement, le lieu est joli et méritait un déplacement qui, de toutes manières, était en soi palpitant autant que trépidant. C'est d'ailleurs l'avis de la demi-douzaine de voitures UN qui est garée là, chenille processionnaire ayant fait le parcours depuis Dili pour les mêmes raisons que vous. On essaie donc de trouver un endroit un peu plus reclus, sur une autre plage tout aussi magnifique mais moins fréquentée et, lorsque c'est chose faite, vient le moment du montage des tentes. Enfin, précisément, des *moustiquaires en forme de tentes* – retenez bien ce que vous venez de lire. Cette légère corvée nous ayant permis de détendre quelque peu nos membres endoloris par le trajet, une session de trempage s'imposait, vous en conviendrez. Nous trempâmes donc, tandis que les pêcheurs faisaient griller à notre effet exclusif du poisson qui palpitait encore quelques minutes auparavant (d'où l'absence de mythiques bagarres générales au sujet de la fraîcheur du poisson dans ce village d'irréductibles Timorais), en sirotant béatement un apéritif bien frais – belle invention la glacière... – et en admirant tout aussi béatement le lever des étoiles et de la lune. Nous en étions à ces plaisantes occupations lorsque quelqu'un lança, innocemment : « Il pleut pas là ? / *It's raining, isn't it ? / No es lluvia ? / Kalio aguio ? / Ghijnui Jjib Arggghh ?* ». Et, de fait, les étoiles que vous admiriez quelques secondes auparavant étaient brutalement parties se coucher, peut-être choquées en leur céleste pudeur d'être ainsi lorgnées du coin de l'œil.

Et il commença à pleuvoir...

Épisode 14 – Que d'eau, que d'eau...

Il commença donc à pleuvoir... où plutôt à tomber des hallebardes, à se déverser des cataractes d'eau, à dégringoler des Niagara tout entiers et l'Amazone avec, bref, le déluge. Évidemment, dans ces conditions, le poisson grillé sur la plage et le repas à la belle étoile, c'est beaucoup moins idyllique. Nous nous réfugiâmes donc dans et sous les voitures, y entassant pêle-mêle nos effets trempés et nos propos pestant contre la divine colère diluvienne. Comme quoi, il y a une justice rappelant à l'ordre les inconscients jouisseurs.

Au bout d'une quarantaine de minutes, ON n'avait apparemment plus rien à nous balancer sur le coin du museau et ON nous laissa donc un peu au sec. L'âme humaine étant étonnante d'optimisme et débordante de naïves ressources, nous décidâmes immédiatement de reprendre nos réjouissances là où nous les avions laissées, ouvrant une petite bouteille pour fêter les étoiles et la lune retrouvées et accompagner dignement les restes de poisson sauvés des eaux autant que des chiens errants. Un peu humides, mais de bonne composition, les convives passèrent donc une agréable suite de soirée, savourant d'autant plus la douceur de la nuit. Ayant finalement pris congé, harassée par cette longue journée de route, de découvertes et de « coucous » échangés, avec une pensée fort peu nostalgique pour les blattes abandonnées à la maison sans cafards-sitter, je glissai dans le sommeil malgré l'étrange similitude de sensations procurées par mon duvet et l'eau quittée peu auparavant.

Vers 2 heures du matin, ON avait de nouveau rempli des barriques de perverses Danaïdes et ON recommença à nous noyer sous des trombes d'eau toujours aussi mouillée. Réveillés en sursaut, paniqués, nous retrouvâmes donc nos refuges automobiles où nous entassâmes de nouveau pêle-mêle nos effets de plus en plus trempés et nos propos pestant de plus en plus contre la divine colère diluvienne. Cette fois-ci, l'averse dura près de deux heures et nous ne pûmes sortir des voitures, transis et grelottants – vous me plaignez un peu là où il faut que j'en rajoute vraiment beaucoup encore ? – qu'à cette heure si gracile qui précède l'aube. Délaissant définitivement ma swimming-tente-moustiquaire, je décidai d'opter pour une fin de nuit sur la plage, à admirer le lever du soleil en attendant que ses premiers rayons sèchent mes vêtements de leur bienveillante chaleur. Il en était ainsi, mes muscles commençaient à se dénouer, la chaleur à me réconforter, le sommeil à me gagner lorsque, pour la troisième fois, le ciel nous tomba sur la tête. Cette fois, je résolus que, trempée pour trempée, autant ne plus lutter, et je pris mon mal en patience dans les flots marins, tout aussi mouillés, mais plus salés que leurs copains des nuages.

Moralité : Tutuala, c'est très joli, mais très mouillé quand il pleut.

La journée du lendemain fut consacrée à des balades sur des rivages d'une grande beauté. J'ai vu des poissons-grenouilles, c'est-à-dire d'étonnants petits poissons qui sautent de flaque en flaque pour s'adapter à la marée, des bernard-l'ermite en quantité. En fin de matinée, des pêcheurs sont venus nous chercher, comme nous en avions convenu la veille, pour nous emmener sur l'îlot de Jako, situé à l'extrémité est du Timor. Le but de la traversée était d'aller faire du *snorkeling* sur ce bout du bout du monde. Mais qu'est-ce que le *snorkeling* ? Je me suis aussi longtemps posé la question, me demandant à quelle étrange pratique j'étais censée me livrer avec mes petits camarades sur cette île quasi déserte du bout du monde. Satanisme ou autre pratique occulte, débauche collective ? Rien de tout ça. Un *snorkel*, c'est un tuba et faire du *snorkeling*, c'est se balader en matant les poissons grâce à un masque et à un tuba. Pas la mer à boire... sauf quand une vague trop forte fait entrer de l'eau dans le tuba. J'ai donc snorkelé comme une perdue, ne sachant plus où donner du masque tant il y avait des poissons partout. Malheureusement, malgré mes scrutations désespérées de l'étendue marine, toujours pas la moindre queue de croco et pas le moindre sourire carnassier de requin. M'aurait-on menti ?

Les pêcheurs revinrent nous chercher et, après un autre repas de poisson grillé, mangé sauvagement avec les doigts parce que c'est comme ça que c'est le meilleur, nous repartîmes

vers de nouveaux horizons que nous espérions plus dégagés, ou plutôt plus abrités, pour la nuit. Nous repartîmes en milieu d'après-midi et sur le trajet, à la nuit tombée, nous avons croisé beaucoup de gens qui vauaient à leurs rurales occupations : des femmes dans les rizières repiquant du riz, des enfants portant leurs bidons d'eau, des hommes montés sur leurs chevaux miniatures et se rendant d'un champ à l'autre, etc. Les routes ne sont évidemment pas éclairées, mais les Timorais y circulent semble-t-il pourtant autant de jour que de nuit, tout comme les chiens, les poules et les cochons. Un vrai slalom donc, pour éviter d'écraser âme qui vive. Dans certains hameaux, des lampes à huile, des bougies ou des feux de bois indiquaient des attroupements autour d'un repas, des conciliabules nocturnes, des festivités pascales.

Arrivés à destination, nous installâmes nos tentes moustiquaires sous de vastes carbets, quelques minutes avant qu'il ne pleuve de nouveau. Cette fois, nous pûmes passer la nuit au sec et profiter plus reposés de la journée dominicale que la plupart des autochtones, pas mécréants pour un sou, ont consacré à assister à la messe qui se tenait dans tous les villages. Femmes en sarong, fillettes en robe de petites princesses, hommes en pimpantes chemisettes, tous étaient sur leur trente-et-un pour l'occasion. Tout le long des routes, des files interminables de fidèles se rendant dans les églises, protégés du soleil ou de la pluie par de vastes parapluies, ne manquaient pas de nous faire « coucou » au passage.

En approchant de Dili, les 4 x 4 UN se firent de plus en plus nombreux, parfois pare-buffles contre pare-buffles, comme un lointain écho aux retours de week-end sur le périphérique parisien...

Épisode 13 – Les *Peace Keeper Forces* et moi

À peine remise de mon aquatique fin de semaine que me voilà de nouveau sur le champ de bataille, à la recherche d'informations pour ma thèse.

À la poursuite de cartes des régions frontalières, je décidai d'attaquer par là où se trouve l'info, à savoir chez les militaires. Me voilà donc partie sur Vrombit-dans-Dili, à l'assaut des casques bleus locaux. Première étape : le mythique *Obrigado Barak* (ce qui signifie littéralement *merci beaucoup* en tetum), quartier général des forces onusiennes locales. Après avoir laborieusement montré patte blanche, passé barbelés et postes de contrôle, je réussis à pénétrer dans le saint des saints à la recherche du service d'ingénierie et de cartographie dirigé par les ressortissants japonais (ça alors...). Je pénétraï comme une innocente fleur toute vêtue de probité candide dans le bureau indiqué où une demi-douzaine de militaires nippons me firent un accueil pour le moins glacial. L'un d'entre eux m'entraîna immédiatement à l'extérieur, me demandant ce que je faisais là alors que je n'appartenais pas à l'auguste institution. Quand j'exposai les motifs de ma présence, une incrédulité sans bornes se peignit sur son visage et il me répliqua, dans un anglais encore plus approximatif que le mien, que la décision de me fournir pareils documents n'était pas de son ressort, mais de celle du service de la *Civil Military Affairs Section*, au cœur du quartier général des PKF, mais que, de toutes manières, je n'avais rien à faire là puisque je n'étais pas UN. Je vais commencer à le savoir que je ne suis pas UN, ça va...

Sans me laisser démonter pour si peu, et bien résolue à court-circuiter le peu coopératif Japonais, j'enfourchai mon désormais à peu près fidèle destrier (si ce n'est que je ne peux désormais plus rétrograder, juste accélérer) et me rendis au lieu dit. Sacs de sable, barbelés, barrières, et deux militaires philippins qui ne saisirent pas un mot de mes explications mais qui me laissèrent tout de même entrer, sourire aidant. Les bâtiments sont à moitié en ruine, vestiges des dégâts de la guerre, ce qui n'empêche pas les casques bleus d'y réaliser diverses manœuvres. Je passai donc aussi discrètement que possible au beau milieu d'une revue des troupes, au glorieux son des trompettes et des tambours, et accédaï jusqu'au bureau recherché, gentiment indiqué par un militaire brésilien dont le problème principal semblait être de me faire disparaître le plus rapidement possible du champ de vision des soldats en exercice. Un commandant fidjien m'y reçut avec l'air encore plus incrédule que son prédécesseur voisin du Pacifique mais, devant mon insistance à expliquer et à réexpliquer que je voulais juste quelques cartes, rien de top secret, il finit par envoyer un commando portugais en référer à son supérieur hiérarchique : que va-t-on faire de la demoiselle, certes bien gentille, qui vient nous casser les pieds ?

Pendant que le Portugais allait aux renseignements, je commençai à attaquer mon commandant fidjien sur le rugby – lui aussi ravi, par principe, de toutes défaites anglaises –, l'extrayant ainsi de la lecture du *National Geographic* de 1984 dans lequel il était plongé à mon arrivée. La conversation parut lui plaire et il se dérida peu à peu au point de me faire écouter de la musique fidjienne dans son antique walkman, en demandant au sous-fifre de service de préparer un bon café pour la petite Française. Nous en étions donc à deviser sur un ton badin de choses et d'autres lorsque mon commando portugais revint, l'air pas très commode, en me demandant de le suivre. Je m'exécutai donc et compris assez rapidement qu'il avait eu des ordres positifs à mon égard : nous allions donc revenir dans le bureau des Japonais pour leur faire plier l'échine sous l'avis favorable de la hiérarchie. Me voilà donc partie, abandonnant là Vrombit-dans-Dili sous la surveillance somnolente des Philippins, dans une sorte de véhicule blindé, escortée du peu amène commando. Sur le trajet, je fis ployer la raideur lusitanienne en lui parlant des beautés d'un Portugal où je n'ai jamais mis les pieds mais où je rêvais d'aller et en compatissant à la difficulté du mode de vie militaire, si loin des douceurs du foyer familial. Rapidement, nous fûmes très potes et mon commando m'avoua qu'il n'aimait pas du tout les Japonais, espèce avec laquelle il était le plus difficile de travailler parmi toutes les nationalités représentées dans les PKF. De retour à *Obrigado*

Barak, je franchis bien plus rapidement qu'à l'aller les contrôles d'entrée sous l'autoritaire protection de mon accompagnateur qui insulta copieusement au passage le planton timorais qui ne paraissait rien comprendre à la situation.

Et me voilà de retour dans l'ancre des féroces Nippons, arborant fièrement mon commando portugais et l'aval de mon commandant fidjien. Ils ne s'attendaient pas à me voir revenir de sitôt, les bougres ! J'assistai alors à des toisages du regard circonstanciés, à des bombements de torse et à des négociations qui me parurent quelque peu houleuses entre le chef des ingénieurs japonais et le commando portugais, le second étant apparemment plus fort que le premier puisque nous ne tardâmes pas à nous diriger vers un nouveau bureau. En tête, le Japonais, démarche rapide et raide, tête droite, bras plaqués le long du corps ; en seconde position, le commando portugais qui alternait même attitude que son collègue et petit commentaire moqueur à mon adresse, d'un air complice ; en queue de peloton, votre serviteur trotinant à la suite de ces militaires qui semblaient jouer un jeu qui la dépassait largement.

Lorsque nous arrivâmes dans la salle des cartes tant convoitées, quelle ne fut pas ma stupéfaction en m'apercevant qu'il s'agissait d'une véritable caverne aux trésors ! Des milliers de cartes de diverses échelles y étaient entreposées dans une atmosphère dangereusement réfrigérée, chacune en plusieurs exemplaires. Montrant le plan général de l'île, mon commando a sèchement ordonné au Japonais de lui donner toutes les cartes de la frontière et celles de l'enclave d'Oecussi, « Et que ça saute ! » en sous-titre. J'attendis donc sagement que l'on me donne mes cartes, que mes deux compagnons se saluent glacialement et que le Portugais, ravi de l'occasion involontairement fournie de faire montre de plus de galons que le voisin, m'ait ramenée à mon rose véhicule en babillant gaiement. Je repartis finalement avec un bon gros rouleau de cartes sous le bras, ce qui n'est pas très pratique pour conduire Vrombit-dans-Dili, surtout quand il commence à pleuvoir.

J'ai donc réussi à obtenir ce que je voulais au terme d'un périple des plus amusants au cœur des PKF qui m'a permis d'approcher un peu cette armée multinationale, apparemment pas facile à gérer au quotidien. Ceci dit, pour obtenir la même chose en France, il suffit d'aller chez Gibert.

Épisode 14 – Mariage à la timoraise

J'ai assisté à un mariage à la timoraise. Et pas n'importe quel mariage ! Celui d'Éric – très gentil Français déjà mentionné, installé depuis 1999 à Dili où il emploie une cinquantaine de personnes, 1 mètre 90 sous la toise – et de Carla – ravissante Timoraise native née d'ici, travaillant dans une banque et déjà heureuse maman d'une petite puce de cinq ans, qui ne doit pas dépasser 1 mètre 55. Ces deux-là ont donc convolé en justes noces.

Tout a commencé par l'achat d'une tenue appropriée, évidemment. Imprévoyante, je n'avais pas emporté les tenues classées « habillées, de cérémonie, de bal, de gala, de grand soir, pour-quand-j'irai-chez-la-reine-d'Angleterre ». Enfer et damnation, comment allai-je me présenter devant mes hôtes, sans chapeau, sans gants, sans voilette, nue comme un varan de Komodo ? Enfin, à la guerre comme à la guerre, je ferai donc avec les moyens du bord. Les moyens du bord se sont incarnés dans la petite boutique de vêtements qui se situe à un vrombissement et demi de Qui-vous-Savez – je n'ose même plus en parler tellement il fonctionne bien en ce moment, il me couve forcément quelque chose, ce scooter... Entre autres fripes, guenilles, dentelles, vieux caleçons et casquette taille 12 ans, je dénichai un ravissant ensemble, du moins, ravissant sur le cintre – longue et étroite jupe beige, un peu à la Falbala, avec un liseré vert et doré en bas assorti au haut très cintré, à petite manche et col rond. Jamais je ne pourrai me glisser là-dedans, pensais-je en soupirant, mais, refusant de céder devant l'adversité pondérale, j'essayai ledit ensemble qui, finalement, m'allait comme un gant en plastique de vaisselle.

Samedi en milieu d'après-midi, départ pour la messe avec quelques amis français dûment chemisés et cravatés. Au moment de monter dans le 4 x 4 qui devait m'amener à la noce, gros problème : je ne peux absolument pas monter dans la voiture ! Je vous rappelle que les 4 x 4 sont généralement bien au-dessus du sol, beaucoup trop en l'occurrence, rapport à ma longue jupe très entravée me donnant des allures de vague sirène marchant à minuscules pas sur le bout de ses nageoires caudales. Il a donc fallu que je bondisse dans le véhicule, ce qui m'a valu, au passage, une bonne bosse sur le front... Finalement, un peu assommée mais contente quand même, j'arrive à l'église avec mes compagnons. Une jolie église toute blanche, très lumineuse, assez moderne. Notez que toutes les églises sont ici modernes, généralement blanches et assez lumineuses, puisque la plupart d'entre elles ont été détruites durant les conflits et donc reconstruites récemment. Devant l'église, quelques pingouins endimanchés et quelques donzelles endentelées, mais pas les foules auxquelles nous nous attendions. Où sont les 378 autres invités ? Nous attendons un petit moment, plaisantant gentiment l'imminent marié suant et transpirant dans son costume col Mao et *taïs* (tissu local).

Finalement, la fiancée arrive, précédée de sa petite fille toute de blanc vêtue et avec des ailes d'ange. La mariée est elle aussi en blanc, tout ce qu'il y a de plus mariée comme chez nous avec une longue robe blanche jusqu'aux pieds qui rend la méprise impossible : c'est bien elle, la préposée au Oui. Les demoiselles d'honneur sont en robe à dentelle rose, tout ce qu'il y a de plus guimauve comme le sont généralement les tenues des demoiselles d'honneur, mais comme celles-là sont ravissantes, l'ensemble est très réussi. Je crois que la beauté des demoiselles d'honneur sauve beaucoup de demoiselles d'honneur de la kitscherie la plus absolue. Les garçons d'honneur ont des chemises saumonées en écho aux robes de leurs cavalières, mais ça leur est bien égal puisqu'elles sont jolies.

L'entrée de la mariée dans l'église a déclenché, ici comme ailleurs, un crépitement de flashes, un murmure admiratif général et un sourire béat du marié. La messe a ensuite été dite en tetum mais, fort heureusement, elle a été de très courte durée et puis, comme on était au fond, à droite, près du ventilateur, j'avoue que l'on a pas tout écouté et qu'on a un peu papoté entre nous, nous contentant de faire assis, debout, couché en même temps que tout le monde et de reconnaître de temps en temps la musique mais pas les paroles du Notre Père ou du Je vous salue Marie... un peu comme pour les tables de multiplication, l'air est toujours le même.

Au moment de l'échange des *diak* – « oui », en tetum –, la mariée était tout émue, des larmes plein les yeux, en regardant son grand promis lui sourire amoureusement. Elle lui a dit *diak*, il lui a dit *diak* et tout le monde s'est mis à applaudir. Puis, pendant la signature des registres, un groupe s'est mis à très joliment chanter : un chœur de femmes accompagné à la guitare. Sont ensuite venues les félicitations avec bises et re-bises et re-re-bises, le plus spectaculaire étant sans doute le moment où les grands-mères de Carla, minuscules vieilles dames au gabarit et au sourire tout asiatique, ont entrepris de se hisser sur la pointe des pieds pour embrasser leur beau-petit-fils tandis qu'il faisait le chemin en sens inverse en se penchant dangereusement vers ses belles-grands-mères. Nous sommes tous sortis de l'église avec les mariés désormais mariés qui ont dû se livrer à la traditionnelle séance de photos.

Nous n'étions qu'une soixantaine à l'église, peut-être en raison du caractère moyennement orthodoxe de la messe : Carla a déjà une petite fille, son mari est un *malay* – gentil, mais un *malay* quand même –, ils avaient demandé une messe version express, etc. En revanche, le soir, nous étions bien près de 400...

Épisode 15 – Soirée jet-set à Dili

Après la messe, la soirée de réception nous attendait au *Poy Cholor*, un des deux boîtes *of the bled*, où nous étions conviés à 20 heures pour ripailler en chœur et dans la bonne humeur de préférence.

Arrivée à l'entrée du *Poy Cholor*, dignement drapée dans ma tenue qu'il fallait bien que je rentabilise, je butai sur une foule de personnes massées devant la porte, attendant qu'on veuille bien leur ouvrir l'accès aux victuailles promises, les tout jeunes mariés en tête. Cette fois, les invités étaient bien au rendez-vous, rivalisant d'élégance en robe longue et costume cravate. Je demandai alors au marié ce qu'il attendait planté là avec toute la noce qu'il dominait toujours largement d'une tête : la bonne chanson pour faire leur entrée, évidemment ! Nous avons donc patiemment attendu que le préposé disc-jockey dégote la chanson tant attendue par une foule gargouillante : les Guns n' Roses, « Don't you cry ». Enfin, la chanson a au moins eu le mérite de faire ouvrir les portes de la réception où nous nous sommes engouffrés sauvagement, rêvant déjà à tout ce que nous allions précisément engouffrer. Des tables et des chaises disposées à perte de vue autour d'un auvent sous lequel trônait une sorte de trône, décoré de quantité de nœuds, de fleurs, de dentelles, de papier doré, de perles, bref, du baroque mais très kitsch. Pas effrayé par si peu de décorum romantico-paillé, nos jeunes mariés se sont avancés vers le trône où ils ont pris place comme s'il avait été là exprès pour eux. De notre côté, nous avons cherché la table qui nous était attribuée, dans le coin des Français, bien planquée au fond, près du bar.

Une fois attablés, nous avons commencé à avoir soif et à nous demander quand commence l'apéro. Normal. Et bien l'apéro, dans un mariage timorais, ça se mérite. Ça se mérite en écoutant patiemment le chanteur-animateur embauché pour l'occasion raconter à toute l'assistance, en tetum, avec un micro faisant des larsens permanents, comment les deux malheureux tourtereaux figés sur leur trône se sont rencontrés. « Il l'a vue, il est tombé sous le charme de ses grands yeux noir, bla, bla, bla... Elle l'a vu et n'a pas résisté à son sourire, bla, bla, bla » ; puis, pour bien montrer que c'est un grand bonheur que cette rencontre-là, l'animateur qui, pour votre plus grand malheur, est aussi payé pour chanter, se fend de trois quarts d'heure de chansons d'amour, en poussant haut et faux le roucoulement toujours larsénique. Une fois que l'assistance a religieusement écouté tout cela, alors que les Français commençaient à hurler au gosier sec, les mariés se sont levés de leur trône à dentelles pour se diriger vers l'énorme gâteau à la crème à plusieurs étages, avec figurines, perles et nœuds-nœuds partout, disposé devant eux. Le but du jeu était de le découper. Notez que nous n'avions pas commencé à absorber le moindre début de morceau de nourriture, d'où un salivage général à la vue de cette guimauve géante ainsi offerte. Une fois le gâteau coupé, ils ont croqué dedans, en croisant les mains et en se regardant langoureusement, comme de bien entendu. Ensuite est venu le tour de la bouteille de champagne dont le bouchon a sauté bien haut de joie nuptiale avant d'être transvasée dans des coupes et également bue par les mariés, en croisant les coupes et en se regardant langoureusement, comme de bien entendu. Les gosiers de l'assistance, en revanche, étaient de plus en plus secs...

Un brusque mouvement de foule m'a soudainement entraînée à faire la queue pour quêter ma pitance auprès d'un gargantuesque buffet, à la hauteur de la quantité et de l'appétit rapace des invités. J'entrepris de me servir de tout pour goûter à tout mais, rapidement, mon assiette s'est retrouvée comblée : plus le moindre espace disponible pour y entasser encore de ces petites boulettes de viande ou des ces appétissants petits beignets. J'avais pourtant évité l'écueil des frites et des brochettes de poulet, me disant qu'il était dommage d'être conviée à un mariage si loin de la maison pour manger du poulet-frites, mais ce renoncement n'a pas suffi. Résignée aux dures lois du contenant et du contenu, je regagnai ma place et mes compagnons de fortune pour une silencieuse dégustation de ces mets délicatement préparés, le tout arrosé de vin rouge bien frais, de champagne ou de VB, au choix ou en alternance. En

tout cas, les deux tables françaises étaient de loin les mieux pourvues en breuvages alcoolisés...

Une fois l'assistance rassasiée, les mariés ont ouvert le bal, ici comme ailleurs par une valse, en se regardant langoureusement, comme de bien entendu. D'autres couples ont très rapidement suivi. Les Timorais aiment visiblement beaucoup danser. Ils dansent à deux des sortes de vales, plus ou moins rapides, avec un enchaînement de pas assez compliqués, le buste droit, la main haute et la cavalière pas trop collée-serrée. Il semble que le catholicisme ambiant confère une sorte de solennité aux relations hommes-femmes, solennité mâtinée d'hypocrisie comme partout ailleurs. À plusieurs reprises, sur un air qui ressemblait un peu à la bourrée auvergnate, de très nombreux couples se sont levés pour danser en cercle, en avançant, en reculant, en faisant des pas sur le côté, etc., en une chorégraphie délicieusement désuète. Un Timorais m'a gentiment invitée à danser une sorte de polka endiablée dont mes pieds se souviennent encore. J'ai testé le rock sur du reggae, la lambada, et j'ai failli aller inviter le Premier ministre à danser, mais je me suis ensuite dit que j'allais peut-être bousculer le protocole et créer un incident diplomatique sans précédent – et puis, surtout, il est pas terrible-terrible, le Premier ministre du Timor oriental...

Finalement, nous avons festoyé jusqu'à plus de 3 heures du matin. La soirée était délicieuse, l'expérience intéressante, la réception réussie et, surtout, les mariés heureux.

Épisode 16 – L’heure des bilans a sonné

Me voici au Timor oriental depuis un petit mois : le jeu en valait-il les heures de vol ?

Niveau boulot, parce que c’est quand même pour ça que j’ai fait le déplacement, je ne m’attendais pas à ce que mes investigations soient si délicates, d’une part parce que le pays étant neuf, tout droit sorti de sa coquille onusienne, les données sont rares et ensuite parce que les frontières sont encore en pleine gestation, entre les interminables meetings des personnes compétentes en la matière et les dossiers qu’ils ne cessent de se renvoyer les uns aux autres. Le séjour prévu dans les régions frontalières apportera peut-être de la matière à mon moulin à brassage de vent universitaire. Au minimum, j’aurai vu du pays...

Pour ce qui est de l’expérience humaine, y’a pas à dire, les voyages, ça forme la jeunesse. Mais c’est aussi très frustrant. Il est des gouffres culturels qu’une vie ne suffirait peut-être pas à combler. Quoique l’exemple d’Éric et Carla laisse penser le contraire. Il est en tous cas des gouffres économiques si profonds qu’il est bien difficile de se serrer la pince au-dessus, même en se mettant sur la pointe des pieds. Mais tout le monde ne semble pas vivre cette distance de la même manière. Je garderai toujours cette image comme une illustration de l’article 22 « chacun se démerde comme il le peut » : sur le chemin du retour du week-end de Pâques à Tutuala, la grande gigue débonnaire néo-zélandaise de l’équipe – il faut toujours une grande gigue débonnaire dans une équipe – a eu une soudaine envie de bonbons au café, en pleine pampa. Nous nous sommes donc arrêtés à plusieurs reprises dans les hameaux bordant la route pour demander dans les petites échoppes de tôle tenues par les Timorais des champs s’ils possédaient le produit recherché. Après plusieurs infructueuses tentatives, nous sommes tombés sur un village où ils avaient bien les fameux bonbons au café, objets de gourmandise convoitise. La Néo-Zélandaise est donc allée en acheter une copieuse cargaison avant de se rendre compte que tous les gamins du village la regardaient avec des yeux ronds comme des bassines d’eau potable. Elle est donc retournée en acquérir une demi-douzaine de paquets puis s’est lancée avec bonheur dans une scientifique distribution, essayant de n’oublier aucun gamin, aussi petit et nu soit-il, dans ses largesses de douceurs. Au milieu de la cohue, elle s’est écriée, le sourire aux lèvres et le chewing-gum à la bouche : « Vous ne voulez pas en distribuer ? », tout étonnée de notre réticence à nourrir ainsi les enfants timorais. Pour ma part, je ne me sentais pas du tout à l’aise dans ce rôle de dame patronnesse en short. Elle y paraissait très bien. Et les gamins étaient ravis de l’aubaine que n’auront pas eue ceux du village d’à côté. Personne n’a tort ou raison. On fait juste comme on peut, et c’est bien là tout le passionnant malheur de l’article 22... Bilan très mitigé, donc, quant à ma capacité de communication avec la population timoraise. J’observe plus que je n’échange : c’est ça la recherche ?

Enfin j’ai quand même rencontré deux ou trois personnes que je recroiserai sans doute à Paris. Il s’agit là d’un mode de vie très particulier, où l’on arrive dans un pays pour quelques mois, avec un objectif bien défini. On s’y fait des relations professionnelles, amicales ou amoureuses dont la profondeur est toujours plus ou moins hypothéquée par la courte durée du temps à partager. On essaie d’appréhender une langue, une culture, un peuple, tout en sachant que c’est pour peu de temps. Les relations sont intenses, exacerbées par l’expatriation et les buts communs, mais l’on est très seul en même temps, chacun reprenant ses billes à la fin du jeu. Drôle de vie...

Épisode 17 – L’histoire de Marie et de Bernard-l’ermite

Il était une fois, il n’y a pas si longtemps, dans une très lointaine contrée, dans un tout petit coin de l’immense océan, un bernard-l’ermite. Mais il était aussi une fois, au même moment, dans ce même très lointain pays, au bord de l’immense océan, une jeune femme qui s’appelait Marie. Voici leur histoire. L’histoire de Marie et du bernard-l’ermite.

Un jour qu’elle se promenait sur une des plages de cette île lointaine et divisée, plage dont on a oublié le nom depuis, sautillant gaiement, tantôt courant à la rencontre des vagues, tantôt essayant de sauter par-dessus les tas d’algues laissés au hasard par la marée, Marie aperçut un magnifique coquillage roulé par le flot et le reflux. C’était un petit coquillage de forme ovale, bombé et nacré de rose sur le dessus, ourlé et tacheté de marron sur fond blanc de l’autre côté, juste à l’endroit où se dessinait l’entrée de la cavité en deux lignes joliment parallèles, légèrement ondulées – pas hyper facile à décrire un coquillage, je vous le dis... Précisément LE coquillage qui manquait à la collection de coquillages trônant sur sa fausse cheminée en stuc, celui qui irait parfaitement combler l’espace laissé vacant entre le gros lambi guadeloupéen ramené de Sainte-Anne et l’étoile de mer bleue schtroumpf trouvée quelques mois auparavant. Elle se pencha au bord de l’eau pour s’en saisir, en profitant pour tremper les pieds plus que nécessaire, et examina l’objet sous toutes ses naturelles sutures : vraiment, un parfait petit coquillage. Parfait oui, mais habité.

Il s’avéra en effet que le coquillage avait un locataire : un petit bernard-l’ermite des environs qui avait emménagé là depuis peu, délaissant une vieille conque érodée pour ce nouveau logement, ravi de l’aubaine. Il se sentait parfaitement à son aise dans sa nouvelle coquille dont le format correspondait exactement à l’espace qui lui était nécessaire pour étirer sa pince à loisir, stocker quelque nourriture et regarder Michel Drucker le dimanche après-midi en posant les pattes sur la table basse du salon. Il n’avait aucunement l’intention de déménager. Mais Marie n’avait aucune intention non plus de délaissé sa trouvaille maritime sous prétexte de squatteur, aussi légitime soit-il. Comment faire pour résoudre cette équation à tant d’inconnues ?

Marie décida de dérober discrètement à un morveux qui jouait à faire des pâtés de sable près de là un petit seau à l’effigie de Winnie l’ourson. Le gamin cria et râla, mais finit par céder lorsque Marie lui proposa, en échange du seau, un vieil ouvrage de *La Pléiade* qu’elle avait terminé depuis belle lurette : avec toutes les pages que contenait ce bouquin, il avait de quoi faire des centaines d’escadrons d’avions en papier. Dans le seau si chèrement acquis, Marie mit un peu de sable, aussi blanc et fin qu’il lui fut possible de trouver, et de l’eau de mer. Elle y ajouta son joli petit coquillage habité et se lança à la recherche d’un nouveau coquillage, non occupé celui-là. Elle chercha un bon moment le long de la plage, tandis que le gamin s’entraînait déjà à tirer des armées entières des premières pages de son nouveau jouet, pour trouver le coquillage se rapprochant le plus, par sa taille, sa couleur et le dessin de ses lignes, du coquillage tant convoité. Une fois la perle rare trouvée, elle la plaça dans le seau, se disant que le sens de l’esthétique des bernard-l’ermite avait sans doute ses limites et que celui-ci n’allait pas indéfiniment refuser de quitter ce qui était désormais SON coquillage.

Une heure durant, elle attendit. Rien ne se produisit. Le bernard-l’ermite restait terré au fond de sa maison, elle-même enfouie dans le sable du seau Winnie. L’autre coquillage ne semblait pas l’intéresser outre mesure. Mais Marie, têtue, ne se résolvait décidément pas à abandonner sa précieuse trouvaille. Elle emporta donc le seau, le coquillage et son récalcitrant locataire jusque chez elle où se trouvait un petit aquarium déjà habité par quelques poissons tombés là par hasard, à travers un trou dans le plafond, les fausses ruines d’un temple grec miniature et un Playmobil piqué à un autre petit morveux lors d’une autre balade sur la plage. Le bernard-l’ermite finirait bien par aller voir si le plancton n’était pas plus vert chez le voisin et libèrerait ainsi les lieux destinés à sa collection de curiosités marines, collection inaugurée par sa tata Berthe, il y a près d’un siècle de cela, avec un nez de requin scie piqué dans le souk du Caire – elle était un peu kleptomane, tata Berthe – à une

époque où les touristes n'en étaient qu'à leurs balbutiements en matière de pollution visuelle de la planète. Sur ce, la journée ayant été riche en émotions et en intenses réflexions, Marie alla se coucher et s'endormit en rêvant à des bernard-l'ermite portant leur petit baluchon à l'épaule pour aller de coquillage en coquillage, en file indienne...

Le lendemain matin, ouvrant un œil embrumé, elle se dirigea vers la cuisine à la recherche d'un breuvage caféiné destiné à dissiper ces brumes matinales et là, quelle ne fut pas sa stupéfaction de buter sur une substance humide et molle gisant sur le carrelage : le bernard-l'ermite, nu comme un ver, était en train de se faire la belle en un ultime sursaut d'héroïque désespoir, rampant vers une improbable étendue d'eau salée qui ne serait pas encombrée de kitscheries comme seul le cerveau humain peut en concevoir. Affolée et attendrie, elle sauva *in extremis* le mollusque d'une mort lente et inéluctable en le remettant dans le seau Winnie, prenant bien soin de ne lui laisser comme unique compagnie que le faux joli coquillage. Aussitôt, le bernard-l'ermite s'y réfugia, soulagé de trouver un abri après tant de périls sans eau. Comment avait-il réussi à sauter hors de l'aquarium et à ramper jusqu'à la cuisine ? L'histoire ne le dit pas et les experts se perdent en conjectures : un coup des services secrets timorais pour faire pression sur Marie ? Les extra-terrestres s'identifiant au prisonnier et résolu à le sauver, mais se prenant les pattes à tentacules vertes dans le tapis du salon en chemin ? Le chat de la maison qui avait une petite faim puis qui s'est soudainement rappelé qu'il avait une souris sur le feu ? Le mystère reste et restera sans doute entier.

Quoi qu'il en soit, Marie partit aussitôt pour la plage la plus proche, son seau bien arrimé à l'arrière du scooter, évitant les trous du bitume autant que faire se put pour épargner le mollusque déjà bien secoué par les événements. Parvenue à destination, elle rendit le bernard-l'ermite à son environnement nautique et il partit, tout content de l'épilogue, vers de nouvelles aventures non sans avoir agité une dernière fois sa pince en signe d'adieu à cette drôle de bestiole géante qui l'avait certes forcé à déménager à l'insu de son plein gré, mais qui lui avait aussi fait voir plus de pays que la plupart des Bernard Lhermitte n'en verront jamais. Il allait pouvoir flamber dans les dîners en carapaces en racontant ses exploits et, qui sait, peut-être en ramener une petite Bernadette pour partager le logis retrouvé. Auquel cas, on ne peut qu'imaginer qu'ils se marieraient et auraient beaucoup de petits bernard-l'ermite. De son côté, Marie montrerait fièrement à tous ses amis la pièce désormais maîtresse de sa collection de curiosités marines.

Cette histoire de Marie et du bernard-l'ermite est inspirée de faits réels, vécu par une Française vivant au Timor nommée Marie, mais ce n'est pas moi. Et c'est bien dommage.

Épisode 18 – L'Empire des cafards contre-attaque

Je viens de subir une des pires attaques de cafards jamais menées contre un représentant du genre humain. J'ai survécu – une fois de plus – et je viens vous relater cet héroïque Armageddon avant qu'il ne soit trop tard et qu'ILS aient gagné la guerre menée en silence dans nos vide-ordures.

Déjà, hier, un signe avant-coureur : alors que je m'apprêtais tranquillement à me livrer au brossage de dents pré-mise au lit, et que j'esquissais un geste pour attraper la brosse à dents située dans ma trousse de toilette, le tout avec la nonchalance et le naturel que confère une longue habitude de ces banales pratiques, perdue dans ce qui me sert de pensées, que vis-je surgir, sans crier gare, sans même une sommation, sans le tâtonnement d'une antenne prudente pour signaler sa présence ? Un cafard qui semblait être en visite dans ma trousse de toilette ! Or visiter une trousse de toilette de fille, c'est toute une expédition, même pour un cafard de vingt centimètres de long. Il faut se faufiler entre les tubes de crème aux divers usages tous plus ou moins ésotériques, éviter les piquants de la brosse à cheveux, les dents du peigne, ne pas se laisser tenter par la dégustation du baume pour les lèvres fourbeusement aromatisé à la mandarine, même danger avec le masque-éclat-trois-minutes à la pêche, passer à distance raisonnable du champ miné du tube de paillettes, sous peine de subir les quolibets de tous les potes cafards pendant des heures sous prétexte que vous scintillez de la carapace. J'espère qu'ils ont de bonnes primes de risque, les explorateurs de trousse de toilette, chez les cafards. Me remettant de notre surprise, nous nous sommes considérés un moment, le cafard et moi, nous jaugeant en silence, moi d'un œil un peu dégoûté, il faut le dire, et lui de ses multiples yeux, peut-être tout aussi dégoûté ; puis il s'en est retourné à ses cafardeuses occupations me laissant en plan, la brosse à dents en suspens. Mais ce n'était là qu'un avant-goût de ce qui m'attendait le lendemain...

Alors que je m'apprêtais tranquillement à prendre une bonne douche pour laver les traces d'eau de mer et de rayons de soleil laissées sur ma peau par une dure journée de plage – le week-end, c'est le week-end – et me rendre présentable pour la soirée qui s'annonçait, toute au plaisir de ce ô combien agréable moment de la journée, j'ouvris le rideau de douche avec tout autant de nonchalance et de naturel qu'à l'accoutumée, l'épisode de la veille m'étant sorti de l'esprit. Et là, dans le fond du bac de douche, que vois-je avec horreur ? Une demi-douzaine de gros cafards bien gras qui attendaient tranquillement leur bain du soir ! Mais ce n'est pas tout ! Je réalisais à peine toute l'atrocité du spectacle qui s'offrait à mes yeux écarquillés que déjà trois cafards de plus, tout aussi gras, sortaient de la bonde en file indienne pour rejoindre leurs congénères. Honnêtement, je n'en menais pas large... Que faisaient tous ces cafards dans mon bac de douche ? Encore, ils auraient eu des pancartes, des écriteaux, des banderoles, pour exprimer clairement leurs revendications, il y aurait peut-être eu moyen de négocier mais là, ils ne paraissaient pas avoir la moindre intention de me faire part des leurs que je supposais, dans le feu de l'action, peu pacifiques. Leur laissant le temps suffisant pour se replier sur leurs positions égouttières, je me précipitai dans la cuisine pour y saisir l'arme ultime : la bombe insecticide format familial. Pendant ce temps-là, mon Australien, revenu de son périple depuis quelques jours déjà, mais paraissant depuis être devenu presque complètement autiste, était avachi sur le canapé à regarder un quelconque film de guerre et je ne tenais pas à le déranger pour si peu. J'allais mener ma propre guerre, non pas par procuration devant mon écran de télé mais la bombe à la main, dans ma salle de bain. Sur ces entrefaites, je regagnai le champ de bataille d'un pas décidé, galvanisée par l'envie de prendre ma douche en paix et sans la compagnie d'un quarteron de cafards en goguette. L'ennemi était toujours là, n'ayant pas bougé d'une antenne, si ce n'est que je comptai un combattant de plus. Mais jusqu'où allait-on ainsi ?

Sans leur laisser le temps de s'organiser, je commençai à gazer allègrement et généreusement les lignes adverses. La débâcle. Ils se mirent à courir dans tous les sens, sans doute aveuglés par les vapeurs toxiques, toussotant et crachotant, mais ne regagnant pas

pour autant la bonde de sortie que je leur avais laissé ouverte dans l'espoir qu'ils repartiraient par là où ils étaient venus. Le gazage se poursuivit une ou deux minutes, j'essayai de coincer les individus un par un dans un coin du bac pour leur porter le pschitt fatal tandis que les autres commençaient à ressentir les effets des premiers assauts et à se mettre sur le dos, battant l'air des antennes et des pattes, peut-être en une ultime demande de clémence qui ne viendrait pas. Au bout d'un moment, ils étaient tous les pattes en l'air mais toujours gesticulant. Refusant d'attendre leur dernier souffle en faisant comme si de rien n'était, je résolus d'achever l'ennemi déjà défait en l'écrasant pour abréger ses souffrances, et les miennes. Le fond de la bombe insecticide familiale me parut fort bien convenir à cette sinistre besogne et j'entrepris donc, l'estomac au bord des lèvres et les larmes au bord des yeux – à la fois parce que tuer, même des cafards, je n'ai pas été conçue pour et aussi parce que je m'étais moi-même bien intoxiquée avec les vapeurs de l'insecticide – de scratcher un à un les dix cafards qui gisaient dans mon bac de douche. Honnêtement, je ne le souhaite à personne, surtout en raison du bruit de gâteaux secs que font leurs carapaces en se brisant. J'en ai encore des hauts-le-cœur...

Je passe sur les morbides détails de l'opération se soldant par une récupération des corps que je montrai fièrement à mon Australien qui, pour le coup, sortit un peu de sa torpeur pour s'extasier sur la taille de mes adversaires. Je nettoyai ensuite un peu le bac de douche aux allures de Tian'anmen dans ses mauvais jours pour me laver enfin, non seulement de l'eau de mer et du soleil, mais aussi de mes émotions guerrières. Vous imaginez bien que tout en me livrant aux ablutions si chèrement conquises, je ne pouvais m'empêcher de garder un œil, même plein de shampooing, sur la bonde d'où était sortie l'immonde armée. Et heureusement !

Je commençais à peine à me détendre et à chasser de mon esprit les suppositions qui s'y forgeaient – et si les cafards avaient gagné, hein ? Que serais-je devenue dans mon bac de douche timorais ? – tout en ayant pris soin de couper l'eau qui est, comme chacun sait, un bien précieux, le temps de me savonner – la précision a son utilité – lorsque j'aperçus, surgissant de la bonde infernale comme un meuh d'une boîte à meuh, un nouveau cafard. Alors là, non. Trop, c'est trop ! Apparemment, la communication n'est pas leur fort chez les cafards, il faudrait leur envoyer un ou deux consultants pour améliorer ce problème d'organisation logistique interne et, de fait, augmenter leur productivité. En l'occurrence, ce dernier suppôt de quelque satanique esprit malin a été reçu aussi froidement que ses prédécesseurs : j'ai ouvert le robinet au maximum, l'eau étant décidément un bien précieux, et renvoyé ainsi le téméraire survivant des obscures profondeurs d'où il venait, non mais ! Ce dernier fait d'armes accompli, je terminai ma douche en obstruant le trou maudit avec tous les flacons de gel douche et de shampooing disponibles dans un rayon de trois mètres, au cas où il y aurait eu encore quelques candidats au suicide.

Un conseil : gardez un œil ouvert quand vous vous douchez et pas uniquement pour surveiller un éventuel psychopathe venu vous rejouer « Psychose » en projection privée.

**Épisode 19 – De la politique extérieure du Timor oriental
ou
Grand jeu gratuit et sans obligation d'achat :
Venez gérer un pays pendant vos vacances d'été !**

Savez-vous comment est pilotée la politique extérieure de ce petit pays tout droit sorti de la tutelle onusienne sans que le cordon ombilical ait encore été coupé – en témoignent les embouteillages de troupeaux de 4 x 4 qui vont se repaître de noix de coco à la tombée du jour ? Par de jeunes stagiaires étrangers, certes compétents et sérieux dans l'accomplissement de leur tâche, mais quand même, de jeunes stagiaires étrangers...

J'ai rencontré un jeune homme qui vit au Timor oriental depuis le mois de novembre. Il y est conseiller juridique auprès du ministère des Affaires étrangères. Au départ, ce poste était un stage non rémunéré, effectué dans le cadre du cursus de Science-Po Paris où ce Brésilien de 26 ans, natif de São Paulo, est étudiant. Au terme du stage, il a reçu une proposition pour continuer à occuper le même poste d'avril à septembre, mais avec un statut de fonctionnaire UN. Proposition qu'il a acceptée en repoussant son retour à Paris où il doit terminer son cursus. Et bien ce jeune homme, Timorais comme vous et moi, n'ayant eu jusqu'à présent aucune expérience professionnelle, se retrouve pratiquement à la tête de la politique étrangère du pays ! Comme tout le monde est en vacances, en colloque, à l'enterrement de la grand-tante ou en train de soigner sa dengue, on lui a comme qui dirait confié les clés de la maison.

Et le voilà donc à gérer les « petits » dossiers du pays :

– l'occupation de la principale mosquée de Dili par des sans-papiers, mais qui sont certainement Indonésiens et certainement aussi d'anciens miliciens contre la résistance timoraise durant la guerre. Ils occupent cette mosquée, illégalement, depuis quatre ans et en interdisent l'accès aux musulmans des environs qui commencent à en avoir ras-le-bol. Ils sont environ 250 avec femmes et enfants. Le gouvernement timorais veut les virer de la mosquée et s'attaquer aux problèmes des régularisations, pour ceux qui peuvent obtenir la nationalité timoraise comme les enfants nés sur le territoire, ou d'expulsion, selon les cas. Les squatteurs ne veulent entendre parler de rien. Les habitants du quartier menacent de les expulser eux-mêmes, quitte à en profiter pour régler quelques litiges en suspens depuis les massacres de la guerre. Les ONG de défense des Droits de l'Homme observent la situation en donnant à tout le monde plein de précieux conseils parfaitement ineptes. Mais qui gère ? Le stagiaire !

– la coopération avec le Portugal qui, entre mauvaise conscience coloniale et intérêts économiques, essaie de placer ses billes face à l'Australie. Comme d'habitude, il y a une énorme enveloppe d'argent à dépenser, mais on ne sait pas comment s'y prendre. Il faut donc susciter des demandes d'aide dans les différents ministères locaux, quitte à leur souffler un peu quand ils n'ont pas vraiment d'idées de projets de développement pour ce pays où il n'y a rien. Il faut ensuite mettre ces projets en forme parce que forcément, ici, ils n'ont pas trop l'habitude, en raison de l'inexpérience du personnel politique. Une fois ce premier travail effectué et les demandes de financements envoyées à l'ancienne métropole, il faut rendre les vagues réponses que se contente de renvoyer Lisbonne suffisamment claires pour être votées par le Parlement timorais. Le but est donc de magouiller entre le flou de projets des uns et la prudente langue de bois des autres pour faire voter tout ça et, qui sait, peut-être faire avancer un peu le schmilblick. Mais qui gère ? Le stagiaire !

– expliquer aux parlementaires débutants – et pour cause – les conventions internationales sur la protection de l'environnement afin qu'elles soient adaptées au pays et votées. Bien sûr, vous êtes incollable sur les questions de biodiversité tropicale, des gaz à effet de serre, de protection de la gallinette cendrée et des étoiles de mer bleu Schtroumpf. Bien sûr, les parlementaires timorais aussi. Et puis vous êtes parfaitement au fait des tenants et des

aboutissants de ces questions environnementales à l'échelle des relations internationales. Non ? C'est dommage, parce que qui gère ? Le stagiaire !

Moralité, si vous voulez un stage où on vous confie un maximum de responsabilités, venez gérer le Timor oriental, on sera ravi de vous y accueillir ! Et puis si vous faites des bêtises, de toute façon, vous n'êtes là qu'en stage pour quatre mois, alors même si la loi sur le commerce du café est calamiteuse, que vous avez fait emprisonner soixante-dix Indonésiens et que vous avez toutes les ONG sur le dos, ce n'est pas vraiment votre problème...

Épisode 20 – Le jour le plus long

Me voilà de retour de mon expédition dans les zones frontalières. J'en ai pris plein les yeux faute d'avoir pris beaucoup de notes, étant donné que les infos ne sont pas bien faciles à obtenir. Mais tout d'abord, il fallait y aller jusqu'à Suai.

Nous étions donc prêtes à partir, de bon matin, pour Suai. « Nous », c'est Sophie, une juriste française vivant au Timor depuis trois ans, qui connaît bien Suai puisqu'elle y a vécu plusieurs mois dans le cadre de la mise en place des élections de 2001 – les premières du Timor oriental indépendant, il fallait donc expliquer aux gens ce qu'était un vote, une élection, tout ça, tout ça – et votre envoyée spéciale. Sacs à dos bouclés, livre à portée de main, moustiquaires et lampes torches, appareils photo et bloc-notes, nous avons rendez-vous dans le hall de l'hôtel Timor, le palace de Dili, seul endroit où l'on peut boire des expressos dans ce pays. Notre chauffeur se nomme Jorge. Il est portugais et c'est le numéro 2 des douanes timoraises. Grand et sec, brun, ombrageux parce que timide, une cinquantaine d'années, le sourcil broussailleux et l'allure d'un hidalgo qui ne détonnerait pas parmi les Grands d'Espagne de « La Folie des grandeurs ». Nous étions supposés partir vers 10 heures, ce qui nous paraissait déjà un peu tard pour attaquer les quelques huit heures de « route » puis de « piste » qui nous attendaient. Ça n'aurait tenu qu'à nous, on serait parties à 6 heures du matin, mais ça ne tenait pas qu'à nous, il a bien fallu que nous en convenions.

À 12 heures, après quantité d'expressos et de petits gâteaux, nous commençons à nous demander s'il ne fallait pas trouver un plan B pour nous rendre sur la frontière – les fameux avions UN qui volent vides une fois sur deux étant, une fois de plus, notre cœur de cible fantasmagorique – et si notre chauffeur n'avait pas pris peur à l'idée de passer autant de temps enfermé dans une voiture avec deux petites Françaises en goguette. Finalement à 12 heures 30, l'inespéré se produisit et il a enfin pointé son nez ibérique et son carrosse onusien. Le départ était imminent. Encore fallait-il s'arrêter faire quelques petites emplettes en chemin : de l'essence dans la station service spécial UN pour abreuver la Land Rover estampillée des mêmes lettres, de l'eau par bidons parce qu'il paraît qu'à Suai elle est très chère, une ou deux petites bouteilles de vin blanc pour les apéros de nanas que nous ne manquerions pas de faire avec notre hôte australo-iranienne, quelques scrounch-scrounchs pour grignoter en route et il semblerait que ce soit parti !

C'était parti oui, mais pas encore arrivé... Il faut dire que nous avons eu des circonstances allongées. Tout d'abord, les casques bleus japonais. Ils sont chargés ici de tout ce qui a trait au génie civil, donc routes et ponts. Avant eux, les ressortissants du Pakistan et du Bangladesh étaient chargés de cette tâche mais, apparemment, ils n'ont convaincu personne par leur efficacité et ont donc été renvoyés faire des routes chez eux, puis remplacés par leurs collègues nippons qui, comme chacun sait, sont très rigoureux et organisés. Ils sont tellement efficaces qu'ils travaillent effectivement sur les routes et que, du coup, ils bloquent parfois la circulation pour effectuer leurs travaux. Étant donné qu'il n'y a pas trente-six routes pour se rendre d'un point à un autre, si vous tombez sur des Japonais en pleine action, vous êtes fait comme un rat, un point c'est tout. Nous roulions depuis une heure trente à peine, longeant la côte en s'extasiant sur cette mer dite « Mer femme » – *Tasi feto* – parce que calme par opposition à la mer bordant la côte sud et vers laquelle nous nous dirigeons, dite « Mer homme » – *Tasi mane* – parce que beaucoup plus agitée, lorsque nous avons été stoppés par le premier Schtroumpf-Playmobil nippon. Très aimable, très souriant, très pro, le Schtroumpf-Playmobil nippon mais n'empêche qu'il nous a fait patienter environ quarante minutes à coup de sourires polis et déférents. Quand il nous a enfin relâchés, nous sommes repartis, direction le poste de douanes de Batugade.

Au dit poste de douanes de Batugade, nous étions attendus par une escorte de douaniers qui se rendaient en procession à Suai pour y assister à la réunion semestrielle de bilan et de perspectives de leurs activités. Évidemment, les douaniers étaient enchantés de voir arriver deux petites *malae* plus très fraîchement débarquées de la capitale. Avant de poursuivre le

trajet, une collation nous a été gentiment servie. Il était alors 15 heures... Le ventre calé, nous repartîmes en convoi exceptionnel de cinq voitures pleines de douaniers. Quelques tours de roue plus loin, nouvelle interruption par des Schtroumpfs-Playmobils nippons. Nous en profitâmes pour descendre de voiture, papoter avec notre escorte – « Mais si on se connaît, vous dansiez dans *THE BOÎTE OF THE BLED* le week-end dernier ! Vous ne me remettez pas ? », « Heu... Moi ? Vous êtes sûr que c'était bien moi ? Je ne danse pourtant pas d'habitude... » – et de comparer les avantages respectifs de nos appareils photos numériques avec les Japonais, tout en en profitant pour faire quelques clichés et détailler leur équipement : mitraillette + talkie-walkie + radio + menottes en plastique + sifflet + pastilles pour purifier l'eau + gants + appareil photo numérique minuscule pour prendre sadiquement en photo les passants qu'ils empêchent de passer en leur assurant que c'est pour leur bien et qu'après ils passeront beaucoup mieux. Enfin, c'est pas tout ça, mais on papote, on papote et on est toujours là trois-quarts d'heure après.

La route construite, nous repartîmes jusqu'à Maliana où nous devions récupérer une nouvelle voiture pour compléter notre convoi, si ce n'est que la voiture en question se fit attendre une petite heure de plus. Mais le meilleur restait à venir : entre Maliana et Suai se trouve la partie la plus montagneuse et aussi la plus délicate du trajet, la route y étant particulièrement défoncée, impraticable en cas de fortes pluies. On avance donc en moyenne à 20 km/heure, entre précipices et flancs ravinés de montagne, et ça dure, ça dure... D'autant plus que notre chauffeur est réputé pour sa prudente lenteur, ses collègues ne manquant pas une occasion de lui faire remarquer à quel point les gênes escargots sont présents dans son ADN. La nuit tombe et on est toujours dans la pampa à avancer lentement mais sûrement vers Suai, où notre hôtesse a certainement déjà mangé le bon repas qu'elle nous avait concocté. À propos de ventres qui gargouillent, certains membres de notre impressionnant convoi finirent par avoir grand faim. Nous fîmes donc un nouvel arrêt vers 20 heures pour achever des restes de poulet grillé avec du pain au bord de la piste, dans un brouillard à couper à la machette, avec un vent à décorner les buffles et un froid de canard en plastique qui fait coin-coin. Rassasiés, nous repartîmes pour la dernière étape du trajet, encore quelques kilomètres et une heure trente de voiture, et nous y sommes !

La maison de notre amie Rama nous attend, toute mignonnette avec son joli éclairage à la bougie – pas le choix –, sa petite terrasse fort propice au papotage et notre petite chambre avec deux matelas : royal ! Nous ne fîmes pas long feu ce soir-là et regagnâmes rapidement nos royaux appartements, non sans avoir fait de délectables ablutions dans la salle de bain à la mode indonésienne et pris la précaution de nous boucher les oreilles avec les ustensiles amenés à cet effet. Les coqs locaux sont en effet encore plus en forme qu'à Dili, galvanisés par le bon air de la campagne et le fait qu'ils doivent couvrir le bruit des geckos, des grenouilles, des cigales, des fourmis qui ont des fringales nocturnes, des ronflements de cochons, etc. Enfin, nous étions quand même à Suai, finalement.

Épisode 21 – En villégiature à Suai

Éveillées au chant des coqs qui méprisent les protections que l'on peut dresser contre leur bonne humeur vocale, nous prîmes un agréable petit-déjeuner sur la terrasse de la petite maison de Rama en regardant passer les gens sur la route, activité qui, ici comme ailleurs, en vaut bien une autre au réveil. Puis nous partîmes à la découverte des environs en une expédition pédestre bienvenue après les chaotiques kilomètres de la veille. Il faut préciser ici que je comptais assister à la réunion des douaniers et en profiter pour avancer un peu mes recherches mais que Jorge, m'apportant le coup de grâce après la longue route parcourue hier, m'a annoncé en nous déposant chez Rama que la rencontre était en fait confidentielle et que je n'y assisterais pas, même en rêve. Il fallait donc que je trouve une autre solution pour rentabiliser le trajet et ma venue en ces lointaines contrées.

Parcourir les rues de Suai le nez au vent me parut une très bonne alternative. Nous partîmes donc le sac au dos et l'appareil photo en bandoulière. Le village est assez étendu, accroché à flanc de colline. En route, nous avons croisé des Timorais vaquant à leurs occupations quotidiennes, s'interrompant juste pour saluer les *malae* passant par là. Des enfants partout, des animaux, des cases, et puis le camp de l'ONU en face duquel un vague terrain de foot sert d'héliport ; un hélicoptère décollait justement, en partance vers Dili qu'il atteindrait quarante-cinq minutes plus tard. La distance est une donnée bien relative... Après cet assemblage de préfabriqués où je me suis évidemment arrêtée pour essayer de glaner quelques informations, en vain évidemment, mais avec un rendez-vous pour l'après-midi et un autre pour le lendemain matin, nous arrivâmes au marché de Suai. Il a été construit par les Indonésiens, en béton, avec des ruelles perpendiculaires drainées par des rigoles d'égout. C'est le cœur de cette capitale de district. Ce jour-là n'étant pas un jour de marché, la grande majorité des échoppes était fermée mais celles qui étaient ouvertes proposaient une grande variété de produits provenant de l'autre côté de la frontière : des ustensiles en plastique, multicolores, des produits d'hygiène, des articles de bricolage, des bonbons, des gadgets pour les enfants, etc.

Quelques boutiques sont consacrées aux vêtements d'occasion. Nous avons fondu sur ces frusques comme de la glace à la vanille sous du chocolat chaud – je n'ai pas mangé une seule glace depuis que je suis au Timor – et j'ai fait quelques emplettes dont certaines sont tellement immettables que je ne les ramènerai même pas en France. Je pense notamment à une longue robe rouge, brodée de perles et de fleurettes roses, du goût le plus délicieux. Je ne suis même pas sûre qu'âme daltonienne qui vive veuille la récupérer. Au-delà de cet enrichissement de ma garde-robe, déjà bien fournie en pièces quelque peu exotiques, j'ai trouvé là une nouvelle piste de recherche. Des marchés frontaliers avaient lieu de façon hebdomadaire côté indonésien depuis plusieurs années mais, suite à un violent incident ayant opposé des Timorais à des miliciens de l'autre bord, ces marchés ont été fermés. Les populations frontalières se retrouvent le bec dans la mer et les passages illégaux de marchandises se sont largement accrus. L'enquête est en cours...

Après cette plaisante excursion, nous avons retrouvé notre hôtesse dans *THE RESTO OF THE BLED*, tenu par des Indonésiens, où l'on s'en met plein la panse pour moins de deux dollars. Nous y avons partagé notre copieux déjeuner avec ses collègues timorais, gentils mais très timides. Nous nous sommes quittés sur une invitation à dîner, à base de poulet au curry que notre hôtesse maîtrise à merveille. L'après-midi s'est déroulé dans une bienheureuse torpeur faite de lectures et de rendez-vous sans aucun intérêt avec le jeune Chinois onusien chargé d'aider la police locale à contrôler la frontière. Cet homme ne m'a pas lâché l'ombre d'une information, faute d'autorisation de sa hiérarchie et, de toute façon, son anglais est encore pire que le mien et j'ai un peu séché tous mes cours de mandarin. Nous sommes ensuite allées sur une plage de sable noir, accompagnées par un Australien que connaissait Sophie depuis son précédent séjour en ces lieux. En plus d'avoir un accent à décorner les buffles les plus solidement cornus, de parler sans autre interruption que de rares reprises de

souffle, cet homme, charmant au demeurant, avait une conversation absolument fascinante par son manque d'intérêt, si ce n'est pour les *aficionados* du comment-ça marche-une-batterie et les passionnés des notices de médicaments puisque, et c'est véridique, il nous a fait l'inventaire complet de sa pharmacie avec des commentaires détaillés sur chaque médicament ! Toutefois, ne crachons pas dans la soupe aux kangourous, il a eu le grand mérite de nous permettre de nous baigner en scrutant les flots de la *Tasi fetu* au cas où un crocodile aurait décidé de venir chercher sa pitance à nos dépens. La zone est apparemment assez fréquentée par nos amis les bêtes à grandes dents, mais je n'en ai toujours pas aperçu l'ombre de l'écaille de la queue d'une. Aurai-je la chance de voir un croco avant de regagner les bords du canal Saint-Martin ?

Quand notre *bodyguard* nous a enfin relâchées, au moment où mes fous-rires nerveux se faisaient de moins en moins discrets face à son obstination à nous expliquer le fonctionnement de tout et surtout de n'importe quoi sans la moindre once de second degré, nous retrouvâmes notre hôtesse et ses amis timorais installés sur la terrasse de ce qui était désormais notre demeure. En aucun cas ils n'auraient pénétré dans la maison étant donné la réputation d'infréquentabilité des *malae* aux mœurs plus que douteuses. Au moins, sur la terrasse, bien à la vue de tout le monde, on sait ce qu'ils font et leur réputation reste intacte. Entre circonspection et curiosité, ils sont restés dîner et après avoir reniflé avec une évidente méfiance le plat préparé par Rama, ils ont mangé avec nous. Ce soir-là, il y avait de l'électricité comme un soir sur deux de 18 heures à 23 heures. Les invitations à dîner sont donc généralement rythmées par la fée électricité. Nous avons beaucoup discuté de la situation du pays et de leur perception du gouvernement post-indépendance : je peux vous dire que, vu des districts, la guerre civile ne saurait tarder quand le gros des UN aura quitté le pays. S'en est suivie une surréaliste partie de poker où, comme il se doit, les naïfs Timorais ont été plumés, dans la joie et la bonne humeur, par les fourbes *malae*. Je précise que nous jouions des cacahuètes chèrement disputées aux fourmis, pas des dollars. La soirée fut donc plaisante et nous redoutions que ce ne soit pas le cas de celle du lendemain : le personnel UN nous avait invitées à l'*happy hour* – barbecue du vendredi soir et, évidemment, nous avions accepté.

Avant de regagner nos petits lits, une douche à l'indonésienne – casserole en plastique, bleue ici – à la lueur de la bougie vous donne le sentiment d'être dans un tableau de de La Tour et vous prédispose à la douceur des rêves...

Épisode 22 – Un samedi à l'autre bout de la terre

Le lendemain soir, nous nous rendîmes toutes les trois en scooter, ce qui fut aussi divertissant pour nous que pour les Timorais nous voyant passer, au fameux barbecue onusien du vendredi soir. Bénéficiant d'un générateur, la toute petite communauté d'expatriés locaux – une quinzaine de personnes – bénéficie également d'un réfrigérateur et, par là même, de bières fraîches, d'où leur leitmotiv : *A beer anyone ?* réitéré un nombre incalculable de fois en allant soi-même s'en servir une petite. Ils sont aussi très aguerris à toutes les pratiques de barbecue possibles – avec poisson, avec saucisses, avec toutes sortes de viandes, peut-être même qu'ils ont essayé le chien un jour de désespoir plus profond que les autres – étant donné qu'ils en font un par semaine, histoire de s'occuper, mais toujours entre eux. Clairement, ils s'ennuient ferme à Suai et ils comptent tous fébrilement les jours avant leur départ vers des lieux plus animés. L'ambiance était tellement affligeante de vide et d'ennui que l'on a fini par fermer les yeux et se projeter par la force de l'imagination – faute des hélicos UN – là où l'on aurait aimé être à ce moment-là, dans *THE BOÎTE OF THE BLED*, avec nos potes du cru. Comme quoi, tout est relatif niveau *fashion place*, y'en a qui rêvent d'entrer dans les boîtes VIP des Champs-Élysées et d'autres dans la boîte de Dili... Nous avons même dansé comme des perdues, toutes les trois, sous le regard médusé de l'assistante qui, pour le coup, semblait beaucoup plus disposée à me donner des infos, aussi top-ultra-confidentielles qu'elles fussent. Je pense que ça leur donnera des sujets de conversation pour les quatre prochains barbecues au moins.

Le samedi est jour de marché à Suai. Vous imaginez bien que je n'aurais pas manqué ça pour quelques heures de sommeil de plus ; de toute manière, les coqs ne l'auraient pas permis. Ce marché recèle une concentration incroyable de savoureuses scènes de genre. La grande majorité des femmes mâchent de la noix d'arec (ou bétel) d'où, comme je vous l'avais déjà signalé, la couleur rouge vif de leur bouche ; mais j'ai découvert que cette noix n'est pas la seule origine de cette couleur. En effet, pour que la noix soit plus facile à mâcher, elles la mélangent avec de la chaux, d'où, vous imaginez, des gencives légèrement attaquées par la corrosion. Certaines ont la bouche complètement déformée et en sont partiellement défigurées, mais allez donc comprendre où vont se nicher les petits plaisirs humains. Les hommes semblent préférer priser le tabac ou le rouler, mais leur activité favorite est sans aucun doute l'élevage de coqs de combat. Des hommes portant fièrement leur coq de combat sans crête – elle a été découpée pour la faire manger à son gallinacé propriétaire, il paraît que cela décuple leurs forces combattives –, se jaugent du regard et évaluent leurs chances respectives de victoire en déployant les ailes de leur protégé pour en faire admirer les couleurs. Des marchandes de beignets de toutes sortes (quatre énormes beignets pour 50 cents, et encore, prix *malae*, de quoi faire de la viande pour les crocos qui attendent le bec ouvert) jouxtent des vendeuses de chauve-souris : pour la modique somme de 50 cents également, vous pouvez acquérir une petite sœur de *Batman*, paraît-il délicieuse en soupe. D'étals offrant des poissons tellement secs qu'ils en sont transparents émanent des effluves entêtants qui ne rappellent pas exactement la rose du matin fraîchement éclos. Des hommes sont agglutinés autour d'un jeu de hasard de type loterie et débattent à grands cris des gains des uns et des autres sous le regard moqueur de la femme dénudée peinte sur le plateau. L'ensemble donne un sentiment d'intense activité, comme tous les marchés, avec un intéressant mélange de produits traditionnels et de gadgets importés, une forme d'abondance mesurée.

L'après-midi fut marquée par un événement d'importance : ma première visite à la frontière et mon premier pied posé dans le *no man's land* entre le Timor et l'Indonésie. Quelle émotion ! C'est ce que l'on appelle avoir les pieds dans le cœur de son sujet. Quelle étrangeté que cette ligne que l'on imagine matérialisée par un mur montant jusqu'au ciel, que cette ligne mentalement tracée d'un presque commun accord par l'esprit humain et qui détermine ce qui est identique et ce qui est différent, ce qui est même et ce qui est autre, alors que, je vous assure, les arbres ont les mêmes teintes de vert, les oiseaux et les geckos chantent

dans la même langue et le soleil brille tout pareil des deux côtés. À noter, les moustiques semblent respecter les *check points* pour passer d'un pays à l'autre : on dirait qu'ils sont tous rassemblés dans les bureaux des douaniers et des services de migration, attendant peut-être un visa de tourisme pour trois jours ou la validation de leur déclaration de marchandises, « une goutte de sang tout frais tiré, M'sieur ! ». Juste à quelques centaines de mètres de ce poste frontalier se trouve une longue plage qui se poursuit d'un pays à l'autre, indifféremment, sans la moindre trace de séparation ou de surveillance.

Nous sommes passées dans un petit hameau de ramasseurs de sel, tout près de la mer : de longs pans de toit très bas, un peu comme d'immenses tentes canadiennes, dépassant à peine des dunes pour être à l'abri du vent et des embruns, constituait ce village tout végétal. À quelques centaines de mètres de là se trouve un village de pêcheurs formés de cases carrées montées sur pilotis, à environ un mètre du sol, sur un terrain de terre rougeâtre totalement dénudé. Là aussi, le bois est le seul matériau de construction, mais les formes des maisons sont très variables d'un endroit à l'autre, un régal pour les architectes – et les autres – que cette diversité de structures ! Nous nous y sommes arrêtés pour saluer une jeune femme avec qui Sophie travaillait en 2001. Elle est venue à notre rencontre, ravie de cette visite surprise, avec son magnifique bébé dans les bras. Rapidement, une foule de villageois nous entourait pour participer à l'événement et nous sommes restées là un moment à échanger sourires et commentaires sur la bonne bouille des enfants. Certains de ces enfants, sombres de peau, ont les cheveux très clairs, un peu orangés. Naïvement, je pensais que c'était dû à l'omniprésence du soleil. En fait, c'est le résultat d'une importante carence alimentaire.

Le samedi soir nous a quelque peu réconciliées avec l'engeance des militaires australiens. Nous sommes tombées sur toute une tablée d'entre eux dans le seul bar ouvert le samedi soir dans un rayon de trente kilomètres. En même temps, on pouvait s'y attendre. Après avoir discrètement grimacé et grincé des dents à la perspective de renouveler la peu concluante expérience de la veille, nous n'avons pu refuser de nous attabler quelque temps avec eux. Grand bien nous en prit. Finalement, deux d'entre eux, âgés d'une cinquantaine d'années, ont commencé à évoquer leur vision du pays et du rôle joué par l'ONU. Ils sont pleins de touchante bonne volonté, racontant leur recherche de jouets pour rendre plus accueillant le bureau où sont entendus les enfants victimes d'abus sexuels, pestant contre certains membres de l'ONU, imposteurs de la pire espèce. Ils ont évoqué les criants dysfonctionnements du système judiciaire local : en gros, si vous avez commis un délit ou même un crime et que vous êtes arrêté, il faut que vous payiez avec vos petites économies le trajet en bus jusqu'à Dili – au moins douze heures – et tout le nécessaire à votre entretien, de même pour les victimes et les plaignants. Apparemment, les juges refusent tout net de se déplacer jusque dans les districts ; c'est qu'il n'y a pas d'air conditionné... Ils sont aussi d'avis que le Timor est loin d'être politiquement stabilisé et qu'une forme de guerre civile est à prévoir dans les prochaines années. Leurs propos étaient à la fois empreints de tendresse pour le reste de l'humanité et de dépit pour les efforts effectués en vain. Ces gens-là sont finalement très fréquentables, à condition de ne pas être plus de deux.

Le lendemain matin, il était convenu que notre chauffeur attitré viendrait nous chercher à 9 heures pour reprendre la longue route de Dili. Comme à l'aller, nous aurions préféré partir plus tôt, histoire de profiter du dimanche soir à Dili, mais ce n'est pas nous qui avons les clés du 4x4. À 10 heures 45, nous commençons à nous dire que l'on aurait mieux fait de partir en bus avec la fournée de justiciables de la semaine lorsque Jorge nous a appelées pour nous proposer de le rejoindre prendre un dernier café ! Résultat, levée de camp vers 11 heures 30. Et la route fut encore plus longue qu'à l'aller, non que les Schtroumpfs-Playmobils japonais travaillent le jour du Seigneur, mais plutôt que Jorge n'est vraiment pas pressé du tout, mais alors pas tout... Nous avons fait plusieurs arrêts pour qu'il essaie, finalement en vain, d'acquérir des tissus locaux appelés *tais* (je me demande s'il ne fait pas du trafic d'artisanat local, ce brave homme, vu son obstination à dégoter l'indégotable...) dans tous les plus improbables trous perdus de cette pauvre route dont certains paysages de montagne rappellent furieusement de verts pâturages suisses, vaches grassouillettes comprises. Il nous a aussi fait les honneurs des postes frontaliers de Maliana et de Batugade ; évidemment, rien à redire sur ce point, c'était quand même un peu pour ça que j'étais là et les visites ont été très

intéressantes. On a même failli provoquer un incident diplomatique entre militaires indonésiens passablement éméchés et douaniers timorais très protecteurs, toute une autre histoire...

Finalement, vers 22 heures, nous atteignîmes Dili. Par rapport au reste du pays, la capitale apparaît alors vraiment comme une grande ville de lumière. Et quelle différence de mode de vie entre le citadin de Dili et les gens des montagnes qui ont deux chaises, trois tasses, une couverture pour se vêtir ! Le périple fut donc passionnant, mais je ne suis pas fâchée d'abandonner quelque temps les 4 X 4 pour le bien de ma santé dorsale : lundi après-midi, je pars à Oecussi en ferry !!!

Épisode 23 – Oecussi, késako ?

Alors Oecussi, késako ? Comme vous le savez désormais, l'île de Timor est coupée par la moitié entre le Timor oriental, indépendant depuis 2002, et l'Indonésie. Comment se fait-il, me direz-vous, que ce petit morceau de terre soit coupé en deux de la sorte ? Et bien y'en a qui coupent les cheveux en quatre et d'autres les îles en deux, chacun son truc. En fait, l'île de Timor, que la légende dit être un crocodile géant fossilisé, était de mémoire d'homme partagée entre une multiplicité de petits royaumes autochtones qui se faisaient tranquillement la guerre, en toute insouciance et sauvage innocence puis – prenez vos stylos – les Portugais ont débarqué en 1515 – « Marignan ! » vous entendez-vous écrier en cœur mais rien à voir – vu qu'ils étaient déjà en balade dans le quartier. Le premier orteil ibérique est délicatement posé à Lifau, charmante petite localité qui se situe dans l'actuelle enclave d'Oecussi. Quelques années après, les Hollandais débarquent parce qu'il n'y a pas de raison et, peu à peu, ils grignotent l'éclair au bois de santal portugais en faisant des alliances avec les roitelets locaux, jusqu'à la reconnaissance de fait de la partition. Chacun sa part du gâteau et en avant ! Mais au moment du partage, les Portugais, qui sont des gens très sentimentaux – le fado, Linda de Suza, tout ça – ont demandé à leurs gentils voisins de leur laisser en souvenir l'endroit où ils avaient débarqué parce que, forcément, on s'attache à ce genre de petit symbole et puis c'est toujours bon de piquer la cerise sur la part de gâteau du voisin. Les Hollandais, pas bégueules, ont laissé à leurs petits camarades leur petite cerise confite mais, en échange, parce qu'il ne faut quand même pas abuser, devinez un peu ce qu'ils ont demandé ? Non, pas des cargaisons de morues, ni des tonneaux de porto (il va quand même falloir s'émanciper un peu de ces clichés culturels de bas étage, pensez à la construction européenne que diable !) – mais, allez, un petit coup d'œil à la carte pour les bons élèves, les autres, continuez à vous amuser entre vous au fond de la classe sans faire trop de bruit, m'enfin c'est pas moi qui passe le brevet à la fin de l'année – et que constatez-vous en regardant le tracé de la frontière, hein ? Et bien oui, elle est concave côté lusitanien, tout simplement en compensation du territoire de l'enclave. C'est ce que l'on appelle un équilibrage des territoires.

Là, on en est encore à l'époque de nos arrière-arrière-arrière-arrière-grands-parents qui étaient peut-être partis à l'aventure dans ces lointaines contrées des Petites Îles de la Sonde. Mais l'affaire ne s'arrête pas là. Au moment de l'indépendance de l'Indonésie – 1948 –, la partie hollandaise de l'île devient indonésienne – normal – tandis que de l'autre côté, rien ne bouge dans les cocotiers. En 1975, alors que la métropole portugaise a d'autres morues à fouetter en raison de la Révolution des Œillets, les Timorais commencent à se dire en regardant leurs petits camarades qu'il est quand-même peut-être temps de penser à la décolonisation, et qu'ils ne sont pas en avance sur la question, d'où le développement d'une grande effervescence politique sur place : on s'excite, on s'agite, on polémique, on débat, on crée des partis, on revendique l'indépendance, l'autonomie, le tout dans un contexte de guerre froide. Le voisin indonésien ne voit pas ça d'un très bon œil, surtout que le grand frère américain lui a prêté ses belles lunettes pour mieux voir. Résultat, la même année, l'armée indonésienne attaque le Timor et va l'occuper jusqu'en 1999 sans que les cris des quelque 300 000 personnes tuées et les avertissements de la guérilla de résistance ne réveillent grand monde. L'ONU ne reconnaît pas l'occupation, mais ne fait pas grand chose non plus pour s'y opposer. Quant à l'Australie, étant donné qu'il y a du gaz et du pétrole dans les eaux bordières, elle reconnaît l'occupation et négocie directement le partage du gâteau avec le grand voisin indonésien. Peu à peu, la communauté internationale se penche sur le problème et finit par dire que ce n'est vraiment pas bien du tout d'embêter comme ça ses petits camarades. Le 20 mai 2002, le Timor Lorosa'e est le premier État né au XXI^e siècle, « premier enfant de l'ONU » – *sic*.

Voilà comment on coupe les îles en deux, en faisant même des découpages fantaisie qui permettent aux apprentis géographes d'aller flâner dans des enclaves on ne peut plus improbables. Enfin moi, tous ces partages de gâteaux, ça finit par me donner mal au cœur...

Est-ce que tout le monde a bien tout compris ? Pas de question ? Bon, alors interro au prochain numéro. Et inutile de protester, c'est comme ça, surtout quand le prof est de mauvais poil.

**Épisode 24 – Elles préfèrent les balades en mer
ou
Des carottes pour Pavlik**

Pourquoi des carottes pour Pavlik ? Alors Pavlik est l'adorable petit garçon de Patrice, le Rwando-russe et de Nadia, l'Italienne. Ces deux-là ont vadrouillé dans pas mal de pays durant une dizaine d'années, la main dans la main, avant d'atterrir à Oecussi, Timor oriental, pour y voir grandir leur remuant petit angelot. Il se nomme donc Pavlik, ce que l'on pourrait approximativement traduire par Paul, en déférente référence à ses origines caviaro-vodka. Mais alors, quel est le rapport avec les carottes, pour ne pas dire la choucroute, me demanderez-vous ? Ce petit n'est-il pas assez aimable ? Est-il anémié ? N'a-t-il pas les pattes suffisamment jaunes ? Les fesses assez roses ? Rien de tout cela, il est absolument parfait cet enfant, c'est simplement qu'Oecussi est comme qui dirait un vrai trou à rats, de bonne compagnie, certes, mais un trou à rats quand même, et les carottes n'y courent pas les marchés alors que franchement, avouez, un bon petit pot à la carotte...

Nous partîmes donc à Oecussi avec deux bons kilos de carottes pour Pavlik et une ou deux bouteilles de vin pour les grands. Nous, c'est Sophie – ma désormais compagne de route –, sa moto – une DT Honda, 200 cm², rouge vif – et moi, comme de bien entendu. Nous embarquâmes donc en fin d'après-midi sur le ferry préposé à la ligne Dili-Oecussi à raison de deux trajets par semaine. Le navire, en état relativement correct, et l'équipage *idem*, sont indonésiens ; les tarifs sont variables, à la tête de la cliente. Pour nous, c'était donc 15 dollars la traversée, prix *malae*, en *VIP room*. Et 20 dollars pour la moto. De toutes façons, on ne nous a pas laissé le choix. Il y a pourtant aussi une traversée à 7 dollars dans l'entrepont et une à 3 dollars sur les sacs de riz de la soute, mais bon. Le *VIP room* consiste en une cabine fermée, climatisée, avec lecteur de DVD et tapis rouge. Prise d'assaut par les VIP, majoritairement indonésiens, elle ne nous donnait franchement pas très envie, surtout avec le fort désagréable bruit de fond du karaoké indonésien bramant en boucle à nos chastes oreilles occidentales. Nous y laissâmes donc nos effets, à savoir deux énormes sacs à dos pleins à ras bord de pleins de trucs hyper-super-nécessaires, alors que nos compagnons de galère voyageaient bien plus légers, juste un petit pot de beurre et une galette pour la grand-mère qui les attend sur le quai d'arrivée. Nous nous installâmes donc sur le pont, à la fraîche, pour admirer la baie de Dili qui s'éloignait lentement, très lentement... Plus de douze heures de traversée pour un peu plus de 120 kilomètres à parcourir, la moyenne est aisée à calculer. Donc lecture, papotage, bullage, rêvassage, le tout interrompu par le passage de quelques dauphins, juste venus faire un petit coucou du bout de la nageoire avant de repartir en batifolant vers d'autres horizons où passent d'autres ferrys chargés d'autres clampins qui les saluent également en criant de joie. Le moment du petit creux arrivant, forcément, nous redescendîmes dans le *VIP room* où nous avions laissé nos copieuses provisions, c'est que l'on ne sait jamais de quoi le lendemain est fait, surtout qu'entre Dili et Oecussi, c'est pas entre Gaillac et Rabastens. Mais en ouvrant la porte, une épouvantable odeur de salami nous sauta aux narines, émanant de nos délicieux sandwiches salami/fromage/œufs/oignons (il faut ce qu'il faut). Nous récupérâmes discrètement nos odorants effets culinaires en rasant les hublots, pour aller nous sustenter sur le pont, loin des regards désapprobateurs des autres passagers ; évidemment, le riz, ça sent beaucoup moins fort que le salami...

Le reste de la soirée se passa en contemplation d'étoiles et en refonte du monde, comme il se doit lorsque l'on est confronté à la vaste étendue marine, de nuit, sur un ferry allant d'un trou perdu à un trou vraiment confidentiel à l'autre bout du monde. Lorsque vint le moment de regagner nos couchés, nous trouvâmes des dormeurs indéliés déjà confortablement installés sur nos sacs de couchage. Une fois les goujats délogés, nous nous étalâmes de tout notre lon, dans une atmosphère baignée de relents de salami et de ronflements des autres occupants de la cabine VIP qui, comme nous, s'étaient installés entre les rangées de fauteuils. Au beau milieu de la nuit, je fus réveillée par mon voisin de droite qui semblait me confondre avec son oreiller ou avec sa colocataire de lit habituelle, interprétation au choix. L'envahis-

seur repoussé, je me rendormis d'un demi-œil en attendant le signal de notre arrivée à destination. En réalité, le trajet jusqu'à Oecussi n'est pas si long, mais comme il n'y a pas d'électricité dans l'enclave, le capitaine doit attendre d'y voir assez clair pour accoster. Personne ne l'en blâmera.

Une fois le soleil levé, notre embarcation émit un long beuglement signifiant l'imminence du débarquement. Un peu ensommeillées, mais ravies d'être arrivées à destination, nous débarquâmes sous le regard surpris d'un très nombreux comité d'accueil. Des gens, des mini-bus – localement appelés *mikrolets* –, des animaux : tout le monde attendait de voir ce qui allait débarquer du providentiel navire, seul lien direct entre l'enclave et le reste du Timor. Ils attendaient, notamment, une citerne d'essence destinée à alimenter le générateur qui fournit, quand Dili veut, de l'électricité aux Oecussiens. D'essence point, des *malae* deux, et des filles, et à moto, et avec d'énormes sacs à dos. Ajoutez à cela que le premier geste que j'ai effectué en posant un pied à terre fut de mettre mes lentilles en m'aidant du rétroviseur de la moto. Il faut dire que, sans elles, on aurait pu débarquer en pleine *garden-party* de l'Élysée, l'effet aurait été sensiblement le même pour moi. L'assistance semblait assez fascinée par cette vision d'un autre monde. Notre hôte, Patrice, apparut quelques minutes plus tard, tiré du sommeil par le beuglement du navire, lui aussi à moto.

Et nous voilà parties à la rencontre du petit Pavlik à qui nous apportions fièrement notre offrande de carottes, en reines mages de fortune.

Épisode 25 – *Easy rider* à Oecussi

Le petit Pavlik, un peu ensommeillé, était ravi de ses carottes, les parents de l'animation liée à notre arrivée et nous de la délicieuse omelette que nous prépara Nadia, italienne mama jusqu'au bout du monde. Leur maison bleue, adossée aux montagnes de l'arrière-pays, est vaste et fonctionnelle ; nous y avons même une chambre chacune, avec un joli petit lit douillet et tout et tout. Vous êtes accueillis dans cette accueillante demeure par Carpette, le chien autoproclamé chien de la maison, ainsi nommé parce qu'il passe le plus frais de son temps sur les marches du perron et que ce pauvre animal est d'une maigreur telle qu'il n'est pas plus épais qu'un tapis. Enfin qu'il n'était, parce qu'après quelques semaines passées sur le perron, on finit par se prendre les pieds dans ce tapis qui s'étoffe à vue d'œil à grand renfort de restes de pâtes.

Ces quelques heures nocturnes passées en mer n'étaient pas une raison suffisante pour s'endormir sur nos cocotiers et nous repartîmes immédiatement vers le poste frontière le plus proche, à une vingtaine de kilomètres à l'est d'Oecussi-ville. Premier périple en chevauchant notre destrier de circonstance, la superbe moto de Sophie, parce que Vrombissait-dans-Dili-certains-mais-à-Oecussi-c'est-une-autre-histoire. Nous voilà donc parties en exploration. Les habitations longeant la route sont globalement similaires à celles du reste du Timor et construites avec les mêmes matériaux – planches, tôles, bambous, paille – si ce n'est qu'elles sont bien plus coquettement arrangées avec des pots de fleurs, des petits jardinets, on est parfois à la limite du nain de jardin. Là encore, les gens font beaucoup « coucou » et déjà qu'en voiture, on fait « coucou », vous imaginez à moto. Évidemment, Sophie ayant les deux mains sur le guidon, elle était dispensée de « coucou », j'en faisais donc double dose. Entre multiples coucous, donc, et contemplation des cases oecussiennes, nous pûmes aussi constater à quel point la petite ville d'Oecussi avait dû être charmante à un moment donné de son existence de ville, à quel point la mer y est belle, les petites montagnes juste derrière très érodées et les routes défoncées. Arrivant au poste frontalier, je pris des photos du pauvre bougre de policier tout seul, chargé de faire la surveillance de JP 1 – traduisez *Junction Point 1*. Côté indonésien, ils sont tout plein de militaires dans de jolis bâtiments en dur et ils ont l'air de bien plus s'amuser. Ça ne doit pas être facile tous les jours la vie au *check-point* de Wini...

Après ces minutes de dur labeur, nous décidâmes d'une petite halte baignade sur une petite plage non loin de là, parfaitement déserte si ce n'est l'aileron de requin que ma compagne de voyage a cru apercevoir quelques minutes après que nous nous fûmes glissées dans les flots bleutés. Du coup, nous ne nous trempâmes pas très longtemps et nous reprîmes la route de la maison de Pavlik. Enfin, disons plutôt que nous essayâmes de reprendre la route de la maison de Pavlik parce que Vrombit-dans-Dili-peut-être-pas-tous-les-jours, mais la moto de Sophie, pour le coup, refusait tout net d'avancer d'un seul tour de roue. Après avoir vérifié ce qui constitue les maladies principales de ces animaux-là – bougies, batterie, essence et deux ou trois petites autres choses qui n'ont désormais plus de secrets pour moi –, il a bien fallu reconnaître toute l'étendue de notre impuissance. Je résume rapidement la situation : mon amie Sophie et moi-même sommes coincées avec une moto en panne devant peser plus que son quintal, près de la plage déserte d'un bled archi-paumé, à vingt kilomètres de la ville principale qui n'a pas vu une ampoule allumée depuis belle lurette, dans l'enclave isolée d'un petit pays qui n'intéresse pas grand monde. Inutile de préciser que le téléphone portable, c'est utile surtout quand il y a du réseau, sinon vous pouvez toujours jouer au morpion pour tuer le temps en attendant que la batterie s'épuise... Sophie commençait à se dire que les géographes en goguette sont une race fort peu fréquentable et qu'elle aurait mieux fait de rester à Dili où, au moins, il y a des mécanos et du Coca bien frais.

Nous en étions à ces plaisantes considérations lorsque trois ou quatre gamins d'environ six ans, en guenilles, ont surgi de nulle part et, nous voyant pousser la moto – on avait décidé, faute de mieux, de la pousser jusqu'à la grande ville en espérant éventuellement

tomber sur un pick-up en route –, commencèrent à nous donner un coup de main de leurs petites menottes de petits galopins. Les gamins trouvaient la situation très drôle, deux *malae* et leur prétentieuse moto rouge en panne. En arrivant près de quelques cases, nous aperçûmes des hommes que les gamins appelèrent à la rescousse ; s'en est suivie une palpitante séance de mécanique à environ douze mains, quinze voix et deux langues : tout le monde s'est mis à tripatouiller la moto qui, elle aussi, aurait peut-être préféré rester à Dili, tandis que, petit à petit, les femmes, les vieux, les petites filles timides, les adolescents au regard frondeur, tout le monde faisait cercle autour de nous en donnant son opinion sur la question du jour, dans un tetum qui n'est pas le même que celui du reste du Timor. Il y a en effet une cinquantaine de langues dans ce pays d'un million d'habitants et le tetum est généralement compris par tous, mais, à Oeccussi, Sophie en perdait ses bases. Des policiers à moto se sont arrêtés et, troquant leur radio pour une clé anglaise, se sont eux aussi mis de la partie, du cambouis jusqu'à l'insigne. Au bout de plus d'une heure et demie de tentatives diverses et variées, tout le village poussant des « oh » et des « ah » au rythme des bruits de moteur, cette espèce de *brainstorming* mécanique géant avait déclaré forfait et nous en étions à chercher une solution pour regagner la ville qui, en la circonstance, apparaissait vraiment comme le lieu suprême de la civilisation.

Nous en étions justement à nous dire que l'idéal serait qu'un pick-up passe sur la route et s'arrête (ce qui est déjà rare en soi puisque les routes, il n'y en a pas beaucoup et les pick-ups qui roulent dessus encore moins, alors pour qu'un pick-up passe justement sur la route où nous étions pique plantées...) lorsqu'un pick-up s'est arrêté. Comme quoi, la vie est parfois fort bien bien conçue. Est descendu du pick-up, baigné d'un halo de lumière et auréolé d'étoiles, un beau jeune homme d'apparence indonésienne que toute l'assistance accueillit à grands cris : apparemment, c'était l'homme qu'il nous fallait, un virtuose de la mécanique, un as du carburateur, un maestro du pot, bref, un super mécano. Il s'est lentement approché de la malade, en a fait le tour avec circonspection, l'a reniflée, auscultée des yeux avant de s'en approcher et de la toucher avec une douceur infinie. Toute l'assistance retenait son souffle, suspendue aux moindres gestes de cet envoyé de la Providence aux pouvoirs quasi thaumaturgiques qui agissait si calmement, sans un mot.

Et soudain, le miracle se produisit. La moto démarra, tout le monde poussa un grand cri de joie, à commencer par les deux *malae* ; c'était à peine si on ne se serrait pas la pince en se congratulant mutuellement, un peu comme dans le centre de contrôle de la Nasa quand Apollo 13 est revenu sur terre. Après avoir largement remercié tout le monde, distribué nos cigarettes à la ronde (si fumer nuit à la santé, c'est bon pour les échanges) et résisté à une furieuse envie de coller deux bises à notre prince salvateur (cela ne se pratique pas trop dans les parages, dommage...), nous sommes finalement reparties sur une moto en pleine forme, faisant des « coucou » d'au revoir des deux mains et des deux pieds. Nadia avait concocté pour nous de succulentes pâtes que nous avons dévorées sans même en laisser une miette pour rembourrer Carpette. La matinée avait été plutôt longue depuis le départ de Dili. Et là-bas, sur la route du JP 1 de l'enclave d'Oeccussi, ils parlent encore à la veillée de cette mémorable matinée ou passèrent ces deux drôles de *malae*.

L'incident ne nous a pourtant pas empêchées, le lendemain matin, de repartir en expédition à l'assaut du JP 2. Cette fois, nous avons tablé, d'après les cartes dont je n'avais pas manqué de me munir, sur une distance d'environ 45 kilomètres aller-retour. Nous partîmes donc vers Bobometo, vers le fond de l'enclave, perpendiculairement à la côte. Moi toujours derrière, copilote préposée aux « coucou » et aux commentaires en tout genre, et Sophie – Soso pour moi – au guidon. Paysages variés, parfois très savanes africaines avec siestes de buffles dans les mares de boue en option, traversées de villages assez jolis, toujours plus coquets que ceux du reste du Timor, passage par le marché de Tono qui est censé être LE marché de l'enclave, mais qui est pauvre à pleurer en comparaison, par exemple, de celui de Suai, et, de nid de poules en nid d'autruche, de virage en pont, nous n'arrivions toujours pas à la frontière après plus d'une heure et demie de route. Évidemment, j'étais absolument sûre du trajet ; de toutes façons, des routes, il n'y en a pas des tonnes dans le coin... Je sentais bien que Sophie commençait à reprendre le refrain de la veille en son for intérieur – mais que suis-je venue faire dans cette galère avec cette folle ??? – et j'essayais de faire diversion du mieux que je pouvais – « Oh ! T'as vu ce cochon, comme il est mignon ! » – tandis que nous

avancions toujours. Finalement, alors que nous commençons à nous dire qu'en fait, Oeccussi n'était peut-être pas une enclave et que l'on nous aurait bien enduites d'erreur, nous arrivâmes à la frontière où, en amadouant les militaires indonésiens qui discutaient avec les policiers timorais, nous avons pu aller dans le *no man's land*, c'est-à-dire la bande de terre située entre les deux territoires et n'appartenant, comme son nom l'indique, à personne. Des familles séparées par la frontière s'y étaient retrouvées pour discuter, à l'emplacement d'un marché frontalier fermé. Nous avons donc passé là un bon moment à papoter et à prendre des photos avant de reprendre la route pour regagner la maison bleue et fraîche de nos hôtes. Au compteur, nous avons fait plus de 70 kilomètres de piste. Dieu que la sieste fut bonne, cet après-midi-là...

Si jamais un jour vous allez à Oeccussi et que, vous aussi, vous voulez voir où en est le rembourrage de Carpette et déguster les pâtes de Nadia, il suffit de demander la maison de Pavlik. Ce petit est une star hors classe dans toute l'enclave, connu de tous. Alors que nous nous promenions dans les rues de la ville avec Nadia et son fils, en passant devant une école, une rumeur d'abord faible, s'est mise à enfler progressivement : Pa-vlik, Pa-vlik, Pa-VLIK, PA-VLIK, **PA-VLIK !!!** Au bout d'un moment, tout le monde scandait le nom du petit garçon. Quand des gens passent devant la maison, ils demandent des nouvelles de Pavlik, dans la rue, les gens s'arrêtent pour lui pincer gentiment les joues. On ne risque pas de le perdre. Peut-être est-ce l'effet secondaire des carottes qui rendent vraiment aimable...

Épisode 26 – Impossible n'est pas français

Notre séjour dans l'enclave s'est donc déroulé de la façon la plus agréable qui soit. Tout allait pour le mieux et nous étions enchantées de cette petite virée. Le départ pour Dili était prévu pour le vendredi vers 17 heures, ce qui nous faisait arriver aux alentours de 6 heures 30 du matin, heure idéale pour acheter quelques croissants et les apporter à qui de droit, avant de se reposer en perspective de l'énorme fête qui nous attendait le samedi soir, s'annonçant comme *THE* fête où il fallait absolument être vu par tout le gratin de la jet-set de Dili, et c'est pas peu dire. Le dimanche se voulait calme et reposant afin d'amorcer la semaine avec les idées aussi claires que possible, en raison de la venue de la délégation de l'ambassade de France. Bref, tout était prévu et ordonné, chaque chose dans sa case et en son temps. Mais voilà, vous êtes ici au Timor oriental et il faut parfois composer de nouvelles partitions entre ses aspirations et la réalité, « la poésie du cœur » et « la prose des relations sociales et du hasard des circonstances », comme dit un certain. On n'avait pas fini de s'en rendre compte.

Le vendredi après-midi, billets et renseignements pris dans la matinée, nous nous préparions donc à partir vers 15 heures pour prendre tranquillement place, moto comprise, dans le ferry supposé partir à 17 heures, comme il est d'usage de mémoire d'homme depuis que ce ferry relie Oecussi au reste du monde. Nous fîmes des adieux émus et de larges remerciements à la maîtresse de maison, des gouzous-gouzous attendris à un Pavlik épanoui et toujours très photogénique, des caresses de loin à la Carpette-qui-épaissit-à-vue-d'œil et qui n'en revient toujours pas de sa chance inouïe d'être peut-être le seul chien timorais bien nourri sans que ce soit dans la perspective d'être mangé. Nous enfourchâmes ensuite sereinement la moto qui, après quelques hésitations le premier jour, avait finalement contribué à rendre le périple des plus agréables. Moi, toujours à l'arrière, malgré des tentatives répétées pour faire lâcher son guidon à Sophie, avec un énorme sac à dos sur chaque épaule. Encore une fois, nous ne passions pas inaperçues dans les rues d'Oecussi-ville, dispensant les derniers « coucou » oecussiens avant le retour à la capitale, le sourire aux lèvres et l'humeur légère. C'est à ce moment-là que nous arrivâmes en vue de la mer, bleue comme toujours, étale comme souvent, lumineuse sous le soleil du début d'après-midi, bref, une mer parfaite, si ce n'est un élément parfaitement incongru au beau milieu de la baie, un élément étrangement décalé dans ce riant panorama timorais : le ferry, je veux dire *THE* ferry, *the only one*, NOTRE ferry.

Je demandai alors, l'air détaché, à ma compagne : « Mais putain de bordel de merde, c'est pas notre ferry qui s'en va, là ? ». Elle me répondit sur le même ton badin : « Mais oui, merde, c'est le ferry qui se casse ! ». Elle ajouta même : « Mais j'y crois pas ! ». Pourtant les faits étaient bien là, dans toute l'inébranlable réalité de leur tangibilité, le ferry pour Dili était déjà parti et, selon toute apparence, nous n'étions pas dessus puisque nous étions en train de gesticuler sur le quai. Vous imaginez l'hilarité de l'assistance devant le spectacle de ces deux *malae* qui arrivent comme des furies sur leur moto, balancent rageusement leurs sacs à dos, se mettent à la recherche du coupable vendeur de billets – mais, prudemment, le rat avait quitté l'enclave sur le navire –, ne le trouvent évidemment pas, s'arrachent quelques cheveux et renfourchent leur deux-roues toujours rageusement pour démarrer en trombe vers allez savoir quelle antre mystérieuse. Forcément, c'est plus animé que « Questions pour un Champion » – très bonne émission au demeurant, regardée par nos amis des quatre coins du monde, Timor compris.

Dans l'état d'énervement que vous pouvez imaginer, nous accourûmes au bureau de Patrice qui, comme tout un chacun, doit travailler pour nourrir sa famille et acheter des carottes à Pavlik. Nous voyant arriver ainsi, rouges de colère et transpirantes d'excitation, racontant notre histoire entre deux fous-rires nerveux, il crut d'abord à une facétie de blagueuses un peu attardées, d'autant plus que le matin même, nous avions envoyé des messages à nos amis restés à Dili leur annonçant que nous étions coincées à Oecussi jusqu'à nouvel ordre, facétie dont il avait été le témoin navré. Du coup, comme dit le loup à Pierre,

c'était bien fait pour nous... Toutefois, une solution était encore envisageable pour sauver notre week-end du désastre : prendre le vol du personnel UN qui partait le lendemain matin à 7 heures 45. Il s'agissait là de la seule et unique solution, vous en conviendrez si vous envisagez avec nous les différents moyens de regagner Dili ; on prend alors pleinement conscience de la situation d'enclave d'Oecussi. C'est ce que l'on appelle une expérience géographique :

– par voie de terre, il faut prendre deux *mikrolet* successifs pour arriver au poste de contrôle timorais frontalier le plus proche. Il faut alors payer un visa de sortie du territoire, traverser à pied la frontière, payer un visa d'entrée en Indonésie, attraper un premier *mikrolet* jusqu'au bourg le plus proche, un second jusqu'à la frontière principale, repayer un visa pour entrer au Timor, traverser la frontière toujours à pied et, parvenu enfin en terre promise, prendre un ultime *mikrolet* pour parcourir les quelque 170 kilomètres vous séparant encore de Dili. Il faut également tenir compte du décalage horaire parce que, figurez-vous que les deux parties de l'île ne sont pas à la même heure et que si l'enclave est à l'heure de Dili, le reste de Timor Ouest est à l'heure de Jakarta ! La frontière ne fermant pas à la même heure des deux côtés, vous pouvez vous retrouver coincé dans le *no man's land* ayant franchi la ligne en payant votre visa, mais ne pouvant passer dans l'autre pays. Il n'y a plus alors qu'à attendre le lendemain matin, à la fraîche. Remarquez, ça peut être original comme nuit de noces, un *no man's land*... Autant dire qu'il faut avoir du temps, de l'argent, des passeports en règle – ce qui, sans vouloir faire la rapporteuse, n'était pas le cas de Soso – et une bonne dose de motivation. Mais, de toutes façons, la frontière est fermée tout le week-end. Impossible donc d'aller faire les belles dans les *saturday night fever parties* de Dili, pas envisageable.

– par voie de mer, le seul et unique bateau assurant la liaison entre les deux parties du territoire timorais est celui qui nous narguait encore à l'horizon – forcément, à 10 km/h de moyenne, il pouvait nous narguer longtemps. Son prochain voyage le faisait revenir le mardi suivant à l'aube et, repartant le soir, il n'arrivait pas à Dili avant mercredi matin, d'où non seulement l'impossibilité d'aller faire les belles, mais aussi celle de participer aux réceptions de NOTRE ambassade. Tout aussi impensable. Nous avons un moment pensé le poursuivre à la nage, mais entre les requins et les crocos, on n'était pas très sûres de pouvoir apprendre à nager à la moto. Quant aux pêcheurs susceptibles de nous conduire jusqu'au navire, ils ne se bousculaient pas au portillon.

– restait donc ce fameux vol de l'ONU, la voie aérienne. Toutefois, ces vols sont strictement réservés au personnel de la grande multinationale, sauf cas médicaux d'urgence. Les personnels UN désireux de prendre ces vols doivent remplir des formulaires de demande au moins trois à quatre jours à l'avance, avec navettes entre différents services pour obtenir l'autorisation. Autant dire que deux pimpolettes non-UN s'y prenant un vendredi à 16 heures – alors qu'ici comme ailleurs, le vendredi après-midi, c'est pas l'affolement sous les ventilos des bureaux –, pour avoir un avion le lendemain à 7 heures, ça a franchement fait rire tout le monde sous cape, à commencer par notre charmant hôte, Patrice. Et pourtant...

Nous avons alors immédiatement mobilisé tout notre réseau de relations, téléphonant d'une main, envoyant des mails de l'autre, tout en en gardant une pour fumer nerveusement cigarette sur cigarette. Notre chance était la venue de l'ambassadeur de France, venant de Jakarta – évidemment, il n'y a aucune représentation diplomatique permanente de la France au Timor – pour les quelques jours précédant et suivant la célébration de l'anniversaire de l'indépendance du pays, le 20 mai 2002. Étant donné que le nombre de ressortissants français au Timor se compte sur les doigts d'une demi-main avec mouffle, forcément, en avoir deux coincées à Oecussi, ça faisait désordre. Autre élément favorisant notre sauvetage, un des principaux responsables de l'aviation civile et militaire timoraise est l'un de ces rares Français que nous connaissions bien toutes les deux. Troisième piste, le stagiaire qui gère la politique extérieure du Timor oriental n'avait aucune envie de nous voir passer le week-end à Oecussi. Pendant que nous vociférions, jurions, pestions, supplions, tous les travailleurs de l'ONU présents, dont nous avons d'office réquisitionné les bureaux, nous considéraient avec une expression de

pitié amusée dans le regard, sachant que ce n'était pas le moment de nous contrarier sous peine de faire exploser le baromètre de nos nerfs, un peu comme on n'ose pas contredire un fou se prenant pour le grand Schtroumpf. À eux aussi, ça leur faisait de l'animation.

Et pourtant, le lendemain matin, à 7 heures 45, nous volions vers Dili dans un ciel radieux, effectuant en vingt minutes ce qui prend douze heures en bateau. Gratos en plus. Nous avons réussi à obtenir au moins quatre places dans cet avion, c'était limite si on n'embarquait pas aussi la moto. La classe. La classe internationale, *ladies and gentlemen*. Personne n'en revenait, à commencer par nous. On n'avait jamais vu ça de mémoire d'UN. Pantois, notre hôte, pour une nuit de plus quand même, s'est écrié : « Là, les filles, vous m'épatez », alors que nous hurlions aussi hystériquement que sauvagement de joie, esquissant vers 18 heures 30, avec nos autorisations de vol dans les mains, une sorte de gigue de remerciements aux dieux qui n'ont rien d'autre à faire. Autant dire que la soirée fut gaie et que le lendemain, à l'aérodrome, nos sourires satisfaits figurent sur un certain nombre de photos où nous posons devant l'avion conquis de haute lutte. Finalement, si ce n'est que la moto est rentrée toute seule en ferry la semaine suivante, tout s'est déroulé comme sur des roulements à bille, la soirée du samedi fut très animée et le dimanche parfaitement reposant. Nous n'en finissons pas de nous rengorger de cet exploit de *French débrouillardise*, mais notre *hybris* n'allait pas tarder à être puni et nos caquets sévèrement rabattus.

Épisode 27 – Petit cambriolage entre amis

Un bien agréable week-end, donc, à se vautrer dans l'autosatisfaction liée à notre prouesse relationnelle et dans les mondanités diliennes, fit suite aux péripéties de notre retour d'Oecussi. Et, ici comme ailleurs, à la fin du week-end, trône le dimanche avec son cortège de siestes, de bullage, de plages, bref de rien et, à la fin du dimanche, en point final de forme allongée, s'étale doucement le dimanche soir. Une activité fort prisée du dimanche soir, surtout lorsque la soirée précédente fut longue et animée, est le regardage d'un bon vieux film du dimanche soir, avec vérification préalable que l'on a bien tout le nécessaire sous la main pour ne pas avoir à se relever : eau fraîche, petits gâteaux chocolatés, coussins confortables, cigarettes et cendriers le cas échéant, bref rien qui ne viendrait à vous faire défaut au point de poser le cruel dilemme vécu par tous à un moment donné : « Me lève-je ou ne me lève-je pas ? ». Une fois ainsi paré, vous pouvez vous laisser absorber par les images, bonnes de préférence, du film, bon de préférence.

Ce long préambule détaillant l'ambiance paisible de cette soirée dominicale est destiné à faire taire certains rumeurs selon lesquelles j'ai bien mérité ce qui m'est arrivé, eu égard à certains comportements festifs entachés d'irresponsabilité. Que nenni ! Après le film, sans faire de détour par la Rue de la soif, de virée aux ferias de Dax ou tout autre lieu de perdition, retour à la case lit, de forme rectangulaire et de contact reposant. Et là, extinction des feux et dodo.... jusqu'à ce qu'un cri strident arrive jusqu'aux tréfonds de mes songes : « Y'a quelqu'un dans la maison ! ». Il était 6 heures du matin. Branle-bas de combat, tous les occupants de la maison, à savoir quatre personnes tout à fait recommandables, sont sur le pied de guerre en quelques secondes. Brutal réveil. Un de mes colocataires d'infortune avait été réveillé par une présence dans sa chambre, présence qui s'était évaporée en moins de temps qu'il n'en faut pour ouvrir un deuxième œil, réaliser que ladite présence était ô combien indésirable, sauter au bas du lit et se lancer à sa poursuite.

Il ne nous restait plus qu'à constater l'ampleur des dégâts et à admirer l'adresse de leurs auteurs. Selon les conclusions auxquelles nous sommes parvenus après moult discussions et tentatives de reconstitution, les choses ont dû se dérouler à peu près ainsi : des hommes – désolée pour cet *a priori* sexiste, mais, en général et même en particulier, ce genre d'activités nocturnes reste l'apanage de la gent masculine – se sont introduits dans le jardin qui est d'accès aisé. Ils ont fait le tour de la maison en vérifiant les diverses ouvertures jusqu'à jeter leur coupable dévolu sur la porte arrière, celle de la cuisine. Ils ont d'abord découpé la moustiquaire puis, bons bricoleurs, démonté trois des persiennes qui encadrent la porte. Par l'ouverture ainsi effectuée, l'un d'entre eux s'est introduit dans la demeure – je rappelle le très menu format de la population locale – en prêtant l'oreille à la régularité des ronflements de ses occupants.

Ils ont ensuite pénétré dans la chambre où je dormais dans la plus innocente candeur et y ont trouvé les clés de la maison, posées sur le bureau. Grâce à ces clés, ils ont ouvert la porte de l'intérieur, la bloquant en position ouverte à l'aide d'un pot de fleurs qui n'avait rien demandé mais qui se trouvait là, le destin. La retraite étant ainsi assurée, ils ont pu à loisir faire leur shopping, allant jusqu'à venir dérober le téléphone portable qui était en charge sur ma table de chevet ! Ils étaient forcément au moins deux puisque l'ombre aperçue par notre ami ne portait pas de sac. Le trousseau de clés trouvé dans la chambre contenait également les clés de la voiture, ce qui a permis à nos amis d'y faire une petite inspection, la preuve en étant la magnifique trace de pied nu laissée sur le siège arrière du véhicule en ironique souvenir de leur passage furtif. Bilan des opérations : trois téléphones, un ordinateur portable, une clé USB et un appareil photo numérique, 130 dollars en liquide, un portefeuille avec papiers d'identité, permis de conduire, etc., et deux ou trois autres babioles sans grande importance. Mais c'est surtout des données que j'avais ainsi perdues. Venue jusqu'ici pour en collecter, y étant parvenue parfois difficilement, et voilà que les ravisseurs s'étaient emparés de la matière première de quelques dizaines de pages de ma future thèse, sans s'en douter !

Réaction : on appelle la police timoraise. Pas de bol, nous répond-on, on n'a plus d'essence et, en conséquence, aucune voiture ne peut se rendre sur place. Évidemment, si y'a plus d'essence, y'a plus d'essence... On appelle donc la police UN qui nous envoie, quelques heures après, un brave enquêteur philippin ; après avoir joué à cache-cache avec lui un certain temps dans les rues de Dili (il ne trouvait pas la maison alors qu'il y était déjà venu, encourageant début...), il arriva enfin sur les lieux, examina les diverses traces laissées par les ravisseurs et finit par nous dire que, de toutes manières, il ne pouvait rien faire pour nous puisque la passation de pouvoir entre l'autorité internationale et l'État timorais avait déjà eu lieu. Nous sommes tout de même allés à la police timoraise, puisque la police timoraise ne pouvait pas venir à nous, pour faire une déclaration de vol. L'opération a duré plus de deux heures. Nous avons nous-mêmes tapé le rapport de police, en anglais, en détaillant les faits au maximum, avant d'être interrogés par un enquêteur qui ne parlait que le bahasa indonésien et le tetum, d'où la nécessité d'un traducteur dont le niveau d'anglais frôlait le mien, c'est dire si les pâquerettes ont eu chaud aux pétales. Je ne sais pas trop ce que ce brave homme a compris de notre récit pourtant circonstancié, mais il a décidé de venir sur le champ arrêter le jeune homme chargé de l'entretien de la maison, ce dont nous l'avons aussitôt dissuadé en arguant de l'irréprochabilité du suspect. Que d'émotions pour un lundi matin !

Mais l'affaire ne s'arrête pas là. Nous avons ensuite entrepris d'essayer de retrouver les objets disparus par nos propres moyens, étant bien évident que les autorités compétentes ne le paraissent pas tant que ça. Il existe ici un marché parallèle du petit électronique d'occasion pour le moins interlope. Notre ami Éric, le jeune marié – vous étiez tous au mariage – a ainsi retrouvé un des téléphones de la longue généalogie de ceux qui lui furent dérobés sous les cieux timorais ; il s'est tout simplement baladé sur l'un des deux principaux marchés de la ville en faisant sonner son portable. Il a effectivement sonné, le vendeur fut confondu et l'objet récupéré. Nous espérons le même miracle dans notre cas. Et nous voilà donc parties, Soso *and me*, à arpenter les marchés à la recherche des échoppes les plus louches possibles pour y trouver des appareils électroniques volés. Évidemment, deux *malae* qui disent vouloir acheter de l'occasion en jetant des regards inquisiteurs en coin, c'est pas discret, discret, mais bon. Les diverses tentatives furent infructueuses, mais nous avons quand même mis le doigt sur un réseau de trafiquants ! En effet, une petite échoppe proposant des ordinateurs de seconde main a attiré l'attention de Sophie ; j'y ai donc naïvement demandé si, par hasard, ils n'y vendaient pas des ordinateurs portables d'occasion. De fait, si je revenais le lendemain, j'en trouverais sans doute. Nous y revînmes donc le lendemain et trois pauvres ordinateurs nous furent proposés ; nous les inspectâmes rapidement, pour ne pas paraître trop louches, en examinant les fichiers qu'ils contenaient. Figurez-vous que ces ordinateurs, censés provenir de l'île indonésienne de Surabaya, portaient encore les traces de leurs précédents utilisateurs : de toute évidence, des personnels UN qui y avaient laissé les photos de la grand-mère, du dernier réveillon et du petit cousin à la plage, un peu de musique portugaise, des rapports de développement, etc. Bref, tout ce que vous laisseriez sur votre ordinateur le jour où vous décidez de le revendre... Nous avons donc appelé la police qui nous a demandé de lui montrer l'endroit et l'enquête est en cours, je pense qu'elle n'en a pas fini d'être en cours. Notez quand même que si deux greluches flairent si facilement du louche, c'est qu'il ne faut pas être bien futé pour être un fin limier dans les parages.

Mais l'histoire a une morale, sinon ce ne serait pas une histoire. Elle a même plusieurs morales ; la première est qu'il ne faut pas trop investir sentimentalement dans des objets composés de microprocesseurs et de fibres de carbone qui ne réfléchissent qu'à base de 0 et de 1. La deuxième morale de l'histoire, c'est que tout ne peut pas baigner dans l'eau translucide des lagons avec sirotage de cocos en toute impunité à ce point-là sans que quelques crocodiles n'apparaissent et qu'une mouche ne vienne vous tourner autour. Une mouche de coche qui est là pour vous rappeler qu'avoir une noix de coco que le voisin n'a pas, ça implique quelques petits désagréments et que l'eau qui dort se réveille parfois en sursaut. Une expérience qui remet donc un peu les pieds sur une terre que l'on a tendance à oublier commune.

Épisode 28 – Les réceptions de l’ambassadeur, avec ou sans Ferrero Roche d’or ?

Il ne fallait pas faiblir face à l’adversité. Comme on dit en créole : *Kimbé red, pas molli*. C’est que la distinguée délégation française était là et nous attendait d’un pied d’autant plus ferme qu’elle avait contribué à nous faire revenir du piège oecussien pour l’occasion. Sans ça, on y serait peut-être encore à Oecussi. Alors « que venaient faire ces pauvres diplomates français dans ce trou perdu ? », me demanderez-vous. Tout d’abord, prendre un peu l’air parce que, d’après ce que j’ai entendu, Jakarta c’est immense, très moche, très pollué, il faut s’y prendre trois jours à l’avance pour se rendre à un rendez-vous de l’autre côté de la ville tant les gigantesques avenues sont embouteillées. Il y a une jeunesse aussi désœuvrée qu’argentée qui se divertit en se déguisant en cafards, en buvant des cocktails à l’oxygène pour faire passer des mélanges de vitamines que vous n’imaginez même pas, au 47^e étage de tours ultra-luxueuses où se trouvent des boîtes de nuit ouvertes non-stop du vendredi soir au lundi matin. De quoi perdre quelques neurones au passage. Donc, à côté, forcément, Dili-les-Bains, c’est reposant. Mais nos diplomates n’étaient pas là juste en villégiature, ils étaient surtout là pour participer à la célébration du deuxième anniversaire du bébé-État Timor Lorosa’e.

De représentant permanent de la France, point. Il paraît que l’on n’a pas les moyens, mais c’est surtout que l’intérêt de ce pays est, pour l’instant, très limité pour nous. L’ambassadeur a toutefois annoncé la nomination d’un « consultant permanent de coopération » ou quelque chose dans ce goût-là. Ont donc débarqué pour l’occasion : l’ambassadeur, son second conseiller – le premier devait rester à Jakarta pour garder la maison –, le chargé de la coopération culturelle, celui du business, un jeune ingénieur qui veut installer des stations météo, un député de la Creuse qui s’intéresse à la question des anciens combattants, et je crois que c’est à peu près tout. La communauté française locale fut conviée à dîner dans le meilleur restaurant de la ville. Nous étions une douzaine de convives répartis en trois tables. Sur mon trente-et-un, je me rendis bien évidemment à l’invitation pour serrer des pincettes et travailler les *public relations*. Installée face au numéro deux, j’essayai de glaner quelques infos sur mes pauvres frontières insulaires, quelques scoops sur les relations entre les États, enfin un peu de biscuit quoi, mais la moisson fut bien maigre. L’ambassadeur, changeant de table entre chaque plat, fit donc un passage à ma table entre l’entrée et le dessert. Il saupoudra la conversation d’anecdotes sur Jacques qui est un brave homme et qui aime beaucoup les arts premiers, sur la durée exceptionnelle de l’entretien qu’il a accordé à Xanana Gusmao – président du Timor – lors de sa visite en juin dernier – 2 heures 15, records explosés –, bref de diverses petites choses bien gentilles mais parfaitement superficielles. Seul avantage, le repas était bon – merci les contribuables français – et le champagne, apporté tout exprès par valise diplomatique, coulait à flots.

Le lendemain avait lieu le cocktail sur le palace flottant de Dili, le Central Maritime, ouvert à un plus large public plus ou moins francophone. D’autres ambassadeurs étaient là, le nôtre a remercié tout le monde et présenté ses belles stations météo flambant neuves. Sur mon trente-et-un, toujours, je me rendis également à l’invitation mais, là encore, pas de quoi s’exciter outre mesure. Conversations formelles et sans grand intérêt, si ce n’est qu’après quelques coupes à bulles – c’est fou ce que ça contient une valise diplomatique –, ces messieurs en venaient à des conversations grivoises qui heurtèrent mes chastes oreilles de prude jeune fille ; on a eu droit à des tartines sur les Noires qui sont vraiment très appréciables surtout dans un lit, et autres balourdises gauloises du genre. Pas très élégants, tout ça. Enfin, une fois encore, on s’est empiffré au buffet en faisant d’acribes commentaires sous cape, comme tout le monde j’imagine.

J’en attendais donc davantage de mon entretien en aparté du lendemain avec le numéro deux, déjà rencontré lors du mariage d’Éric et Carla, et à qui j’avais envoyé par mail mon projet de thèse – c’est ce que l’on appelle placer ses billes. Il m’avait répondu que cela lui

paraissait passionnant et qu'il souhaitait s'en entretenir avec moi. Soit. Le conseiller en coopération culturelle s'est greffé à l'entretien. Soit. En fait, l'entretien fut un cours sur les îles divisées. J'ai répondu à des questions pendant plus de deux heures, mais je n'ai rien appris. Décidément, rien de très constructif, si ce n'est en termes de poignées d'amour dues aux agapes diplomatiques. De quoi revoir à la baisse le prestige de la profession.

En plus, y'avait même pas de Ferrero Roche d'or.

Épisode 29 – Atauro, l'île du bout du bout du monde

Après une dure semaine, chargée en émotions dont on se serait bien passé et en mondanités tout aussi peu nécessaires, rien de tel qu'un petit week-end à Atauro pour se détendre. Ajoutons à cela que cette île fait partie du décidément sympathique champ d'investigation de ma thèse, puisque cette petite île, située à quelques 24 miles nautiques – environ 15 kilomètres – du Timor, est entourée d'autres îles indonésiennes avec lesquelles les contacts sont particulièrement étroits. Aucun contrôle n'y est effectué – la police des frontières timoraise ne possédant en tout et pour tout qu'un bateau, et encore, il faut le gonfler avant usage, cela n'a rien d'étonnant – d'où un intense trafic d'essence, de cigarettes, etc. Près de cette île se trouve un îlot que les Indonésiens contestent aux Timorais, d'où des séances de Je te nargue/Tu me nargues entre pêcheurs, en attendant que le poisson morde. Si on vous demande, voilà pourquoi je suis partie à Atauro, et pas juste pour aller glander sur une plage de plus.

Le trajet s'effectue une fois par semaine en ferry, avec le même navire de « croisière » que celui qui nous conduisit à Oecussi. Il ne vaut mieux donc pas oublier le pain, sinon, c'est tintin jusqu'à la semaine suivante. Atauro est donc une île de l'île et, déjà que le Timor est comme qui dirait un bout du monde, imaginez un peu Atauro. Le trajet dure un peu plus de trois heures et demie et est loin d'être désagréable, surtout quand on a quelques dauphins pour le spectacle et un bon bouquin pour meubler l'entracte. À vrai dire, l'entracte a duré un peu plus longtemps que le spectacle, c'est qu'ils n'ont peut-être pas que ça à faire, les dauphins, occuper les clampins qui se font trimbaler en ferry. Arrivés en vue des côtes, vous vous demandez un peu où se sont cachés les 8 000 habitants de l'île, puis vous commencez à distinguer des maisons, des traces d'occupation humaine, donc ce n'était pas un piège, on ne va pas vous abandonner sur une île déserte pour mener une quelconque expérience scientifique sur votre capacité de résistance à la noix de coco couplée aux bains de mer à haute dose. Vous débarquez donc, confiant, voyant que vous n'êtes pas le seul dans ce cas. Une foule, toute relative, est là pour attendre le bateau, non pas que vous soyez envoyé là comme représentant de la délégation française, mais juste parce que LE bateau de la semaine, c'est forcément un peu l'événement. Sitôt le pied posé à terre, on vous propose de vous emmener à l'*ecolodge* et ça tombe bien, parce que c'est précisément là que vous aviez l'intention d'aller.

Vous voici donc embarqués sur l'un des trois pick-ups de l'île, et en voiture Simone, direction *THE* hôtel d'Atauro. Le chauffeur roule à toute berzingue sur l'unique route de l'île pour vous déposer, vous et vos quelques camarades de fortune, à destination, et là, autant dire que vous n'en finissez pas de vous étonner devant le charme du site. Et pour cause. Une petite dizaine de bungalows en bambous et en feuilles de palme, dans l'architecture locale, certains surélevés d'un mètre, d'autres de près de trois mètres, sur une petite plage face à un lagon, dans un petit jardin de cocotiers ; une case plus grande que les autres forme la salle commune avec petite bibliothèque choisie, quelques jeux de société et une guitare. La salle de bain, système indonésien – avec casserole bleue cette fois –, est pavée de petits galets, à ciel ouvert, protégée de plantes luxuriantes. L'ensemble fonctionne à l'énergie solaire, est parfaitement intégré à l'écosystème local (poubelles recyclées, eau récupérée, etc.) et, surtout, est géré par une ONG timoraise. Les retombées économiques sont donc directement pour les habitants de l'île et non pour un quelconque promoteur allogène. Résultat, tout le monde est content : les gens qui viennent, bénéficiant d'un confort largement suffisant (eau douce, électricité, bonne cuisine locale), se sentant accueillis tant les Timorais sur place sont prêts à papoter autant que faire se peut, tant les petits détails sont soignés et charmants, décorés avec goût, etc. Mais les gens sur place en profitent aussi sans que cela ne ruine leur petite île et sans qu'ils ne se sentent dépossédés. Vous me direz que c'est un peu idéaliste comme vision, peut-être, mais en attendant, c'est mieux que dans bien d'autres endroits et tout le monde a l'air bien content, voilà !

Et puis le chanteur de Midnigt Oil – pour ceux qui ont à peu près mon âge, un grand chauve avec des yeux clairs que vous avez forcément tous vus à la télé quand vous étiez au collège et que vous portiez des Converse et des tee-shirts Waïkiki –, militant écologiste hyperactif en Australie, est bien d'accord avec moi, on en parlait justement en scrutant les vagues pour y chercher des dauphins...

DEUXIÈME VOYAGE (2005)

Épisode 30 – Voyage dans un poulailler Jakarta ou l'enfer urbain

Un an après, me voilà repartie en Asie du Sud-Est pour de nouvelles aventures géographico-touristiques avec Popeye sur le dos. Popeye est mon nouveau sac de voyage, étrenné pour l'occasion, et Popeye, il est magique : il est beau, il roule, il fait sac à dos et s'il ne sent pas encore le sable chaud, ça ne saurait tarder.

Premier vol : Paris-Kuwait, via Rome. En arrivant sur Kuwait City, de nuit, nous avons été frappés par tant de lumières, tant et tant d'autoroutes éclairées quasiment mètre à mètre, par tant de terrains encore non bâtis mais déjà royalement illuminés, par cette débauche d'énergie à chaque coin de rue. Clairement, eux, ils ont du pétrole. Durant mes quatre heures de transit, j'ai pu observer la faune d'un aéroport tout ce qu'il y a de plus international dans son architecture. D'abord, les autochtones ou assimilés, portant de grandes djellabas immaculées, un turban de la même couleur cerclé de noir sur la tête, une barbe drue au menton, un regard de braise aux yeux : bref, les mêmes que dans *Tintin au pays de l'or noir*. Et puis leurs femmes, voilées de noir de la tête aux pieds, ces derniers délicatement sertis de chaussures de marque dernier modèle, dûment assorties à leur sac à main. Clairement, eux, ils ont du pognon qui doit dépasser de la djellaba. Il y avait également de nombreuses femmes voilées mais de fichus de couleurs vives, portant longue jupe ou jean et tennis, certainement en provenance d'Indonésie. Et c'est avec elles que j'ai effectué mon second vol, Kuwait-Jakarta. Imaginez un avion entièrement bondé de jeunes femmes entre quinze et vingt-cinq ans, avec juste une petite dizaine de voyageurs égarés pour compléter la carlingue. Ces jeunes femmes indonésiennes sont engagées au Koweït comme employées de maison. Les deux pays partageant la même religion, les échanges sont facilités. Elles y gagnent bien mieux leur vie qu'en restant au pays, mais les conditions de vie sur place ne sont pas toujours idéales et les retours au bercail bien rares. Selon toute apparence, elles n'étaient pas très habituées à prendre l'avion, d'où des chœurs de cris plus ou moins aigus pour scander chaque étape du voyage : dans la salle d'embarquement, au moment de la montée dans l'appareil où elles semblaient craindre de ne pas avoir de place, en s'y installant, au décollage, au moment du repas, quand la lumière s'éteint, quand elle se rallume, etc. Une adorable meute piaillant, jacassant, roucoulant, glapissant, cancanant, sans compter que beaucoup étaient malades, au point que l'équipage s'est trouvé en rupture de stock de sacs à vomir : un vrai bonheur...

Enfin, finalement, arrivée à Jakarta où je saute dans un taxi, direction la demeure de mes hôtes, Éric et Carla, les mariés de Dili. Je découvre alors que les embouteillages de la capitale indonésienne sont loin, très loin, très très loin d'être un mythe. Le trafic y est surprenant, mêlant voitures, énormes 4 x 4, bus de tous acabits, motos, vélo, sortes de véhicules ressemblant à une mobylette que l'on aurait déguisée en pousse-pousse en lui ajoutant un toit (noir), des contreforts (orange), une banquette arrière sur une remorque et un blason sur le côté, sans oublier les charrettes à bras poussées ou tirées selon la pente au beau milieu de cette agitation on ne peut plus productive en gaz polluants. Les rues sont de taille variable, bordées d'immenses buildings extra-modernes, tout de verre vêtus, au nom de firmes internationales. À leur pied, une végétation luxuriante et soigneusement paysagée dans le moindre interstice, lorsqu'il n'y a pas là un vendeur de mille broutilles dans sa boutique de tôle. La juxtaposition entre le moderne et le pittoresque, l'opulent et le pouilleux, le capitalisme triomphant et la débrouille nécessaire, est partout visible. Au terme de deux heures de trajet et quelques circonvolutions supplémentaires pour trouver le 50E d'une rue où les numéros n'en font qu'à leur logique qui n'est en tout cas pas celle de l'ordre numérique, me voilà rendue. À peine avais-je eu le temps de poser mes affaires et de passer quelques coups de fils pour assurer la France de mon arrivée que nous voilà repartis. Un traitement de choc destiné à exclure les moustiques pour un bon moment de la maison nous obligeait à une petite virée en ville : youpi !

J'ai ainsi découvert deux des plus grands *malls* de la ville, à côté desquels les Quatre Temps parisiens font figure de superettes. On y trouve toutes les enseignes internationalement interchangeables que l'on trouve partout, si ce n'est que, devant chaque boutique, un bataillon souriant et avenant de vendeurs et de vendeuses en uniforme aux couleurs de l'enseigne n'attend qu'un signe de vous pour vous aider à mieux empletter. On en compte parfois plusieurs dizaines juste là, attendant devant la porte, rivalisant silencieusement dans leurs impeccables tenues. Pour pénétrer ces lieux, un contrôle de la voiture (avec chauffeur, et oui...) et des pattes plutôt blanches sont nécessaires : point de vendeurs ambulants ou de pousseurs de pousse-pousse à l'horizon.

Difficile d'évoquer Jakarta sans faire des tartines sur ses embouteillages. Il faut dire que je passe pas mal de temps à courir la ville dans tous les sens pour essayer de faire avancer le schmilblick de mes pérégrinations à but doctoral. Mes hôtes vivent dans la zone sud de Jakarta, soit à vol d'oiseau à une dizaine de kilomètres de l'avenue où se trouvent les principales institutions locales. Je rappelle que Jakarta compte environ 10 millions d'habitants et plus de 20 pour la conurbation *Jobotabek* (Jakarta + Bogo + Tangerang + Bekasi) pour les intimes du jargon urbanistique. Une énorme ville, donc, et qui a poussé comme un champignon à partir de la petite graine nommée Batavia, semée par les Hollandais au début du XVII^e siècle. Voilà pour le décor. Non, j'allais oublier que pour essayer d'assainir un site quelques peu marécageux et donc propice aux méchants moustiques porteurs de plein de méchantes maladies, les colons hollandais ont tracé tout un système de canaux, comme à la maison. Le problème est que, si en saison des pluies, cela fonctionne à peu près, en saison sèche, les canaux se transforment en vagues mares d'eau stagnante, bref, le pire du pire tant au niveau des odeurs que de l'hygiène. Pour se déplacer dans cet accueillant environnement, de multiples options s'offrent à vous en fonction du budget et du temps dont vous disposez. Mais chacun est un petit monde en soi, avec ses codes de (bonne) conduite. Les bus locaux appelés *bemos* ou *mikrolet* quand il s'agit d'un petit, le bon vieux taxi, les *bajajs* (sorte de mobyettes à trois roues, de couleur orange), les motos-taxis qui nécessitent d'avoir le cœur bien accroché parce que le faufileage entre les voitures est un sport local régi par des règles locales et que vous n'y comprenez goutte, si ce n'est que ça avance et que les accidents sont rares. Vous fermez parfois les yeux au passage entre deux camions...

J'ai surtout investi dans la suite des opérations en acquérant trois billets d'avion dans une petite agence de derrière les fagots, bien planquée dans une petite ruelle coincée entre un building Nokia dépassant de vingt étages le Tetra Pak d'en face. C'est donc là que j'ai pris :

Jakarta – Kupang (Timor occidental, donc indonésien)

Kupang – Bali pour quelques... hum, hum...vacances.

Bali – Dili (Timor oriental, vous connaissez !)

Épisode 31 – De la participation générale

Dans ce pays, tout le monde participe, en général et en particulier.

D'abord, tout le monde participe au trafic routier, plutôt dense, précédemment décrit. De nombreux hommes, non policiers, se promènent ainsi avec un sifflet autour du cou et prennent un évident plaisir à contribuer à la fluidité du trafic local. Au paroxysme des embouteillages, ils se mettent donc au beau milieu des carrefours, arrêtent les uns, font passer les autres, fusillent du regard les récalcitrants, sifflent furieusement aux oreilles des mollassons, bref, ils participent à l'activité et, conséquemment, au bruit ambiant déjà assourdissant.

Les gens participent également dans les cyber-cafés, si l'on peut ainsi les nommer. Celui qui se situe à deux pas de chez mes hôtes, où je peux donc consulter mes messages (à raison d'un toutes les dix minutes) et en écrire (quand le clavier le permet), est aussi et avant tout un centre de jeux vidéo. Étant donné les temps d'attente entre chaque ouverture de page, je peux à loisir observer mes camarades d'équipe. Il règne là une atmosphère fébrile, scandée de bruits et de musiques électroniques à toute berzingue. Les jeunes garçons du quartier y passent des heures à jouer, se soutenant les uns les autres, se donnant des conseils pour décimer tel ou tel terrifiant ennemi, pour gagner des points sans perdre de vies, pour franchir un obstacle, trouver un trésor. Bref, ils semblent s'y amuser comme des petits fous. Ils sont parfois trois ou quatre devant un poste et autant vous dire que l'ambiance est chaude, thermiquement comme nerveusement. Idéal pour se reposer un peu des embouteillages qui règnent au-dehors...

Les gens participent aussi beaucoup devant la télé. Regarder la télé est un sport national qui se pratique de préférence en équipe, histoire de pouvoir s'esclaffer de concert. Des feuilletons entre Dallas et Santa Barbara, mais version locale, semblent passionner les foules qui les regardent avec force commentaires et éclats de rire tonitruants. Les héroïnes sont généralement très bien vêtues, magnifiquement coiffées et bien plus blanches que la moyenne. Les intrigues semblent aussi légères que les dialogues, même si je suis assez mal placée pour en juger. Quoi qu'il en soit, tout le monde a l'air ravi de ces émissions et le fait bruyamment savoir. On ne voit pas pourquoi ils s'en priveraient, d'ailleurs.

Les Indonésiens participent aussi religieusement. Le pays est à majorité musulmane. On croise beaucoup de femmes portant un fichu coloré sur la tête en guise de voile et l'on voit beaucoup de mosquées dans Jakarta, où se trouve d'ailleurs l'une des plus vastes du monde (20 000 places « à genoux »). Le matin, vers 5 heures, et le soir, aux alentours de 16 heures 30, les rues résonnent des appels à la prière des muezzins. Ce qui fait un excellent réveil-matin quand vous avez la chance d'avoir une mosquée de l'autre côté du mur d'enceinte. Vous me direz, ça change des poules et des coqs de Dili... Alors que je visitais le monumental monument national, situé comme il se doit place de la Liberté, des hommes ont soudainement dégainé leur tapis, se sont déchaussés et mis à prier dans le coin est de l'édifice. En passant devant des mosquées situées en bord de route, on voit parfois des tapis de prière qui débordent jusque sur la chaussée, ce qui ajoute encore à la complexité du trafic local. Bref, les Indonésiens sont en majorité musulmans et pratiquants. Pour l'instant, cela n'a rien d'oppressant. On ne voit pas de femmes voilées de noir de la tête aux pieds, d'hommes barbus à l'air vaguement illuminé, une bombe entre les dents. Tout le monde ici paraît « décontracté de la croyance », si l'on peut dire. Il y a de la musique partout, on trouve de l'alcool, les femmes ont parfois des tenues très sexy, la télévision débite des niaiseries à l'eau de rose, rien de bien méchant donc. J'attends toutefois de voir ce que cela donne dans les régions plus rurales. Et puis il semblerait que la tendance soit à une islamisation croissante de la société civile depuis une vingtaine d'années. Initialement, l'État indonésien exigeait que chacun appartienne à une religion monothéiste de son choix, ce qui était une manière de lutter contre le communisme, en son temps. En vertu de ce pilier du *pancasila* (doctrine nationale), il promouvait une totale tolérance et défendait une égalité de traitement

entre les différentes religions présentes dans le pays (christianisme et hindouisme notamment). Apparemment, l'une d'entre elles est en train de gagner la course, et pas toujours avec les bons chevaux : n'oublions pas que le pays a été victime d'attentats visant les principaux lieux de « pollution occidentale » (ambassade anglo-saxonne, discothèque). Le contrôle des sacs et les portiques de détection à chaque entrée de bâtiment sont là pour vous le rappeler.

Pour finir, les Indonésiens participent aussi à notre réputation culinaire sans faille. Mes hôtes m'ont emmenée dîner en ville. Et nous voilà partis en expédition sous des trombes d'eau. La saison des pluies battant en effet son plein, il pleut tous les soirs, et pas qu'un peu, avec des orages terribles et des cataractes d'eau à faire verdir le désert. Objectif : le restaurant français du coin. Nous nous sommes donc retrouvés « Chez Josette, au Café de Paris ». « Chez Josette » peut-être, mais version dépayssante. Le lieu se trouve au deuxième étage d'un petit centre commercial peu fréquenté la nuit. Un pianiste-chanteur chinois vous accueille à l'entrée en bramant à tue-tête et atrocement faux de vieux standards de crooners américains sur le retour. La décoration allie nappes à carreaux rouges et murs tapissés de fausses briques assorties. Des jardinières de fleurs artificielles, d'où émergent des champignons tout aussi artificiels, séparent les tables les unes des autres pour créer une intimité appropriée aux fameux *French kisses*. Des affiches de ce bon vieux Toulouse-Lautrec disputent la vedette à d'authentiques croûtes montmartroises sur tous les pans de murs. Plus français, paraît-il qu'on ne fait pas. Le menu, rédigé dans notre belle langue, fait alterner soupes à l'oignon, escargots, sandwiches jambon-beurre et autres spécialités familières à l'oreille. À l'oreille, certes, au palais, c'est moins sûr. J'ai opté pour un tournedos Rossini, me disant que c'était l'occasion ou jamais de me faire offrir ce plat de roi. Le résultat de cette douceur version indonésienne mêle viande de bœuf délicieuse, rouge et tendre à souhait, bacon et pâté, pas vraiment de foie. L'ensemble est plutôt bon, mais ce pauvre Rossini n'y reconnaîtrait sans doute pas son tournedos. Pour accompagner l'ensemble, on vous amène du bon pain tout droit sorti du congélateur, servi dans ces petites panières en osier qui ont le chic pour encombrer les tables exiguës de chez nous. Un beurre à l'ail, spécialité dont j'ignorais jusqu'alors l'existence, se devait d'être tartiné dessus, rendant les *French kisses* un peu plus périlleux par la même occasion. La patronne, Josette donc, fait le tour des tables avec un petit mot pour chacun ; petit mot en indonésien ou en anglais, le français étant réservé et limité à l'inévitable « Bon appétit ». Elle s'appelle Josette comme moi Shéhérazade, la patronne. Le repas fut très agréable, surtout quand le pianiste arrêta de chanter, et cette petite expérience fut une confirmation supplémentaire de la réputation dont notre cuisine bénéficie à l'étranger. C'est toujours intéressant de manger dans un restaurant français à l'étranger, tout autant que pour un Italien, un Mexicain, un Indien ou un Chinois chez nous ; on a le sentiment d'être les seuls à ne pas se faire rouler...

Globalement, on a donc l'impression d'être dans un pays où les gens participent, où ils sont là, présents, actifs, attentifs. Autant dire que ça fait du bien.

Épisode 32 – Premières impressions en direct de Kupang

Me voici arrivée à Kupang, capitale régionale du Timor occidental, toujours en terre indonésienne donc, mais à l'autre bout de l'archipel. Un point commun majeur : la circulation et le grand nombre de deux-roues pétaradant dans les rues. Différence principale : on n'est plus dans la capitale, et ça se sent, au sens propre comme au figuré.

Après quelques heures d'avion, j'ai atterri à Kupang en début de soirée. Durant le vol, j'ai discuté un peu avec deux autres étrangers : une Anglaise de Liverpool, chevaline à souhait, travaillant pour une ONG, et un Canadien venant prendre le poste de responsable de la sécurité de la province pour l'ONU. Toujours utiles à mettre dans sa manche, surtout courte. Les autres passagers ont tous consciencieusement roupillé pendant le trajet, à moins qu'ils n'aient juste fermé les yeux pour ne pas voir la route. Il a ensuite fallu que je trouve un taxi pour me rendre à l'hôtel sélectionné par guide interposé ; la négociation fut rude et ne se solda pas précisément à mon avantage. D'autant plus que le susdit hôtel était tout ce qu'il y a de plus fermé, pas une loupiotte à l'horizon. Mais mon chauffeur au moins aussi râleur que ses homologues parisiens ne voulait pas en démordre : c'est là que je voulais aller, et bien j'y étais, je n'avais qu'à descendre et dormir devant la porte ! Il a donc fallu renégocier pour qu'il daigne me recharger armes et bagages, à contre-cœur, et me conduire vers des horizons plus éclairés. Là, une longue succession de visites de chambres plus déprimantes et miteuses les unes que les autres contribua encore à mon agacement et au sien : lui, voulant à tout prix me conduire là où on lui donnerait une commission, et moi cherchant un gîte correct sans être ruineux. Il faut bien que chacun défende son beefsteak. J'ai fini par rendre les armes et poser les bagages devant la propreté rudimentaire d'une chambre à 3 euros la nuit. J'y ai dormi pour le prix.

Le lendemain matin, sur le pied de guerre très tôt, et pour cause, je décidai de me trouver un autre refuge pour la semaine. J'ai donc de nouveau écumé les hôtels de cette ville de quelques 200 000 âmes pour atterrir là d'où je vous écris : le Flobamor II (Flores/ Ambun/ Timor, les îles du quartier – j'imagine qu'il y en a eu un I), pour l'heure pleinement satisfaisant. Propreté honorable, *mandi* (salle de bain indonésienne), grand lit, prises électriques, d'où écriture), environnement et décoration extraordinairement kitsch mais pleine de bonne volonté. Il y a même un ou deux gros cafards bien gras qui déambulent sur le carrelage, ce qui prouve que la maison est accueillante. Me voici donc dans mon nouveau palace.

Mais je ne me suis pas contentée de courir les hôtels de la ville, j'ai aussi bien fait avancer le schmilblick : mon rendez-vous avec le responsable local du Haut-Commissariat aux Réfugiés (HCR) fut à la fois très intéressant et très prometteur puisqu'il m'a non seulement donné diverses infos de première main, mais aussi un contact avec un Indonésien anglophone, responsable d'une ONG travaillant dans les camps de réfugiés et parfaitement disposé à m'y servir de guide-traducteur. « Mais qui sont ces réfugiés ? » me demanderont les plus concernés. Et bien, en 1999, lorsque le référendum d'autodétermination a tourné au carnage, environ 250 000 personnes ont fui ou ont été emmenées de force au Timor Ouest, manière de laisser penser que c'était un tel bordel au Timor Est que les rats fuyaient le navire et que l'intervention indonésienne était donc parfaitement justifiée. La grande majorité de ces réfugiés est rentrée chez elle ; il en reste cependant environ 25 000 au Timor Ouest, d'ailleurs plus considérés tout à fait comme des « réfugiés ». Certains n'ont aucune envie de revenir au Timor oriental où, ayant accompli quelques méchancetés pas jolies-jolies, ils savent pertinemment qu'ils n'y seraient pas attendus avec des gerbes de fleurs. D'autres se sont laissés convaincre que l'on était peut-être mieux là que dans un pays à l'avenir encore pour le moins incertain et au taux de chômage vertigineux (on avance 60 % de la population active) ; enfin, il y a ceux qui se disent que s'ils rentrent maintenant, on va forcément leur demander pourquoi ils ne l'ont pas fait avant, et pas forcément gentiment. Bref, tous ces gens sont dans des camps, autres formes de frontières sur l'île : CQFD, j'y vais !

En fin d'après-midi, je me suis affalée devant une bouteille d'eau glacée dans le bar le plus fameux de la ville, « bourré d'Australiens, de touristes égarés et d'accortes serveuses », *dixit* le *Routard*. Autant pour l'hôtel d'hier, ils étaient un peu à côté de la plaque d'enseigne lumineuse, autant là, c'était tout comme écrit dans le livre. En l'espace d'une heure, je suis tombée sur :

– Un énorme Australien, dégoulinant de sueur et de bière, accoudé au bar où il lutinait un essaim de jeunes et jolies donzelles à la peau mate dépassant visiblement à peine leur seizième anniversaire, en riant aussi grasement que possible.

– Un de ses compatriotes, archétype du touriste en goguette, harnaché d'un short-bob-chemise à fleurs et offrant royalement des coups à boire à l'autoproclamé extraordinaire guide local, m'ayant déjà par ailleurs fait miroiter les merveilles secrètes de la région qu'il est seul capable de me faire découvrir, comme de bien entendu.

– Une routarde danoise portant haut les couleurs de *Greenpeace* au point d'aller d'île en île en refusant de prendre l'avion, ce qui la conduit à se faire embarquer sur les cargos, bien moins polluants, il faut le reconnaître. Son problème était de se rendre en Australie où aucun bateau ne semble aller d'ici. Elle peut-être toujours en train de chercher la solution...

– Un couple tout droit sorti d'un polar de série B : lui, « homme d'affaires » francophone puisque Guadeloupéen d'origine (même s'il n'a pas semblé comprendre les trois pauvres mots de créole de mon vocabulaire), faisant « du business » entre les îles indonésiennes depuis des années avec un air entendu comme on en fait plus. Elle, « femme d'affaires » également, ne parlant pas un mot d'anglais et souriant béatement avec un air de ne pas avoir très bien entendu. Tous deux arborant des tee-shirts Erasmus (programme d'échange universitaire européen) jaune vif assortis, impossible de les rater.

La faune étrangère importée est donc plutôt divertissante, mais de pas trop près quand même.

Quant aux Indonésiens d'ici, ils sont aussi souriants qu'à Jakarta et jalonnent tous vos trajets de « hello Miss » ou « hello Mister », c'est selon, auxquels il est bien difficile de résister. Sur le chemin de retour vers mon nouveau bercail, un lycéen de dix-sept ans se destinant à des études de tourisme m'a fait un brin de causette, ravi de papoter avec une étrangère de si loin. On n'a pas vu les trous de la route passer. Et en discutant avec un des chauffeurs de moto-taxi du jour, je me suis aperçue qu'il venait de Dili où il n'est visiblement pas très pressé de retourner : si ce n'est moi qui vais aux « ex-réfugiés »...

Épisode 33 – Longue fin de semaine sous le soleil de Kupang

Kupang, c'est sympa, mais j'y passerais pas ma vie non plus. Heureusement que je n'y suis que pour une semaine et que je passe mes journées à vadrouiller, sinon, le temps me paraîtrait vraiment longuet, surtout que ces jours-ci sont fériés. Bravo la chercheuse à la manque qui essaie de chercher les jours fériés ! Vendredi était le jour du nouvel An pour les hindous, donc férié dans tout l'archipel, et aujourd'hui samedi, ça l'est aussi parce qu'il serait dommage de s'arrêter en si bon chemin, d'autant que dimanche est juste le lendemain. Résultat, tous les bureaux sont fermés et mes rendez-vous et investigations administratives sont remis à lundi. En attendant, il faut que je trouve à m'occuper dans cette belle ville, sans trop perdre mon temps si possible. Alors j'essaie de papoter avec un maximum de gens et de fureter dans tous les coins imaginables.

J'ai arpenté la ville dans tous les sens pour m'y repérer au mieux et, du coup, j'ai aussi été bien repérée par les autochtones qui savent désormais que *jalan, jalan*, « je marche, je marche ». La grande question que tout le monde vous pose au passage est en effet « Où vas-tu ? ». Il semble impensable de ne pas savoir où l'on va dans ce pays. Alors, comme je ne sais pas précisément où je vais et que c'est justement là tout l'intérêt de la manœuvre, je réponds désormais que je marche pour marcher, ce qui semble satisfaire mes interlocuteurs de trottoir. Mes déambulations d'hier m'ont conduite jusqu'au vieux cimetière hollandais où étaient enterrés les colons. Des tombes portant encore noms et dates, enfouies dans la végétation, rappellent à qui leur prête attention que des hommes sont venus se perdre là, à l'autre bout du monde, en d'autres temps, et qu'ils devaient trouver le climat sacrément différent de chez eux. J'ai même vu la tombe d'une Pauline Antoinette, décédée à Kupang à l'âge de trente-et-un ans en 1892... On a pas idée de venir s'enterrer, puis de se faire enterrer dans des bleds pareils, aussi...

Pour me déplacer, je pratique désormais également le *bemo* ou *mikrolet*, à savoir des minibus dans lesquels on met une bonne douzaine de Timorais indonésiens alors qu'on y rentrerait à peine cinq ou six Européens, je ne parle même pas des Américains. Mais c'est très pratique, peu cher et surtout convivial. Dans les ruelles du centre-ville, des cages à oiseaux d'où sortent trilles et gazouillis jouxent des graines séchant au soleil, des gens endormis à l'ombre d'un mur lépreux, des odeurs de cuisine épicée et de poubelles mêlées. Une ville qui bruisse de vie. Je me suis arrêtée devant le temple protestant (rappelez-vous que le Timor est une île majoritairement chrétienne, contrairement au reste de l'archipel) pour voir sortir une noce au grand complet : la mariée, vraiment très jolie, était en meringue jaune pâle et son mari tout neuf dans un costume vert sombre tout neuf aussi, avec de petits gants blancs du plus bel effet. Tout le monde était très habillé, à l'occidentale ; les femmes, en longues jupes étroites et scintillantes, les hommes tout transpirants dans leurs costumes trois-pièces avec pince à cravate et boutons de manchette. Les Indonésiens, tout au moins ceux des villes, sont généralement bien habillés, toujours propres et bien coiffés, même les plus modestes d'entre les modestes. Les rayons consacrés aux produits d'hygiène dans les boutiques sont d'ailleurs extrêmement impressionnants. On y trouve des flacons de toutes tailles (parfois même des mini-doses façon échantillons), de tous prix, de toutes couleurs et de toutes odeurs, pour que chacun trouve son plaisir dans le *mandi*. Hors de question de se balader en débraillé, donc. Un peu plus loin, des hommes en djellabas et portant un fez sur la tête se rendaient à la mosquée à l'appel du muezzin. En fin d'après-midi, j'ai déniché, dans le fin fond d'une librairie, un petit dictionnaire franco-indonésien qui avait dû être oublié là en des temps immémoriaux : je ne le lâche plus et essaie ainsi de développer mon maigre bagage de mots indonésiens.

Côté papotage, justement, j'ai discuté hier soir avec l'Australien en panoplie de touriste, médecin militaire à la retraite, vétéran du Vietnam, avec un grand-père mort en Belgique lors de la Première Guerre mondiale et un père disparu lors de la Seconde, ainsi qu'avec les deux guides timorais qui ne le lâchent pas d'une semelle. Comme d'habitude, les choses sont bien

plus complexes qu'elles ne paraissaient et la conversation avec ces trois-là s'est avérée très intéressante, tout le monde y allant de ses comparaisons et de ses points de vue sur telle ou telle différence culturelle, en anglais évidemment, avec curiosité et ouverture. Les deux guides travaillaient au Timor oriental avant 1999 et semblent avoir son indépendance un peu en travers de la gorge. Ce matin, j'ai aussi passé deux heures à discuter avec un professeur d'anglais grand amateur de *taïs* qui me disait à quel point la vie était plus complexe depuis l'indépendance du Timor oriental pour la majorité des gens qui, comme lui, ont une bonne partie de leur famille de l'autre côté de la frontière. Et de m'expliquer tout cela en détail. Évidemment, j'ai pris des notes. L'un dans l'autre, j'arrive donc à trouver des informations complémentaires pour faire avancer le schmilblick. Vous aurez évidemment deviné que le schmilblick se soutient dans deux ans environ, qu'il est censé faire un bon millier de pages et me permettra de me faire appeler « docteur » !

Épisode 34 – Un samedi soir sous les étoiles et un dimanche en famille

Finalement, les choses se décantent, et plutôt dans le bon sens. Tout arrive à qui sait être là au bon moment en ces lointaines contrées...

En fin d'après-midi, je flânaï un peu dans la rue principale du bord de mer, observant l'universel manège des jeunes garçons gonflant le torse devant des jeunes filles se chuchotant de mystérieux conciliabules à l'oreille. Tout le monde semblait s'être donné rendez-vous là, pour voir et être vu entre deux *bemos* clignotant de mille feux, un étal de vêtements, un réparateur de montres, un marchand de beignets ou un vendeur de cigarettes à l'unité. Le tout se déroulait dans un bruit assourdissant, chaque *bemo* ayant sa propre musique, de préférence plus forte que celle du précédent, de même que chaque boutique, sans oublier les vrombissements et les multiples klaxons de tous les véhicules passant et repassant. Traduisez par musique un assortiment de standards anglo-saxons des années 1980 : ici, point de CD, ou rarement, mais encore les bonnes vieilles cassettes vendues par centaines à tous les coins de rue. Ici aussi, les années 1980 sont à la mode, mais pas pour les mêmes raisons que chez les « adulescents » que nous sommes. Une belle animation, donc. Je me dirigeais vers le désormais fameux Teddy's bar où la faune conjoncturellement locale vient s'abreuver de bière à la nuit tombée, me disant que j'y croiserais forcément quelqu'un de ma connaissance. De fait.

Le récemment nommé responsable de la sécurité locale par l'ONU (ce que je ne comprends toujours pas, étant donné qu'il n'y a pas de personnels UN ici), débarqué par le même avion que moi, et le responsable du Haut-Commissariat aux Réfugiés étaient effectivement accoudés au bar en compagnie de la femme de ce dernier. Leïla est libanaise et a vécu vingt ans à Paris. Elle parle donc un français parfait, ce qu'elle s'empressa de faire avec délectation puisque son Norvégien de mari n'en comprend pas un traître mot. Il s'agissait en fait d'un petit pot de présentation de la communauté expatriée locale au nouveau venu et à moi, étant donné que j'étais aussi là, ma bière à la main : sont ainsi arrivés un couple d'Allemands travaillant pour une organisation gouvernementale et une famille javano-australienne (elle est javanaise, il est australien, ils ont deux enfants, une boutique d'objets d'art et un club de plongée). Voilà pour les notables locaux. Nous avons donc fait connaissance en baragouinant anglais dans une atmosphère de plus en plus conviviale au fur et à mesure que les bières se vidaient. Une chanteuse de karaoké (oui, ici aussi) est venue susurrer des romances à la Elvis autour de notre table en plein air, juste sous les étoiles, à peine à l'écart du brouhaha ambiant. À la question « Danse-t-on dans ce pays ? », on me répondit que les autochtones avaient en effet une curieuse et compliquée danse locale. Mais au moment où les Timorais se lèvent d'un bloc pour la fameuse danse locale, je m'aperçois que c'est en réalité un bon vieux Madison avec des pas vers la gauche, des pas vers la droite, des pas devant, des pas derrière, un quart de tour, et on recommence ! Pas très exotique, mais pas très difficile non plus. Je me lance donc, sous le regard médusé de mes convives qui se demandaient comment je pouvais déjà connaître quelque chose d'aussi typique.

Affamés, nous nous sommes ensuite rendus chez l'Australien qui nous a tous conviés à goûter son vin, production 100 % personnelle, avec des pizzas maison. Évidemment, je suis le mouvement. Nous débarquons dans une magnifique villa qui est aussi en partie la boutique d'artisanat local : des dizaines de magnifiques sculptures, des *taïs*, des porcelaines chinoises, des instruments de musique, le tout dans un cadre à l'architecture moderne très réussie. Une tentante piscine venait couronner le luxe des lieux. On nous servit donc de bonnes pizzas accompagnées d'un breuvage que j'ai eu le malheur de qualifier de « bon apéritif » alors que le maître de maison se targuait d'avoir réinventé le processus de vinification grâce à un système de congélation qui permet d'enlever de l'eau, et donc de renforcer le taux d'alcool. Intéressant, certes, mais on est loin de ce que nous autres Français appellerions « vin ». Enfin moi, ce que j'en dis... Il commençait à faire très chaud autour de cette belle piscine si bleue et

nous regrettions de ne pas avoir de maillots lorsque l'Allemande, ni une, ni deux, s'est mise en culotte et jetée dans les flots, tous bourrelets dehors. Quel naturel, ces peuples nordiques...

La soirée fut donc plutôt amusante et j'y ai appris quantités de choses. Entre autres, que pour tous ces gens comme pour les Indonésiens, l'indépendance du Timor est une aberration et les États-Unis ne sont pas loin derrière tout ça... Je ne sais vraiment plus quoi en penser. Autre point positif, Leila m'a invitée à rester chez eux lors de mon retour à Kupang dans un mois, ce qui est toujours bon à prendre. Tous ces folâtrages en bord de piscine sont bien gentils, me direz-vous, mais pas très locaux. Oui, mais c'est là qu'intervient Ida.

J'ai rencontré Ida hier après-midi, devant un étalage de foulards parmi lesquels j'essayais de choisir quelque chose pour couvrir ma nuque un peu trop rouge. Nous avons commencé à papoter en anglais et elle m'a donné son numéro de téléphone en me proposant de se revoir à l'occasion. Je me suis dit que l'occasion pourrait être la balade à la plage dont j'avais prévu d'occuper mon dimanche. Le rendez-vous fut rapidement pris pour ce matin 9 heures, après la messe protestante à laquelle elle allait assister pendant que je cuvais mes bières et mon drôle de vin techniquement modifié. Et me voilà partie avec cette miss qui anime une émission de radio locale et travaille aussi pour l'IOM (Organisme des Migrations Internationales), par conséquent très au fait des questions touchant les réfugiés. Nous avons été au marché que je ne connaissais pas encore et où j'ai pu poser toutes les questions que je voulais, puis à la plage où je me suis trempée toute habillée (l'ambiance n'est pas franchement aux seins nus) parmi un troupeau de gamins hilares qui m'appelaient sans cesse « *boulé, boulé* », ce qui signifie tout simplement « la blanche, la blanche ». Nous avons longuement discuté de choses et d'autres, à commencer par son petit ami (les filles...), un Suisse qu'elle devrait rejoindre dans quelques mois, ce qui l'effrayait un peu. Nous nous sommes ensuite arrêtées acheter du poisson grillé pour le ramener chez elle où ses parents me conviaient à déjeuner. J'ai donc déjeuné en leur compagnie, Ida faisant office de traductrice. Eux ne mangeaient pas parce qu'ils attendaient d'autres invités encore. Les plats étaient posés sur une table où chacun se servait puis mangeait sur ses genoux, assis sur des chaises disposées en demi-cercle autour de la télévision allumée. J'ai appris quelques nouveaux mots tout en dégustant du riz, du poulet grillé, une sorte de bouillon de poulet, des nouilles très fines et le poisson grillé : copieux ! J'ai goûté un peu de tout, ce dont la maîtresse de maison semblait ravie. Leur maison est assez jolie et semble confortable, certainement parce qu'ils font partie de la classe moyenne, le père étant un militaire à la retraite. Après ce déjeuner dominical pas si éloigné du gigot-haricots de chez nous, l'oncle m'a ramenée à mon hôtel. Là encore, on m'a proposé de m'héberger à mon retour sur Kupang.

Comme quoi, en cherchant bien, on trouve des amis partout.

Épisode 35 – De l'administration et du journal local

Après ce long week-end bien mieux achevé qu'il n'avait commencé, j'espérais que le début de semaine serait fructueux, épistémologiquement parlant. Quelques rendez-vous en jalonnaient déjà les journées.

J'ai d'abord rencontré les membres d'une ONG spécialisée dans la question des réfugiés avec l'idée qu'au-delà de l'entretien, on pourrait peut-être aller y faire un tour, dans ces fameux camps. Plus ça va, plus je mesure l'écart considérable entre les différentes versions des faits relatées par mes interlocuteurs, allant de « Tout va bien, tout le monde vit en parfaite harmonie et se projette main dans la main dans un avenir radieux de fraternité » à « C'est un véritable enfer pour les locaux qui vivent à côté des camps, ces satanés réfugiés n'en foutent pas une et attendent que ça tombe de l'arbre du voisin ou, à défaut, de l'ONU ». Idem pour les chiffres, qui oscillent entre 7 000 et 60 000 ex-réfugiés ! Avec ça, allez dire que la géographie est une discipline universitaire sérieuse... Pourtant, rien ne semble plus exact que les chiffres donnés par l'administration indonésienne.

Ce matin, j'avais rendez-vous avec un membre du bureau du gouverneur de la province, rendez-vous qu'il n'a pas été aisé d'obtenir étant donné qu'aucune des personnes qui répond au téléphone ne baragouine ne serait-ce que trois mots d'anglais. Mon appel a donc créé une petite révolution puisqu'il a fallu trouver LE fonctionnaire susceptible de comprendre ce que voulait cette étrangère et pourtant, Dieu sait que je m'efforce de bien rouler les « r » pour être comprise au mieux ! On me passa finalement, après plusieurs longues minutes d'agitation à l'autre bout du fil, un monsieur avec un accent *british* irréprochable qui s'enquit de mes *desiderata* et me fixa rendez-vous en m'assurant que tout serait mis en œuvre pour m'aider au mieux. Je me rendis donc à l'heure dite au bureau dit, non sans avoir fait l'acquisition d'un parapluie, au cas où la pluie ne passerait pas. Dans le *bemo* qui me conduisait à destination, une mamie toute édentée au sourire néanmoins radieux s'est amusée comme une petite folle de mon humide présence à ses côtés ; je crois qu'elle en a eu pour la journée. Les bâtiments de l'administration provinciale sont énormes, Kupang étant aussi à la tête de l'ensemble des petites îles alentour, et ressemblent furieusement à un hall de gare : ils grouillent de gens discutant dans d'interminables couloirs et ayant l'air d'attendre, si ce n'est qu'il s'agit uniquement de fonctionnaires en uniforme kaki. Dans le dédale des couloirs par lequel on me conduisit jusqu'au lieu où je devais attendre mon interlocuteur, cette impression d'attente générale se confirmait. À travers des vitres, je vis une bonne centaine de bureaux, pour moitié sans occupant, répartis en une demi-douzaine de salles. Quand la salle était occupée, c'était par des gens qui lisaient le journal, un livre, un magazine, par un groupe de femmes en train de papoter, parfois un homme penché sur de minutieuses écritures, bref, visiblement pas une activité débordante. On me fit entrer dans une pièce où l'activité semblait un peu plus débordante qu'ailleurs et on me fit asseoir sur un sofa tendu de velours rouge, pile face à une trentaine de personnes très vaguement actives ; à côté de moi, et donc face aux bureaux des subalternes, le bureau du chef, du supérieur, ombre invisible planant sur l'attente générale. J'attendis ainsi mon interlocuteur, tandis que tout le monde me fixait tranquillement, ambiance troupeau de vaches devant le train qui passe. Lorsque Celui-qui-parle-anglais est arrivé, au lieu de me conduire dans un endroit un peu plus propice à la conversation, il me laissa là, sur mon sofa rouge, pour lui poser toutes mes questions : n'ayant sûrement pas souvent des telles occasions, il se délectait visiblement de montrer à ses semblables en uniforme kaki sa maîtrise d'une (langue) étrangère. Quant aux spectateurs, ils paraissaient ravis du spectacle. Celui-qui-parle-anglais venait de passer plusieurs mois en Angleterre où il avait fait des études d'administration publique grâce à une bourse gouvernementale. Il n'en était pas peu fier et on serait bien en peine de le lui reprocher. Ma carte de visite, la lettre de recommandation super-méga-tamponnée de l'École doctorale et une photocopie de mon passeport ont déridé l'homme qui prenait sa tâche visiblement très au sérieux. Mais le contraste allait croissant entre son sérieux et les réactions que ma présence provoquait. Dans chaque nouveau bureau où il m'a ensuite amenée, tout le monde cessait immédiatement ses

« activités » et semblait pour le coup ne plus rien attendre. Des « chefs », auxquels il me présenta cérémonieusement, m'ont lancé un « *nice to see you* » avec un sourire coquin, tandis que sa femme qui prenait le thé à proximité, s'est exclamée « *you are very beautiful!* », ce qui fait toujours plaisir mais n'est pas très protocolairement correct (apparemment, il y a quelques rudiments d'anglais qui traînent quand même dans les parages). Bref, je leur ai fait de l'animation. Et comme Celui-qui-parle-anglais était trop débordé pour m'accompagner dans tous les services nécessaires à mes investigations, il faut que j'y retourne demain : ce sera la suite du show, peut-être déjà attendu.

Quant aux données fournies en échange de cette diversion, elles sont bien trop belles pour être honnêtes : l'administration indonésienne réalise chaque année un recueil de plusieurs centaines de pages contenant tous les chiffres de population, d'activités, etc., de chaque province. Il existe donc une bible statistique qui contient des données d'une précision telle que seul le mode d'emploi d'une montre suisse pourrait rivaliser. Je rappelle que l'on est en Indonésie... Comme tout est dans le livre, il n'y a qu'à s'y référer pour avoir des informations, ce qui coupe court à toute discussion.

Autre rendez-vous de la journée : le correspondant local du *Jakarta Post*, LE journal indonésien en langue anglaise dont les exemplaires sont chaque jour religieusement livrés aux notables expatriés locaux. Là aussi, la prise de rendez-vous ne fut pas une mince affaire et ma copine Ida a dû faire l'intermédiaire. En début d'après-midi, toujours sous des trombes d'eau, j'attendais donc l'homme de plume dont j'espérais le regard critique et l'analyse avisée. Première surprise, contrairement à ce qu'il avait affirmé à Ida et à ce que m'avaient dit mes tuyaux de Jakarta, il ne parlait que très approximativement anglais et nous avons donc dû demander à la Miss de se joindre à nous pour jouer les traductrices, ce qu'elle fit avec empressement et efficacité. Avouez que pour un correspondant de journal anglophone, ça la fout un peu mal. Pour toute analyse, j'ai eu droit à des lieux communs mille fois entendus. J'avais même parfois l'impression d'en savoir plus que lui. Les agissements du gouvernement indonésien semblent, en tout état de cause, nettement hors de portée du moindre commencement de remarque critique et, avec ça, il n'est pas évident d'aller bien loin dans la communication. Fort heureusement, toujours grâce à ma bonne fée d'ici, j'ai obtenu une magnifique carte de toute l'île avec la localisation des marchés frontaliers, légaux et illégaux, celle des points de passages privilégiés des trafiquants en tout genre, des camps de réfugiés, etc. C'est ce que l'on appelle une aubaine.

Épisode 36 – Dili, un an après

Me voilà de retour à Dili, un an après. Étrange de revenir ainsi dans une ville dans laquelle on a vécu, même peu de temps, et d'y être de passage entre deux autres destinations. Le petit monde d'ici semble à la fois tout à fait le même et tout à fait un autre. Le jeu des sept erreurs est inévitable.

La ville de Dili est bien différente de Kupang. Elle est bien moins étendue et comprend environ moitié moins d'habitants, mais c'est surtout l'atmosphère qui y est très différente. De nouveau, les véhicules estampillés UN m'ont sauté aux yeux à la sortie de l'aéroport. Ainsi que les cochons qui se baladent dans les rues. Ne cherchez pas de lien. Les chaussées y sont toujours constellées de trous de taille variable, même si, deci delà, j'ai vu des ouvriers affairés à des réparations. Il y a bien moins de scooters, les minibus ne sont pas aussi pimpants, les taxis sont généralement dans un état de délabrement encore plus avancé que l'année dernière et roulent encore plus lentement. Le nombre d'enfants traînant dans les rues à la recherche de quelques dollars, mendiant ou essayant de vendre des bricoles, m'a aussi beaucoup frappée : on n'en voit pas de l'autre côté. L'impression qui se dégage des lieux est toujours celle d'un lendemain de catastrophe, l'intensité de l'activité en moins. La mission de l'ONU sur place doit prendre fin en mai prochain, mais de nouveaux travailleurs d'ONG sont peu à peu venus s'installer, prenant le relais. Les prix n'ont pas baissé et sont étonnamment élevés par rapport à l'Indonésie voisine. J'ai passé ma première nuit dans un hôtel à 30 dollars la nuit, dans une chambre sordide, sans petit-déjeuner : c'est trois fois le prix d'une chambre agréable à Bali, l'île paradis touristique voisine. Ce week-end, j'ai été invitée à un dîner d'anniversaire dans un appartement à 2 800 dollars le mois, meublé rigoureusement comme sur un catalogue de décoration Marie-Claire, loué par une grosse ONG américaine pour deux employés qui n'ont pas encore trente ans. On a donné les restes au gardien. La juxtaposition du monde relativement doré des expatriés et du monde pouilleux des Timorais s'étale toujours allégrement dans les bars, derrière les murets desquels attendent les enfants. Je suis sortie, vendredi et samedi soir, avec des connaissances retrouvées et, si les lieux à la mode ont changé, on y trouve la même ambiance, la même musique. S'ils ne sont plus tout à fait les mêmes, les nouveaux expatriés ressemblent furieusement à leurs prédécesseurs. Leur vie ne me fait vraiment pas envie, mais ils en sont apparemment satisfaits : article 22, chacun trouve son bonheur là où il peut.

Rapidement, plusieurs personnes m'ont gentiment proposé de venir habiter chez elles et je suis actuellement chez une ravissante et adorable Brésilienne qui occupe pour l'instant seule une confortable maison de quatre chambres. Je partage toutefois ma chambre avec un gecko (sorte de lézard qui produit le doux son d'un canard en plastique) de belle taille. Pour l'instant, nous nous observons en chiens de faïence et j'espère simplement que l'envie de goûter le bout de mes orteils ne lui prendra pas en pleine nuit. Peut-être se dit-il la même chose de moi.

Épisode 37 – Dili, comme sur des roulettes !

Je suis surprise de la facilité avec laquelle je parviens à obtenir des informations cette année. À croire que tout Dili s'est donné le mot pour me faciliter la tâche, au point que ça en devient louche. Un coup des services de renseignements timorais pour que je leur débarrasse rapidement le plancher ?

J'enchaîne en effet rendez-vous sur rendez-vous avec une facilité déconcertante. J'ai trouvé LE document confirmant l'existence d'un petit conflit armé dans l'enclave d'Oecussi dans les années 1960 ; l'affaire ayant été étouffée par les gouvernements indonésien et portugais, je n'en avais jusqu'alors eu que de vagues échos. Maintenant, j'en ai la preuve ! Autre réussite de la semaine : l'année dernière, j'avais obtenu des cartes des zones frontalières au terme d'un parcours du combattant parsemé de militaires japonais et portugais. Mais il m'en manquait la moitié. Prenant mon courage à deux mains, je m'apprêtais donc à affronter de nouveau les gradés de tous bords pour dégoter les cartes manquantes. Je me débrouille pour pénétrer dans le fameux *Obrigado Barak* (siège des forces onusiennes locales), me dirige vers le bureau où sévissaient l'année dernière les inflexibles Japonais, frappe timidement à la porte, entre, et là, je tombe nez à nez avec le petit ami de ma colocataire avec qui j'avais échangé des amabilités le matin même au petit-déjeuner. Inutile de préciser que je suis repartie avec toutes les cartes voulues, cartes que l'on a gentiment été me chercher pendant que je prenais le café avec le capitaine portugais. Quand je dis que j'ai de la chance. Mais il n'y pas que ça : la mission de l'ONU doit s'achever en mai et, globalement, ça sent la fin. Les cartes jalousement gardées par les Japonais ne sont par exemple désormais plus d'une grande utilité, voire plutôt encombrantes pour l'administration de la mission. De même, mes autres interlocuteurs semblent tous en phase de bilan des mois ou années passés ici, ce qui facilite grandement le lâchage d'informations. Et puis cette année, je connais la ville et certaines de ses arcanes, ce qui me fait gagner du temps sur l'obtention de rendez-vous comme sur la localisation des bureaux. En fait, c'est la première fois que je reviens sur « un terrain » d'investigation et je découvre à quel point c'est confortable de ne pas avoir, précisément, tout à découvrir.

Aujourd'hui, le président indonésien Susilo est en visite à Dili. Autant dire que l'excitation est générale. C'est la première fois que l'ancien occupant pratique la classique visite officielle avec petite sauterie par-ci et serrage de mains par-là (la dernière fois, c'était pour la proclamation de l'indépendance en 2002). Depuis le début de la semaine, on coupe l'herbe des espaces verts, on repeint les façades des bâtiments officiels, on rafraîchit la signalisation des chaussées, on fait des répétitions à grands coups de cortèges en uniformes et de hurlements de sirène, on planque les cochons, et puis on s'est fait prêter des canons. Oui, parce que la tradition (?) veut que l'arrivée d'un chef d'État étranger soit saluée par des coups de canon ; or le Timor est un peu court en canons et c'est donc l'Indonésie qui les lui a prêtés pour l'occasion. Allez savoir si ce ne sont pas les mêmes qui ont servi à bombarder la ville il y a trente ans... J'ai essayé d'aller faire un peu la badaude dans les rues bordées de curieux, mais au bout d'une heure à attendre de voir éventuellement quelque chose passer, je me suis lassée de bader et j'ai arrêté d'attendre. Je regarderai les images à la télé timoraise ce soir. Parce que figurez-vous qu'il existe désormais TVTL, la chaîne de télévision du Timor-Leste, sur laquelle est en fait diffusée une majorité de programmes portugais et australiens. La seule émission 100 % locale est musicale. On y voit de braves musiciens, pas tous très bons, raides comme des piquets, figés de trac, filmés en plan fixe, jouer des airs locaux pendant des heures. Palpitant... mais timorais.

Dans les rues de Dili, un nouveau personnage qui mériterait bien un reportage sur TVTL : un compatriote fou de vélo qui est venu jusqu'ici sur sa petite reine, tout seul, avec son équipement de 55 kilos sur les roues ! Bien sûr, il a aussi pris des bateaux, son vélo ne faisant apparemment pas office de pédalo. Parti de France, il a traversé l'Europe et l'Asie jusqu'en Chine avant de rencontrer une Américaine au Népal, d'où sa présence ici pour une année, une

petite reine en ayant remplacé une autre. Le projet est ensuite de continuer les 22 000 kilomètres déjà parcourus par le Brésil. Encore une fois, article 22... enfin quand même, en pédalant... Équipementier automobile pendant sept ans, il a mis de l'argent de côté pour réaliser son rêve de gosse, contacté quelques grosses boîtes pour avoir des sponsors (Michelin lui fournit des pneus quand besoin est, sa garde-robe lui a été gracieusement offerte par une marque de vêtements de sport, etc.), a un beau jour fait la bise à tout le monde, et le voilà parti sur les routes du monde à la force du mollet. Moi, rien que d'y penser, j'ai mal partout.

À propos de partir, je ne sais pas trop pour combien de temps je suis ici, à Dili. Le projet initial était de prendre le ferry pour me rendre dans l'enclave d'Oecussi où Pavlik attend encore ses carottes, plus rose que jamais. De là, j'aurais traversé la frontière terrestre pour regagner la douce Kupang. Mais le ferry qui assure théoriquement la liaison deux fois par semaine avec l'enclave n'a pas quitté le port de Dili depuis quinze jours. Problème. Le plan B est de prendre directement l'avion Dili-Kupang, ligne aérienne inaugurée il y a deux semaines. C'est évidemment bien plus simple mais, dans ce cas, pas de carottes pour Pavlik et pas de séjour à Oecussi où je suis sûre que j'aurais des tonnes d'informations à grappiller. Affaire à suivre, donc, en fonction du bon vouloir de la marine timoraise.

Épisode 38 – Oecussi, en hélico !

Les deux semaines passées à Dili furent fructueuses en collecte d'informations et plutôt agréables pour le reste, ce qui est toujours bon à prendre. L'ambiance « ça sent la fin » se confirme de jour en jour, d'où mes contacts facilités. Encore une fois, je me suis aperçue de la difficulté de comprendre pleinement ce monde des ONG où des intérêts évidemment économiques se mêlent à de fumeux discours socio-humanitaires : dites-moi un peu ce que vient faire, par exemple, une ONG financée par le parti démocrate américain à s'occuper des questions de sécurité frontalière au Timor, hein ? J'ai donc essayé de manœuvrer entre tout ça pour arriver à mes fins universitaires : on verra bien... Mais après quinze jours à ce rythme, il était temps de changer d'air, et j'avais bien la ferme intention de retourner à Oecussi.

Le ferry qui relie Dili à l'enclave ne sera apparemment pas en fonction avant le mois de mai. Il semblerait que le contrat passé entre le gouvernement timorais et la compagnie maritime indonésienne n'ait pas été renouvelé. Sympa pour les Oecusiens, toujours aussi faits comme des rats dans leur morceau d'enclave. Pour me rendre sur place et voir à nouveau la bouille épanouie du petit Pavlik, il ne restait donc plus que la solution aérienne, à moins de sortir du Timor pour passer dans l'Indonésie et rentrer de nouveau au Timor, opération aussi longue que coûteuse. C'est là qu'intervient le gentil monsieur qui travaille à Dili pour le compte de l'ambassade de France de Jakarta. En gros, on lui demande de dégoter des pianos à queue pour organiser des sauteries diplomatiques sans lui donner un kopek quand il s'agit de mettre en place un système de coopération permettant aux Oecusiens d'être un peu plus autosuffisants en électricité. Autant dire que, lui aussi, il se sent un peu fait comme un rat dans ce système absurde. Mais autant utiliser le système à des fins utiles. Par exemple, me mettre dans l'hélico, oui messieurs-dames, dans l'hélico onusien qui mène à l'enclave où je suis prétendument chargée de faire un rapport pour l'ambassade de France. Parfaitement. Je pourrai toujours envoyer quelques notes, si ça peut intéresser quelqu'un, ça me changera...

J'ai donc pris mon vol, évidemment excitée comme une puce. L'hélicoptère assigné à la liaison n'est visiblement plus tout jeune. Il ressemble à un vieil appareil russe des années 1960, et j'exagère à peine (un M8, renseignements pris). Quand je suis arrivée dans la partie de l'aéroport réservée aux vols onusiens, on m'a tout de suite demandé si j'étais LA Française de l'ambassade. Oui, ai-je répondu, c'est bien moi ! Et ils ont illico emporté mes 30 kilos de bagages, bouteilles de vin comprises (j'ai des demandes pressantes de l'autre côté de la frontière). L'appareil comprend vingt places pour passagers, face à face, sur des banquettes recouvertes de vieilles couvertures vaguement orangées. Face à moi, un militaire australien, deux Russes, un Fidjien, un Népalais, un Portugais, des policiers timorais, trois égarés comme moi et des Timorais en visite à leur famille. Les sacs sont entassés au milieu des passagers, entre les banquettes. Au moment de l'embarquement, des bouchons d'oreille sont distribués à chacun et, de fait, les pales se mettent à tourner dans un boucan d'enfer. Elles tournent un bon moment avant que l'hélico ne se décolle peu à peu du sol, d'abord doucement puis plus vite, à la verticale. La sensation est donc toute différente de celle de l'avion, on ne se sent pas poussé mais soulevé. Durant le vol, les hublots sont ouverts et vous pouvez vous pencher à la fenêtre et regarder le paysage défiler en jouant avec la résistance de l'air, exactement comme dans une voiture, sauf que c'est dans le ciel. Pendant le vol, les comportements des gens étaient fonction de leur habitude de l'hélico. Les deux autres néophytes, bêtas comme moi, étaient surexcités, regardaient partout, prenaient des photos par les hublots, s'échangeaient des signes complices dans cette joie partagée de gamins. Les militaires, blasés, somnolaient ou se perdaient dans leurs pensées, comme des passagers de métro. Quant aux deux Russes, ils n'ont pas levé le nez de leur *Men's Health* de tout le voyage, magazine vantant en russe les mérites comparés des exercices à plaquettes de chocolat, des dernières nouveautés en produits de beauté pour homme et des techniques de drague. Un *Cosmopolitan* pour hommes, en somme. L'armée russe n'est plus ce qu'elle était.

Après une vingtaine de minutes de vol, nous avons atterri une première fois près de la frontière, toujours côté timorais, pour débarquer un Russe, un Australien, quelques canettes de Coca et embarquer en échange de nouveaux Fidjiens. Nouveau décollage et nouveau vol magnifique au-dessus des montagnes du centre de l'île pour rejoindre un autre point frontalier où, de nouveau, nous avons échangé des uniformes pour d'autres. Le dernier trajet s'est fait au-dessus de la mer pour ne pas survoler le territoire indonésien, en longeant les côtes de Ouest Timor. Atterrissage vers 10 heures du matin à Oecussi. Un militaire portugais entre comme une bourrasque dans l'hélico, crie : *Who is the French girl ?!*, en couvrant les bruits de l'hélico de sa puissante voix, et me voilà embarquée à toute berzingue vers la maison de Patrice et Nadia dont je retrouvais quelques minutes plus tard la douce et sereine convivialité autour d'une tasse de café.

Le bébé Pavlik est devenu un petit garçon adorable et toujours aussi épanoui qui baragouine allègrement en italien/français/indonésien/tetum. Quant à la vie sur place, elle s'est quelque peu améliorée : il y a désormais de l'électricité tous les soirs, entre 19 heures et minuit, le marché a l'air bien mieux achalandé que l'année passée, toujours en produits indonésiens évidemment. Mais le statut d'enclave demeure largement problématique et représente un inextricable casse-tête pour les habitants contraints de recourir à toutes sortes de manœuvres pour obtenir le minimum. Exemple : lors des vacances de Pâques, environ soixante-dix jeunes étudiants à Dili sont venus rendre visite à leur famille dans l'enclave mais, au moment de repartir, plus de ferry. Problème. Et hors de question de mettre tous ces jeunes gens dans l'hélico UN, à n'utiliser que dans des cas bien spécifiques (hum...), tout autant que de leur faire traverser la frontière terrestre car, pour cela, il faudrait qu'ils aient des passeports et l'argent nécessaire : impensable. Par chance, un prêtre originaire de l'enclave est mort à Est Timor au même moment. L'Église timoraise a alors spécialement affrété un bateau pour faire venir sa famille aux funérailles, depuis l'enclave. Les étudiants ont profité de l'aubaine et du bateau pour rejoindre leurs facs diliennes. Moralité, si vous êtes un étudiant timorais, mieux vaut éviter de rendre visite à vos vieux parents oecussiens pour chercher des œufs dans le jardin sous peine d'y rester coincé pendant un certain temps, jusqu'à ce que l'Église prenne le relais de l'État et vous sorte de là.

Mes investigations sur place se passent aussi très bien, profitant de l'*happy hour* sur le site de l'ONU pour soutirer des informations à un militaire malais, entre deux bières, glissant une ou deux questions entre le riz et le poulet du barbecue dominical ou échangeant des données d'ordinateur à ordinateur, attablée à l'un des deux petits restos locaux. Bref, ça avance plutôt bien. Et demain, je vais enfin la traverser, cette satanée frontière dont je parle depuis des mois.

Épisode 39 – Traverser la frontière, c'est pas du gâteau !

À force d'en parler, il fallait bien que je le fasse un jour : traverser la frontière entre le Timor et l'Indonésie, toute seule, comme une grande, pour voir l'impression que cela peut faire et ajouter du vécu aux tonnes de papier que je vais ramener dans mes déjà lourdes valises. Et bien, de mon point de vue, ce n'est pas du gâteau, cette affaire-là.

Départ d'Oecussi-ville au petit matin, 8 heures heure locale, à bord d'un *mikrolet* spécialement affrété à cet effet puisque le militaire onusien portugais avec qui je devais partir a été évacué d'urgence en Australie pour cause de dengue hémorragique + allergie foudroyante (vraiment, les militaires ne sont plus ce qu'ils étaient). Me voilà donc embarquée dans un minibus vert vif avec un chauffeur, ses deux assistants et mes deux gros sacs, en direction du seul poste frontière ouvert aux touristes égarés de mon espèce. Je précise que j'avais auparavant acheté mon visa d'entrée en Indonésie à l'ambassade de Dili, seul endroit possible pour l'obtenir. Après une bonne heure de trajet, à charger et décharger hommes, femmes, enfants, poules et sacs, nous accédâmes au poste-frontière que je connaissais déjà pour l'avoir visité l'année dernière et pour y être revenue avec le Portugais durant le week-end, avant qu'il ne tombe malade. Le voir, c'était une chose, le traverser en serait une autre. Arrivée là, on m'annonce qu'il faut que je retourne en arrière de quelques kilomètres pour obtenir le tampon de sortie des services d'immigration timorais. Je recharge donc mes affaires et repars dans mon *mikrolet* avec mes trois acolytes, visiblement ravis de m'accompagner dans cette aventure de *malae* un peu tapée. J'obtiens sans problème le tampon demandé de deux policiers, un homme et une femme, gentiment affairés à préparer leur café. De retour au poste-frontière, un très rapide entretien avec les deux autres policiers en faction dans une pauvre guérite de bois et de tôle et un petit coup d'œil à mes sacs suffirent à obtenir l'autorisation de me lancer dans les 200 mètres de route du *no man's land*, *pedibus jambus*. Je prends quelques photos en route, savourant ce moment de passage entre deux pays, suspendue entre deux barrières, avant d'arriver en vue des imposants bâtiments indonésiens.

J'entre dans un premier bureau, celui des services d'immigration, où je suis fort courtoisement accueillie par un petit bonhomme souriant et parlant anglais qui me dit être originaire de l'enclave où réside encore une partie de sa famille. Il me rappelle que je dois changer d'heure puisque les deux pays ont une heure de décalage horaire. Il ausculte mon passeport et mon visa pendant que nous devisons : pas de problème, je peux entrer en Indonésie ! Bonne nouvelle. Sinon, il aurait fallu que je trouve un système pour revenir à Dili sans passer par le territoire indonésien et que je reprenne l'avion. Mon petit bonhomme commence à m'accompagner vers un second bureau, mais nous sommes interceptés par un homme qui descend de son scooter flambant neuf, encore tout équipé de casque et blouson et qui me dit, toujours en anglais, que je dois le suivre au bureau de la quarantaine. Tiens donc. Je le suis néanmoins, encouragée par un sourire de mon ami de l'immigration, vers cet autre bureau. J'interroge mon interlocuteur sur ce service de quarantaine que je pensais réservé aux animaux et aux plantes. Et encore, je rappelle que je venais juste de sortir d'une enclave timoraise en territoire indonésien ce qui rend tout de même délicate l'interception des potentiels virus. Il m'explique qu'il existe désormais aussi une quarantaine pour les humains, me remplit un vague formulaire que je signe puis me dit :

- Vous devez payer pour le formulaire.
- Ah bon, je ne savais pas, combien ?
- Cinq dollars, mais c'est comme vous voulez.
- Comme je veux ? Mouais, cela ne me paraît pas très légal, et puis de toutes façons, je n'ai plus de dollars sur moi, seulement des rupiahs.
- Ce n'est pas grave, nous prenons aussi les rupiahs.
- Bien, mais je n'ai sur moi que 21 000 rupiahs (moins de 2 euros) et je dois ensuite prendre un *mikrolet* pour aller à la prochaine ville, je ne peux pas tout vous donner.

Et de vider mon porte-monnaie où je n'avais laissé que de la menue monnaie, le reste planqué dans un de mes sacs, pour lui prouver ma bonne foi.

– Je peux vous rendre la monnaie. Bien sûr, vous n'êtes pas obligée, mais ce serait quand même mieux.

– Dans ces conditions....

Et c'est ainsi que je m'acquittai d'un pot de vin de 10 000 rupiahs (moins de 80 centimes d'euros), pas bien méchant mais quand même.

Après le service de la quarantaine, j'arrive au bureau des douanes où une demi-douzaine d'hommes coinçait la bulle en attendant le chaland, la moitié en uniforme des TNI, les fameux et mal réputés militaires indonésiens. Sous une nuée de regards narquois commence une fouille extrêmement détaillée de mes affaires. Tout y passe : mes vêtements, mes sous-vêtements surtout, mes livres, mes affaires de toilette, les médicaments dont j'ai dû expliquer l'utilité par gestes, un par un, jusqu'à ma pilule qui leur semblait apparemment très louche « *Extasies!* », répétaient-ils toutes les trente secondes. Je crois surtout que ces braves hommes s'ennuient ferme sur leur poste frontière paumé et que voir débarquer une petite Occidentale est une aubaine qu'ils n'ont pas tous les jours. Et puis, ils ont trouvé les deux bouteilles de vin de deux litres chacune que je ramenaient à Kupang pour mon ami Edwin, le propriétaire du bar où j'avais l'habitude d'utiliser internet. Cet homme se damnerait pour un verre de vin rouge, denrée on ne peut plus rare dans les parages.

– Vous ne pouvez pas emporter cet alcool, c'est interdit.

Là, les TNI et les douaniers ne parlant pas anglais, c'est mon gentil petit homme du service des migrations qui a gentiment fait la traduction, avec un air désolé et compatissant au possible.

– Ah bon, je ne savais pas, c'est juste un peu de vin pour mon ami de Kupang. Mais si c'est interdit, tant pis, je vais le laisser à mes amis d'Oecussi de l'autre côté de la frontière.

Et de commencer à dégainer mon téléphone.

– Peut-être que l'on peut s'arranger... vous pouvez en emporter une et laisser l'autre ici.

– Comment ça ?

– Oui, nous avons besoin d'une preuve pour notre rapport, alors il faut que vous en laissiez une ici, mais l'autre, vous pouvez l'emporter à Ouest Timor.

– Mouais, ou alors, j'en emporte un à Kupang et pour l'autre, une fois que vous aurez terminé votre rapport, vous pourrez la remettre à cet homme.

Et de sortir la carte de visite du chef des militaires de l'ONU qui s'occupe de la frontière.

– Non, ce n'est pas possible. Dans ces conditions, vous laissez les deux ici tout de suite.

Visiblement, ils avaient soifs ces malheureux. Et je crois qu'il n'aurait pas été très malin de m'accrocher outre mesure à ma bouteille de vin. Grands seigneurs, ils m'ont laissé choisir entre le rouge et le blanc et je suis repartie, allégée de deux bons kilos, vers un nouveau bureau, sous les plates excuses de mon petit bonhomme escorteur qui semblait assez honteux de ce qui venait de se passer. Moi, j'étais plutôt contente qu'ils n'aient pas trouvé mes quatorze cartes au 1/25 000^e des régions frontalières, bien roulées au fond de ma valise (allez leur expliquer !) et surtout les quelques dollars et rupiahs que j'avais mis sous forme de rouleaux dans un coin de mon sac à dos.

L'étape suivante était un alignement de TNI, en rang d'oignon le long de la route, comme un tribunal de campagne. Je m'approchai, peu confiante mais la tête haute, m'attendant à de nouvelles saisies dans mes affaires, mais ceux-là se sont contentés de regarder longuement mes papiers en faisant des commentaires ma foi plutôt flatteurs sur mon apparence, en se poussant des coudes et en ricanant bêtement, ambiance cour de récré. Ces militaires ne sont pas bien vieux et la puberté n'est pas bien loin. Il était alors environ 11 heures heure locale et je venais apparemment d'entrer en Indonésie. Mais je n'étais pas encore à Kupang.

D'abord, il a fallu que j'attende l'arrivée de l'un des *mikrolets* (appelés ici *bemos*) qui fait la navette entre la frontière et la principale ville voisine, Kefa, à une trentaine de kilomètres. Contrairement au côté timorais, la frontière est plutôt bien desservie puisque l'on y trouve donc des minibus et des motos-taxis. On me fit attendre sur le pas d'une boutique, juste après la frontière, où l'on vend des boissons et de la nourriture, sous le regard alanguis des TNI et de quelques femmes visiblement habituées de l'endroit et des regards alanguis. Assise entre mes deux gros sacs, j'ai été un objet de curiosité pendant une vingtaine de minutes, jusqu'à l'arrivée du *bemo*. Et me voilà installée à l'avant du véhicule entre mes sacs, à moitié sur les genoux d'un gentil TNI (ça existe aussi). Quelques kilomètres après la frontière, alors que je me croyais débarrassée des formalités administratives, nouvel arrêt à un poste militaire avec re-contrôle des papiers et re-questionnement, et qu'elles sont jolies vos lunettes de soleil, et vous ne voulez pas me les donner (lunettes achetées 1 dollar 50 à Dili). Mais l'un d'entre eux, parlant anglais, me demanda si je connaissais Rui, le militaire portugais supposé m'accompagner. Et un peu, que je le connais ! Je lui ai donné des nouvelles avec force détails et suis repartie après ce dernier contrôle, enfin tranquille.

Au total, vous devez donc passer cinq étapes côté indonésien, et plutôt impressionnantes, contre deux petites ridicules côté timorais. Quatre pelés face à une bonne trentaine d'hommes. J'imagine ce que cela peut représenter pour un Timorais qui veut aller voir s'il trouve quelque chose à acheter de l'autre côté de son enclave du bout du monde...

J'étais donc enfin dans mon *mikrolet*, direction Kefa. Tout au long du chemin, chargement et déchargement de gens tous très surpris de me voir là, évidemment. En arrivant à Kefa, grosse bourgade à l'air plutôt charmant, je me rendis au terminal central des bus pour m'embarquer vers Kupang. J'avais trouvé un bus qui devait partir une heure plus tard pour les cinq heures de trajet me séparant de la principale ville de Ouest Timor et m'apprêtais à attendre tranquillement le départ lorsque les policiers du poste situé au cœur de la station me firent signe de venir. « Et c'est reparti pour un tour ! », me dis-je. Ils m'ont demandé mon passeport, suspicieux, puis m'ont fait asseoir sur un banc en m'expliquant dans un très mauvais anglais que je devais attendre là, avec eux. Le poste de police est une simple pièce entourée de barreaux, comme une cage, placée au centre de la halle des bus. Après quelques minutes, une trentaine de badauds s'était agglutinée autour pour voir la *malae* discuter avec les policiers. Autant dire qu'au zoo, on n'y était pas à moitié. Ils m'ont gentiment questionnée sur ce que je faisais et d'où je venais, et si j'avais des frères et sœurs, et si j'avais des enfants, et patati et patata, si bien que je n'ai pas vu le temps passer et que j'ai sauté *in extremis* dans mon bus pour Kupang. Pour simplifier les choses, quand j'ai la flemme de me lancer dans de longues palabres, je m'invente des quantités de frères et de sœurs, un mari bien sûr, un boulot dans une ONG connue, etc. Eux aussi doivent s'ennuyer ferme et je les ai ainsi occupés au moins une heure. Les cinq heures de trajet qui suivirent furent longuettes mais pas désagréables, si ce n'est le bébé à côté de moi qui me regardait avec un air horrifié. C'est toujours un peu dur de faire peur aux enfants, même si sa maman lui expliquait que non, la *malae* n'allait pas le manger. Et puis il y a aussi eu le pneu crevé et changé en un temps record par l'équipage du bus.

En arrivant dans la magnifique demeure de Leila, mon hôte libanaise qui vit ici avec son mari, un gentil Norvégien chef de l'UNHCR (Haut-Commissariat aux Réfugiés des Nations Unies) local, je me suis précipitée sous la douche, épuisée mais ravie de mon expérience de traversée de cette satanée frontière. Il ne me restait plus qu'à organiser ma visite des camps de réfugiés...

Épisode 40 – Des camps de réfugiés de Kupang et d'ailleurs

Ma semaine à Timor Ouest avait deux objectifs : récolter les graines de contacts que j'avais semées il y a un mois en récupérant divers rapports et documents, et aller visiter ces fameux camps de réfugiés dont j'avais largement entendu parler. Mission accomplie, mais pas terminée.

Pour ce qui est de la collecte de documents, cela n'a vraiment posé aucun problème de repasser dans les bureaux où j'avais déjà été présentée par Celui-qui-parle-anglais et de récupérer ce que je voulais. Le seul endroit où je n'ai pas pu obtenir la moindre information est le Bureau de la Justice et des Droits humains chargé de la comptabilité des gens qui traversent la frontière. Un tout petit chef tout sérieux et tout crispé m'a demandé si j'avais un visa officiel de mission pour le gouvernement français. Euh non, j'ai un visa touristique tout ce qu'il y a de plus touristique, même si je prends des hélico UN. Celui-qui-parle-anglais, toujours à mes côtés, paraissait aussi très surpris de ce formalisme administratif : c'est bien le seul endroit où l'on m'ait jamais posé cette question. Deux options : ou bien ce que je demande est trop brûlant pour que l'on puisse le confier à une touriste égarée de mon espèce ou bien, et je penche plutôt en faveur de cette seconde option, ils n'en savent tellement rien qu'il vaut mieux éviter que leur ignorance ne s'ébruïte. J'ai en effet ensuite discuté avec une charmante employée de ce service (la cousine de Celui...) et elle m'a avoué, hors les murs, qu'ils avaient des chiffres tellement peu fiables qu'ils ne m'auraient de toute façon pas servi à grand-chose, ceux des ONG étant bien plus proches de la réalité. Mais ils m'auraient au moins permis de matérialiser la multiplicité des discours sur la question.

Deuxième partie du boulot, la visite des camps. Je rappelle que ces gens sont ici, au Timor Ouest, depuis 1999, moment où ils ont fui les troubles qui allaient déboucher sur l'indépendance de Timor Est. Environ 260 000 personnes avaient ainsi fui, mais seulement 25 000, à peu près, ne sont pas encore rentrées pour des raisons variables, généralement parce qu'ils n'avaient pas choisi le bon camp durant le conflit. Comme qui dirait des collabos. Sauf que les collabos, ça a aussi femmes et enfants, d'où toute une population qui n'ose pas rentrer là où elle a ses racines familiales, mais qui n'a pas vraiment sa place ici non plus. Ils ont été placés par l'UNHCR, avec l'accord du gouvernement indonésien, sur des terres appartenant à l'État. Des travaux ont été effectués pour leur apporter le minimum (eau notamment), mais le problème est que le statut provisoire de réfugiés commence à sérieusement s'installer. Légalement, ils ne sont d'ailleurs plus des réfugiés depuis quelques mois puisqu'ils pourraient rentrer chez eux. La question m'intéressait parce que, sans création de frontière, pas de réfugiés, mais aussi parce des camps peuvent apparaître comme des enclaves d'extraterritorialité en terre indonésienne. J'ai été surprise de voir ces camps matériellement ouverts sur l'extérieur, un terminus de bus est même au centre de l'un d'eux. Ce ne sont pas des camps comme je m'attendais à en voir, avec une clôture autour, un dedans et un dehors. Les gens qui y vivent travaillent parfois à l'extérieur, font du business, cultivent des terres louées par les locaux, pêchent, leurs enfants vont à l'école. « Où est le problème alors ? », me demanderez-vous.

Comme ces gens ne sont pas vraiment indonésiens, ils sont tolérés plus qu'acceptés par la population locale qui a déjà ses propres problèmes à gérer, et c'est pas peu dire, le Timor Ouest étant loin d'être très développé. Alors quand on est installé là depuis des années et que l'on voit débarquer un groupe de réfugiés qui s'installe juste en face de chez vous et qui fait pression pour louer des terres que, du coup, vous ne pouvez plus cultiver, à des prix plutôt bas, sinon plus personne ne viendra acheter ses œufs ou ses légumes dans la boutique de votre femme, ce n'est pas évident à gérer. On entend en effet beaucoup de gens excédés par cette présence et encore plus par l'aide dont les réfugiés bénéficient de la part des instances internationales, alors que pour eux, dont les conditions ne sont pas toujours plus folichonnes, rien. Pour l'État, ce sont désormais des citoyens indonésiens, mais un peu de seconde zone (ils n'ont, par exemple, pas accès aux soins médicaux comme les autres) et dont on aimerait

quand même bien se débarrasser pour pouvoir, par exemple, récupérer les terres prêtées. Pour les Timorais, le discours officiel est celui du pardon et de la construction nationale dans l'union retrouvée. Certes, mais le pardon absolu n'existe pas et il y a parmi ces gens des assassins notoires. D'autre part, vu la catastrophique conjoncture économique actuelle du Timor, les ex-réfugiés ne voient pas très bien ce qu'ils iraient faire là bas : même si la vie n'est pas facile ici, elle le sera peut-être encore moins de l'autre côté. Sans compter que les enfants nés depuis 1999 n'ont connu que l'Indonésie et que l'ensemble des plus jeunes ne parle plus que l'indonésien, les langues timoraises d'origine ayant été oubliées. Bref, même si ces camps ne correspondent pas à l'idée que je m'en faisais, les grillages sont bien là. Mais ils sont faits d'autre chose que de fils de fer barbelés.

Pour compléter mon approche, je suis partie en expédition à Atambua. Il faut dire que je commençais à me ramollir chez mes hôtes, bien trop accueillants : Leila cuisine à merveille, leur maison est très vaste et confortable ; on y entend raconter des anecdotes de tous les pays en y sirotant du vin français. Bien mieux que l'hôtel, évidemment. Et puis j'ai aussi retrouvé ma copine Ida et son pote Amran (diminutif d'Ambrosius !) qui m'ont à nouveau gentiment aidée dans mes démarches et avec qui je suis allée pique-niquer dimanche. Nous sommes partis à huit avec les cousins, la mère, la tata, du riz, du poisson, des beignets, du poulet et des bières, le tout dans un minibus, en direction d'un genre de parc avec un bassin un peu cradingue au milieu, une cage avec un croco et une autre avec un varan de Komodo. Après avoir fait une visite aux malheureux occupants des deux cages et un petit plouf tout habillé dans le bassin, nous nous sommes installés pour festoyer, tandis que la tata passait son temps à me pincer les bras et le nez en s'exclamant continuellement avec une bonne humeur communicative. On a trinqué avec de la Bintang fraîche, puis elle m'a montré comment préparer et déguster ce curieux mélange de noix d'arec et de chaux que les gens, notamment âgés, mâchonnent à longueur de journée d'où des lèvres rouge vif (la chaux) et une bouche à l'envi. Pas très sexy pour nous, mais il paraît que ça fortifie les dents et que ça fait du bien au reste aussi. De toute façon, je voulais goûter, et puis la tata insistait. Le mélange n'est pas très bon au goût et l'on a ensuite l'impression d'avoir la bouche toute ankylosée, exactement comme après une anesthésie chez le dentiste. Au point que j'avais du mal à cracher les morcifs, ce qui la faisait hurler de rire, la tata. Au bout d'un moment, on a la sensation d'avoir la bouche nette, décapée, sans pour autant avoir forcément envie d'y revenir. Enfin chacun trouve son bonheur là où il veut, article 22...

Pour revenir à nos camps, Atambua est la deuxième ville du pays, située près de la frontière principale, dans le nord de l'île. Pour y accéder depuis Kupang, compter sept bonnes heures de bus. C'est ce que j'ai fait ce matin et je vous garantis que ce sont des heures de bus que l'on sent passer, mais je commence à m'habituer aux transports locaux, ma foi bien pratiques et peu chers (3 euros la balade). Certes, mais, pour le retour, je vais quand même essayer de dégoter une place dans l'avion hebdomadaire qui gagne Kupang en trente minutes une fois par semaine (10 euros, avouez que c'est tentant). Sinon, re-bus. La majorité des camps se situe ici, près de la frontière. Je fais toutes ces visites grâce à une ONG locale qui s'occupe d'informer et d'accompagner les ex-réfugiés dans leur éventuel désir de retour au bercail. En plus, ils m'aident en traduisant lorsque je veux poser des questions. Le filon parfait.

Épisode 41 – Devant la télévision locale

Dans ma petite chambre d'hôtel d'Atambua, il y avait la télévision. J'ai donc un peu regardé les émissions indonésiennes, n'y comprenant certes goutte, mais quand même. Première observation : les publicités. On y voit des gens bien plus blancs que la moyenne vanter des produits bien spécifiques. Tout d'abord, les shampoings. Visiblement, les cheveux sont encore plus importants ici que chez nous et ils se doivent d'être longs, brillants et surtout parfaitement lisses pour les femmes. L'ennemi juré est le cheveu qui rebiffe, qui ne se laisse pas discipliner par les dents du peigne. À tous prix, il faut les dompter. Pour les hommes, la chasse aux pellicules semble encore plus féroce et on ne compte pas les produits aidant à se débarrasser de ce fléau national à grand renfort de tests comparatifs et d'épaules immaculées. Viennent ensuite les produits contre le rhume. Des pages entières de pub vantent les mérites comparés de médicaments permettant de lutter contre les toux, les étournements, les fièvres, bref les microbes. Ce n'est donc pas parce qu'il fait 30° C que l'on n'est pas malade. Ici aussi, on a le nez rouge et les yeux larmoyants. Troisième cible principale des publicitaires, les produits anti-moustiques qui permettent à des enfants aux joues roses de se réveiller sans piqûres après une douce nuit passée dans une luxueuse chambre rose. Il est vrai que dans certains endroits, la malaria tue encore. Et puis les scooters. On ne vend pas des voitures, ou très peu, mais des scooters en quantité astronomique dans ce pays. Les rues et les routes en témoignent. Une télé sans pub pour les voitures, ça, c'est du dépaysement !

Entre les très nombreuses pages de publicité, vous pouvez regarder de non moins nombreux feuillets, tous plus ou moins débiles et qui n'ont rien à envier à nos niaiseries du petit écran. Je suis restée étonnée devant l'un d'entre eux. On y voyait une jeune fille aller consulter un voyant qui s'exprimait par le biais d'une poule. La jeune fille semblait épouvantée. Puis on voit cette même jeune fille marcher dans la rue et rencontrer un jeune homme qui fait la poule, en agitant ses bras comme des ailes tout en poussant de sonores « Cot-Coooooot ». Elle essaie de l'embrasser, visiblement à contre-cœur. C'est là qu'intervient un troisième personnage arrivant là avec un panier plein d'œufs. Mais il s'entrave, chute, et sauve *in extremis* son précieux chargement grâce à un rayon laser magique qui sort de son doigt. En voyant ce panier plein d'œufs intacts au sol, le jeune homme qui glousse toujours se précipite pour couvrir les œufs. Évidemment, en s'asseyant dessus, il les écrase. Alors le propriétaire de la désormais omelette s'énerve tout rouge et, par un nouveau rayon laser, il fait reprendre son comportement humain à son congénère installé sur les débris d'œufs. On retourne ensuite chez le voyant dont la poule est visiblement redevenue poule, comme en témoigne la formidable fiente qu'elle s'empresse d'éjecter sur la joue d'une dame qui roule de gros yeux. C'est un genre. Dans beaucoup de séries apparaissent des personnages étranges ou dotés de pouvoirs magiques comme cette pauvre lycéenne qu'une méchante belle-mère ne cesse d'embêter et dont les méchants petits camarades ont caché de la drogue (horreur !) dans ses affaires. Heureusement qu'elle peut se dédoubler à volonté. Le merveilleux qui vient au secours des problèmes du quotidien, mais aussi le poids du regard de la communauté : pas un épisode où l'on ne voit un personnage conspué, souvent à tort, par une foule condamnatrice. Les histoires semblent souvent mettre en scène l'innocence menacée par des êtres mal intentionnés et calculateurs, le tout avec un manichéisme assez marqué. Et puis on retrouve nos bons vieux repères : la *Star Academy* locale ! La production semble avoir un peu moins de moyens que chez nous et leur château-studio-école est moins luxueux. Ils mangent du riz et, surtout, ils font la prière quand c'est l'heure et sont donc filmés en train de prier comme au cours de danse et de chant. Chacun sa croix.

Épisode 42 – De retour à Jakarta

Je ne suis désormais plus au Timor, ayant quitté l'île hier pour rejoindre la capitale. Les « au revoir » furent un peu difficiles, voire larmoyants, et je suis repartie couverte de cadeaux avec le souvenir encore bien sensible sur mon nez de la dernière pression amicalement appuyée de la tante d'Ida. Ces gens sont vraiment en or massif, même les pieds nus. J'ai retrouvé à Jakarta mes hôtes de la première heure, Éric et Carla, si ce n'est que la petite Shelma a dorénavant un petit bout de petite sœur d'à peine un mois, petite qui réussit à mêler sangs italien, islandais et timorais dans ses si petites veines. On a beau dire, c'est magique. J'ai aussi retrouvé les mythiques embouteillages de cette satanée ville et les motos-taxis qui permettent de s'y déplacer à peu près correctement.

J'ai eu un rendez-vous avec un des trois représentants diplomatiques du Timor à Jakarta hier. Gentils, mais côté langue de bois, ils ont vite appris, les Timorais. Leur ambassade est juste à côté des locaux de l'ONU ; ici aussi, on reste donc dans le giron. Et puis demain, ce sera l'ambassade de France, manière de boucler la boucle puisque c'est par là que j'avais commencé. Mais j'ai comme l'impression que les mangeurs de Ferreros n'auront pas grand-chose à m'apprendre...

Mes dernières découvertes sont assez restreintes : la vie nocturne et les restaurants *padangs*. Le week-end dernier, je suis en effet partie à la découverte de Jakarta *by night*, histoire de vérifier la réputation délirante de la ville. J'étais accompagnée d'un groupe de colocataires français et/ou francophones vivant en Indonésie depuis des mois et donc bien aguerris en la matière. Pour ce que j'en ai vu, l'ambiance est effectivement chaude dans les bars et les boîtes où les jeunes femmes sont vraiment ravissantes. Je comprends la fascination de ces messieurs. Hormis le type asiatique des clients, c'est à peu près comme chez nous : mêmes types de décors, mêmes musiques, mêmes looks, mêmes boissons, mêmes intentions. En revanche, ce n'est pas la même échelle. Dans cette ville géante, les lieux d'amusement sont également géants. On prend des ascenseurs pour monter trente étages ou descendre au 5^e sous-sol, on passe par d'immenses halls pavés de marbre pour arriver dans des endroits ouverts 24 heures sur 24 du jeudi au dimanche, avec multiples salles de danse, salons de massage, chambres, restaurants, et j'en passe. Bref, de quoi y perdre la tête et le portefeuille. Il y a ici une jeunesse dorée qui veut dépenser les sous de papa en s'amusant. Mais attention, pas de place pour l'à peu près. On fait dans l'efficace, le bien conçu, le on-en-a-pour-son-argent d'où des endroits plutôt « perfectionnés », des produits finis qui n'ont pas de patine temporelle et qui doivent se démoder à vitesse grand V : intéressant. Et puis le restaurant type *padang*. Magique ! Vous arrivez, vous vous installez et on commence par vous poser sur la table un grand saladier de riz puis viennent, petit à petit, un bonne vingtaine de plats que l'on abandonne devant vos yeux médusés. Vous mangez ce que vous voulez, picorez ce qui vous tente et lorsque vous êtes repu, le garçon vient faire le décompte de ce qui est dans votre estomac pour calculer l'addition. Pas mal, non ? En revanche, niveau hygiène, je ne sais pas trop ce que cela donne, surtout si tout le monde fait comme moi : tremper le doigt dans tous les plats avant de faire son choix...

Épisode 43 – Retour à la case de départ ?

Mine de rien, sans en avoir l'air, de poisson en noix de coco, de Vrombit-dans-Dili en panne et en ferry manqué, voici venue la fin du voyage. Je rentre chez moi, à Paris, je reprends une activité normale en revenant à ma case de départ, certes, mais pas exactement à la case départ. Ces quelques mois passés la tête en bas m'ont mis certaines idées en place et en ont remué d'autres.

J'aurai pris une bonne dizaine d'avions, des bus, de taxis, de *bemos*, de *mikrolets*, un hélico, un ferry et un nombre incalculable de motos-taxis. J'ai dormi dans une bonne trentaine de lits différents et surtout, prononcé au moins deux millions de fois les mots « île » et « frontière », ce qui m'a permis de ramener une bonne douzaine de kilos de documents papier et environ 600 Mo de documents informatiques.

Premier, constat, incontestable : nous vivons vraiment dans un vieux pays riche. Dans un pays où, quel que soit le petit bout de village vers lequel vous vous égariez, vous emprunterez des routes carrossables bien entretenues, vous aurez accès à l'eau courante, à l'électricité, à des soins médicaux de qualité, vous trouverez bien un petit coin de zinc pour y avaler un café ou un jambon beurre, un endroit d'où passer un coup de fil, où feuilleter *L'Équipe*. Notre espace est si anciennement et intensément occupé que les paysages portent partout et à jamais la trace des générations de lumbagos et de pelles et de fourches et de charrues et de tracteurs qui les ont façonnés. Ce n'est pas le cas là-bas. La terre semble moins marquée par son occupation, même si elle est ancienne et bien plus dense, comme si on ne faisait qu'y effleurer le sol, que s'y poser le temps de quelques vies en l'égratignant sans le remuer.

Et puis nous sommes vieux, si vieux. Dans nos villages dispersés entre monts et rivières, on croise bien souvent des ombres qui s'excusent déjà de n'être pas plus loin, comme dit la chanson. Des échos de ceux qui y riaient, de ceux qui y trimaient, s'y aimaient, s'y déchiraient, s'y ignoraient, y espéraient. Beaucoup de nos villages sont pleins de fantômes et se décharnent au fur et à mesure que s'engraissent les cimetières. Leurs villages grouillent de bambins en guenilles, la morve au nez et les cheveux emmêlés, qui courent, jouent, grouillent, sautent, crient, hurlent ! Les chiffres prennent toute leur réalité : promenez-vous dans les rues d'un village où un habitant sur deux a plus de 50 ans (c'est la perspective démographique de notre pays dans une dizaine d'années) et vit avec en moyenne 1 500 euros par mois. Prenez ensuite un village où la moitié de la population a moins de 20 ans et survit avec le dixième. Imaginez la différence d'atmosphère, d'activité, de mouvement, de couleurs, de niveau sonore... Les grandes discussions sur le Nord et le Sud, les riches et les pauvres, nous et les autres, ceux sont aussi des gens qui se promènent dans des rues. Même temps, autre lieu.

Autre découverte : le rôle de ces grosses multinationales dont on entend parler dans les journaux, à la télévision, dans les livres et les pamphlets, et qui vous apparaissent comme de mystérieuses et gigantesques entités dont on ne saisit rien d'autre que quelques affaires, une ou deux anecdotes deci, delà, des acronymes plus ou moins connus, des images familières et toujours renouvelées. Tout cela m'est devenu un peu plus net. Derrière les sigles se cachent quantités d'individus de nationalités différentes avec des aspirations distinctes, des histoires variées qui se croisent parfois, à l'autre bout du monde, autour de projets communs. Certains méprisent ceux qui restent, ceux qui ne sortent pas du confort de leur Hexagone et de leurs préoccupations de vie quotidienne sans histoire. Ils ne comprennent pas que l'on puisse se contenter d'un univers si petit, si étriqué. Ils fuient souvent et ont du mal à passer plus de quelques semaines auprès de leur famille. Chaque retour au pays est à la fois une halte, un repos, un apaisement et le moment où l'on mesure le fossé qui se creuse, expérience après expérience, jour après jour, entre soi et les siens. S'ils ont des relations dans leur pays d'origine, les amis d'enfance sont souvent trop loin de leur existence de nomades pour que les échanges dépassent l'affection du souvenir et du vécu commun. Quant aux amis qu'ils se font au hasard des séjours, ici et ailleurs, ils sont aussi mouvants qu'eux et il est bien difficile de

durablement s'épancher sur une épaule qui est à des milliers de kilomètres. Ils se croisent et s'aiment parfois avec intensité, avec toute l'intensité qu'aurait un amour de vacances au soleil, mais dans un contexte où les gens se tirent dessus s'ils ne meurent pas de faim. On a parfois le sentiment d'être dans un *Loft* international, immense, à l'autre bout du monde, sans autre caméra que celles que les autres s'occupent à braquer sur vous.

Pourtant, on vit bien dans un pays, il y a des gens, des habitants, à l'extérieur du *Loft*. Mais il est si dur d'établir des relations avec ces gens loin, si loin, et qui sont juste là, derrière la vitre du train. Lévi-Strauss, dans le petit opuscule *Races et histoire*, donnait cette image fort parlante : avec notre système de références, notre environnement culturel, nous sommes comme les voyageurs d'un train. Nous nous déplaçons donc en permanence avec lui, en lui, et quand nous sommes confrontés à une autre civilisation, c'est un autre train que nous voyons. Parfois, ce train a un trajet parallèle au nôtre et une vitesse suffisamment semblable pour que l'on puisse voir ce qui se passe dans le train du voisin, lui faire coucou. Il arrive parfois aussi que les trains, même s'ils vont dans la même direction, aillent à des vitesses très différentes, trop différentes pour que l'on puisse vraiment se voir et s'apprivoiser. Au Timor, j'ai croisé un train qui allait à toute allure dans une autre direction, alors, même si l'on attrape des crampes à force de se faire « coucou ». Des individus se cachent donc derrière les sigles et les sigles cachent des réalités variables. Ces instances sont sans aucun doute utiles au bien d'autrui, mais le sont-elles pour tous ? Et comment être sûr du bien que l'on fait à quelqu'un à travers une vitre ?

Et puis, définitivement, je suis une fan des cochons. Non, c'est vrai, ces animaux ont un évident talent pour la vie : ils profitent avant de nous faire profiter. Pas avares de leur plaisir de fouiller, de mettre leur groin dans tous les coins, de s'empiffrer autant que faire se peut, de se prélasser dans la boue, de faire la sieste, paisiblement, à l'ombre des cocotiers, ils nous font ensuite profiter de tout ce bonheur de vivre patiemment accumulé, sous les formes culinaires les plus diverses et délectables qui soit. Non, vraiment, le cochon, c'est que du bon. Je propose d'ailleurs de renommer la fameuse *Rue du chat qui pêche* la *Rue du cochon qui se gratte le groin*, et je lance *illico* une pétition à cet effet.

TROISIÈME VOYAGE (2009)

Épisode 44 – Dili, terre promise

Nous y revoilà au Timor oriental ! Quelques années ont passé depuis mon dernier séjour sur l'île, au printemps 2005. De l'eau a coulé dans les rivières timoraises, des émeutes y ont eu lieu, puis la situation s'est pacifiée, l'argent du pétrole commence à rentrer dans les caisses de l'État, l'ONU est toujours présente sur place ainsi que de nombreuses ONG. Je me retrouve de nouveau à Dili, contente de voir que les cochons y sont toujours noirs, velus et peut-être un peu moins maigriots.

Mais il a fallu atteindre la capitale de ce charmant pays, et plutôt que de prendre le chemin le plus court (tout est relatif), j'ai fait ma maligne de géographe...

Tout a commencé par deux semaines de vacances en Indonésie avec ma super copine Sylvie. Tout s'est passé comme sur des roulettes, mais des roulettes parfaitement huilées et qui seraient montées sur un nuage : des endroits magnifiques, des gens gentils, des hôtels soit-disant complets dont les portes s'ouvrent sur d'enchantés paysages de rizières, de la plongée au milieu de tortues, de requins (petits les requins, des quenottes minuscules) et de poissons aux couleurs délirantes, des temples séculaires peuplés de dieux étranges, des copains retrouvés à l'autre bout du monde. Bref, des vacances parfaites. Trop...

Dimanche dernier, Sylvie devait prendre son avion de Bali pour Jakarta puis de là pour Hong Kong et finalement Paris. Quant à moi, je me contentais d'un petit Bali-Dili. Sauf que j'ai cafouillé en lisant les horaires sur mon billet et que, lorsque je suis arrivée à mon idée largement en avance, pour mon vol, l'avion était en train de décoller. Après avoir supplié, imploré, pesté, maudit, presque pleuré, étonnamment sans que l'avion ne fasse demi-tour pour autant, il a fallu trouver un plan B.

Option 1 : je rachète un billet direct Bali-Dili, pour tout de même plus de 230 dollars. Mais il n'y avait pas de place dans le vol du lendemain et il fallait donc attendre jusqu'au mardi matin sur les plages de Bali. Impensable pour la pécheresse que j'étais : j'avais fauté en ratant cet avion, je ne pouvais décemment pas me contenter de repayer un billet et glander au soleil en attendant.

Option 2 : je prends un vol sur le champ pour Kupang, au Timor occidental, et trouverai bien un moyen de traverser la frontière, soit par avion s'il existe des vols directs entre les deux principales villes de l'île (information impossible à obtenir depuis le reste de l'Indonésie), soit en bus. L'opération était certes longue mais me permettait d'arriver le lundi à Dili ; de plus, c'était bien moins coûteux (moins de 80 dollars pour aller jusqu'à Kupang), et puis plus... bref.

Me voilà donc dans l'avion pour Kupang, pestant encore de mon inconséquence chronologique mais contente de cette escapade via le Timor Ouest. Je me suis retrouvée à côté de deux jeunes nonnes qui rentraient sur leur lointaine île pour un mois parmi les leurs, après trois années passées à Rome dans un séminaire où elles repartiraient ensuite pour trois années de plus. Nous avons donc gaiement papoté toutes les trois, leur émotion de rentrer étant communicative. On les comprend.

Je suis donc bien arrivée à l'aéroport de Kupang, mais pas mon sac.

Sur place, personne ne parlait anglais hormis mes deux compagnes de voyage qui m'accompagnèrent dans le petit bureau de l'aéroport chargé des bagages. Elles ont expliqué mon problème à une demi-douzaine d'employés qui paraissaient bien embarrassés de la situation et qui finirent, après vérification des registres, par m'expliquer que, visiblement, mon sac avait pris le prochain avion et que je n'avais donc qu'à attendre le suivant, devant arriver vers 16 heures 30. Il était midi. Mes deux amies se sont envolées dans un dernier

grand sourire voilé de blanc, non sans m'avoir laissé leur numéro de téléphone au cas où. Du coup, j'ai eu tout le loisir de me renseigner sur les éventuels vols jusqu'à Dili : inexistants. Bon, qu'à cela ne tienne, je prendrai donc le bus le lendemain matin dès l'aube, après avoir passé une nuit dans un hôtel de la ville.

Sauf que mon sac n'était pas dans l'avion suivant en provenance de Bali. De retour dans le bureau des bagages perdus, sans mes interprètes cette fois, j'ai donc tenté de décrire mon sac avec force détails en mimant, montrant, gesticulant et nous avons fini par nous comprendre : ma description correspondait à un sac qui se trouvait sans propriétaire dans l'aéroport de l'île de Florès. Mais il était impossible d'en avoir le cœur net, la petite étiquette avec code barre permettant de suivre la trace des bagages n'était plus sur celui qui ressemblait au mien. Ce sac serait mis, d'après ce que je compris, dans le prochain vol en direction de Kupang, le lendemain vers 16 heures.

Résultat : je me retrouvais à Kupang pour au moins une nuit, avec l'essentiel (passeport, carte bleue, ordinateur, brosse à dents et produit à lentilles), mais sans trop savoir si j'allais récupérer mon sac plein de robes et, du coup, quand j'allais pouvoir me mettre en quête du bus pour Dili. C'est là que l'option 2 a commencé à paraître bien moins pertinente que les journées d'attente sur la plage à Bali...

Je me suis installée dans un hôtel correct pour les standards locaux mais franchement brutal en comparaison de la douceur des rizières balinaises, et pour le même prix ! En fait, le maître mot du confort est ici la fermeture. Du coup, la salle à manger n'avait pratiquement pas de fenêtres mais climatisation forcenée et télé à fond de rigueur. Même ambiance dans les chambres. Après avoir posé mes maigres affaires, et cramponnée comme jamais à mon passeport, j'ai sauté sur une moto-taxi direction le Lavalon Bar où je me souvenais avoir passé d'agréables moments à discuter avec le patron, un ancien acteur indonésien ayant quitté Jakarta lorsque sa carrière avait commencé à péricliter, très gentil et parlant anglais, ce qui est fort rare dans cette ville. J'ai effectivement retrouvé là Edwin qui n'avait pas changé d'un iota, pas plus que son bar avec trois tables et six chaises, entièrement ouvert sur la baie de Kupang. Seul son ordinateur avait été changé, en mieux. Comme il fait aussi office de point d'information touristique pour les quelques égarés par là (généralement en route vers Timor-Leste ou de passage pour rejoindre Rote, l'île aux surfeurs), il a pu m'expliquer qu'il existait désormais un système de bus direct entre les deux villes de l'île, avec départ à l'aube pour une arrivée dans l'après midi : au moins, je n'aurai pas quatre *mikrolets* (mini-bus collectif, genre *tap tap*) différents à prendre.

La journée du lendemain a été passée dans une attente, avouons-le, plutôt angoissée, me disant que si le sac était perdu, j'irai de toutes façons au Timor-Leste, mais en tongs (et mes robes, hein ?) et que s'il était égaré et encore en transit, je devrais attendre ici qu'il arrive, ce qui n'était pas pour m'enchanter. Dans le doute, ou peut-être pour forcer le destin, j'ai acheté un ticket de bus pour le lendemain matin, départ 4 heures. Et puis j'en ai quand même profité pour me promener dans les rues de la ville qui m'a semblé plus active que quatre années auparavant, d'autant plus grouillante que c'était le jour d'une importante fête nationale : la commémoration du 17 août 1945, date de l'indépendance du pays. Des défilés sporadiques avaient lieu dans les rues, des adolescents marchant au pas, l'air très concentré, aux couleurs de ce qui semblait être leur école. Et puis des *warungs* (sorte de carrioles à bras qui servent de stands de nourriture) étaient installés partout dans les rues, proposant du poisson grillé, du poulet, des pâtes, du riz, etc. N'était-ce ma petite boule dans le ventre, une belle journée...

Finalement, mon sac m'attendait bien, en fin d'après-midi, dans le hall de l'hôtel où j'avais dormi la veille. Edwin, soulagé pour moi, m'avoua alors qu'il n'y croyait en fait pas du tout à cette récupération de sac si rapide. De la chance, donc. Une dernière soirée à Kupang, une vague demi-nuit à somnoler sur un banc dans le bar d'Edwin où le bus venait me chercher, et me voilà en route pour Dili.

Il s'agissait d'un petit bus de huit places où j'ai trôné tout le trajet à côté du chauffeur, coincée entre le volant et ma voisine de gauche qui, la malheureuse, a consciencieusement

vomi pendant les douze heures du trajet ! Il nous a d'abord fallu environ six heures pour aller jusqu'à la frontière. Conduite au klaxon sur une route virageuse à souhait, rendue encore plus virageuse par les multiples obstacles qui la bordent et/ou la jonchent : deux-roues en quantité astronomique puisque c'est là le moyen de transport majeur, fortement rentabilisé (souvent plus de trois personnes par scooter), autres bus (le réseau de *mikrolets* est très dense dans le pays, jusque sur l'île de Timor), longues caravanes d'enfants se rendant à l'école en uniforme et souvent pieds nus, chahutant en chemin avec les grands qui tapent sur les petits et les filles qui ont de jolies et sages tresses, comme il se doit, et puis les poules, les chèvres, etc. Évidemment, quand on est malade en voiture, avec tout ça... Personne ne parlait un mot d'anglais dans le bus, mais nous avons tout de même réussi à échanger nos prénoms, tout le monde a scruté mon passeport français, a rigolé devant ma photo et m'a regardé d'un air attristé en comprenant que je n'étais pas mère de famille. Lors de la pause déjeuner, vers 10 heures 30 du matin, je me suis efforcée de dévorer aussi vite que tout le monde mon délicieux plat de *nasi goreng* (riz frit avec des œufs, du poulet et autres) avant de réintégrer ma place aux côtés de ma voisine, prête à reprendre du service, le ventre désormais plein.

Arrivés au poste frontière de Batugade, le chauffeur de bus nous a accompagnés de bureau en bureau pour les démarches administratives. L'ambiance était plutôt détendue, bien plus que lors de mon passage de frontière à Oeccussi, quelques années auparavant. Il nous a ensuite laissés traverser le *no man's land* à pied, attendant du côté indonésien la cargaison de passagers qu'il allait ramener jusqu'à Kupang. Plus de douze heures de conduite dans la journée, il a la forme, John (c'est son nom, et puis il écoutait de la *country* à fond la caisse). Avec mes compagnons de route, nous étions sur le point d'effectuer les démarches pour entrer en territoire timorais, mais il était autour de midi et comme il y a une heure de décalage entre les deux pays, et bien tout le monde était parti manger. Alors nous avons attendu devant le bureau, suspendus entre deux pays. L'atmosphère du groupe était plutôt chaleureuse même si je ne comprenais pas grand-chose, et je me suis dit que ça devait un peu ressembler à ça, l'ambiance dans les diligences qui allaient vers l'Ouest.

Entrée sans encombre en terre timoraise, dans une atmosphère franchement rigolarde, et puis de nouveau quatre heures de bus, avec un chauffeur timorais de la même compagnie : ils échangent ainsi leur cargaison et le système semble plutôt bien rodé. Ma voisine a repris derechef, la malheureuse, son activité vomitoire.

Le bus m'a déposé à Dili devant le fameux hôtel Timor, LE lieu de rendez-vous des expatriés où j'ai pu boire un café et souffler un peu en attendant que Rolla, l'adorable Syro-libano-américaine qui était chargée de m'accueillir, vienne me retrouver pour me montrer la maison de Martine où je suis logée. Il s'agit d'une Française ayant vécu en Australie, rencontrée ici en 2004, photographe pour l'ONU, très chouette fille, qui est en ce moment au mariage de son frère en France mais qui m'a invitée à occuper sa maison en attendant de la partager avec elle à son retour, en début de semaine prochaine. En posant mon sac dans la maison de Martine, j'étais plutôt contente d'être là, avec lui, prête à attaquer mon terrain avec deux jours de retard sur le planning (nous étions mardi soir) mais désormais dans le bain timorais.

Épisode 45 – Dili, ni tout à fait une autre, ni tout à fait la même

Recherches attaquées sur les chapeaux de roues... au sens propre, puisque je suis désormais l'heureuse locataire d'un scooter pour le temps de mon séjour. Pour ceux qui se souviennent de Vrombit-dans-Dili, il s'agit là d'une tout autre affaire : ce destrier est d'un simplissime maniement, jusqu'à présent (mais méfions-nous, c'est à peine si un regard ne suffit pas à le faire démarrer. Il a des phares qui éclairent, des freins qui freinent, en un mot, un vrai miracle technologique qui se nomme Cosmic, c'est écrit dessus. Évidemment, moins folklorique que le terrible engin qui m'avait accompagnée, avec plus ou moins de fidélité, lors de mon dernier voyage, plus de Spiderman sur la selle, plus de peinture rose à paillettes. Les temps changent.

Mais les 4 x 4 de l'ONU demeurent. De nouveau, cette omniprésence onusienne m'a sauté aux yeux en arrivant. Dans les rues, on croise quatre catégories principales de véhicules : les plus visibles, si ce n'est les plus nombreux, sont les gros véhicules onusiens ou ONGiens ; viennent ensuite des voitures en piteux état, une partie étant dévolue au rôle de taxi avec une vitesse moyenne qui n'a pas du tout évoluée en quatre ans (pas plus de 30 km/h) ; puis les scooters et les motos, en quantité ; et enfin les petits bus collectifs, appelés *bemos* de ce côté-ci de la frontière. S'ajoutent à cela quelques vélos, et de rares véhicules très nouveaux riches, ostensibles, genre Hummer. C'est que les Timorais se sont enrichis, du moins certains d'entre eux.

J'ai raté les épisodes plutôt violents de l'année 2006 : mécontentement de certains anciens combattants + fort taux de chômage et jeunes dépités – dans un pays où environ la moitié de la population a moins de vingt ans => maisons incendiées + déplacements massifs de populations avec plus de 150 000 personnes en situation de réfugiés (pour un total d'environ 1 million d'habitants) => changement de gouvernement + présence renforcée de l'ONU qui avait commencé à réduire ses effectifs sur place. Et puis, en 2008, une tentative d'assassinat a été perpétrée contre le président de la République et le Premier ministre.

Le tout en version très courte, évidemment...

Durant ces périodes de troubles, notamment en 2006, l'atmosphère générale était plus que tendue, on s'en doute. Mais n'ayant pas assisté à ces phases de retour à la violence, je ne peux que comparer le Dili actuel à celui d'il y a quatre ans.

De nouveaux bâtiments sont sortis de terre, notamment un palais présidentiel plutôt imposant, impossible à manquer sur la route reliant l'aéroport au centre-ville. Ce palais tout neuf, pas encore inauguré, est un joli cadeau... des Chinois, qui en seraient à ce jour encore les propriétaires. Si bien que pour organiser une exposition sur place, ce qui nécessite éventuellement de planter quelques clous dans les murs, il faut demander l'autorisation au propriétaire (selon le personnel de l'ONU chargé d'organiser ladite exposition). Autre bâtiment non moins imposant offert par ces généreux donateurs : le ministère du Commerce extérieur, somptueux et peut-être un tantinet disproportionné, que j'ai eu tout loisir d'arpenter puisque j'y ai passé la journée de samedi. Ici comme en Afrique, donc, le péril chinois menace.

Hormis ces deux notables nouveautés, la plupart des bâtiments du centre sont en plutôt bon état, des efforts considérables ayant été faits pour effacer au plus vite les stigmates des violences de 2006 : une moyenne de soixante-dix maisons brûlées par jour (d'après Willy, sympathique garçon originaire du Burundi et bossant ici pour l'entretien des avions onusiens). L'ensemble reste bas, peu d'édifices dépassant trois étages et la majorité des maisons étant de plain-pied. Certains trottoirs ont été refaits, on y trouve parfois même de petits arbustes qui deviendront de grands arbres ombrageurs. Et puis des squares ont été aménagés, donnant à certaines parties de la ville un aspect coquet. Il me semble aussi que les

pépinières à poussins (nids de poules, ah ah ah...) sont moins nombreux que lorsque Vrombit vrombissait sur ces routes.

Les bords de mer aussi ont été aménagés, notamment du côté de la plage où j'avais coutume d'aller assister aux merveilleux couchers de soleil, en sirotant une noix de coco. L'ambiance y a évolué : le dimanche, les expatriés s'y retrouvent pour des brunchs pieds dans le sable, mais les jeunes adultes qui s'y remettaient de leur gueule de bois du samedi soir ont fait place à des familles avec enfants. Après plusieurs années passées ici à travailler pour l'ONU ou autres organisations internationales, la communauté étrangère a en effet fait des bébés. À commencer par mon amie Rama (australosyrienne) que j'ai retrouvée mariée à un agronome portugais, mère d'une adorable petite fille et enceinte d'une seconde, alors que je l'avais laissée en reine des nuits diliennes. Ici comme ailleurs, donc, la vie avance. Ces petits Timorais de circonstance fréquentent une des écoles étrangères créées sur place et jouent, parfois, avec les petits Timorais du cru. Scène assez incongrue : un petit d'Australiens, harnaché d'une sorte de combinaison-bouée intégrale, batifolant dans l'eau au milieu de petits Timorais dans le plus simple appareil...

Et puis, grande nouveauté, les Diliens sortent plus massivement dans les rues le soir ! En ce moment, se tient une sorte de foire-exposition où se côtoient des stands d'un peu tout et n'importe quoi (pas encore visitée) et qui est ouverte jusqu'à 22 heures. À ses abords, on croise des familles aux mines réjouies qui se baladent en badant, ce qui n'était pas du tout le cas auparavant. Et puis hier matin avait lieu le départ du Tour cycliste de Timor, première édition. Il s'agit, comme son nom l'indique, d'une course cycliste qui se déroule sur quatre jours, entre plusieurs villes du pays, départ de la capitale, retour à la capitale (pfff, on nous pompe tout...). D'après ce que j'ai vu ce matin, des coureurs sont venus assez nombreux (autour de 300), en provenance de divers pays étrangers. Pour accueillir tout ce monde lors des étapes, les quelques chambres d'hôtel disponibles ne sont évidemment pas suffisantes, alors les habitants ont été sollicités pour loger une ou deux personnes. Côté sportif, étant donné que le pays est plutôt montagneux (en son temps, le mont Ramelau était le point culminant de l'empire portugais avec près de 3000 mètres), la course ne doit pas être une balade au bord du canal Saint-Martin. Les Timorais de la ville, et aussi incidemment un peu ceux des champs, découvrent la société des loisirs... et des sponsors : les maillots de l'équipe timoraise étaient bardés de logos, notamment de compagnies pétrolières.

Côté recherches justement (puisque qu'il paraît que...), ça démarre plutôt pas mal. L'idée est, pour l'instant, de comprendre les incidences spatiales de la relation triangulaire gaz-pétrole/ État timorais encore émergent/ « développement durable ». En amont, le Timor a besoin d'énergie et importe tout le fuel qui sert à faire tourner centrales et générateurs. De nouvelles centrales électriques sont en construction, et figurez-vous qu'elles viennent de Chine, vendues d'occasion par le généreux donateur urbanistique, si si si... En aval, les eaux timoraises contiennent pas mal de pétrole dont les revenus d'exploitation commencent à tomber. Plusieurs compagnies pétrolière sont donc sur place et toutes, à des degrés divers, financent des projets de développement local : construction d'écoles, de puits, reboisement, etc. La question est où, comment, pourquoi ? Qui décide de quoi et *in fine, quid* de l'État timorais dans tout ça ? Voilà ce dans quoi je suis en train de farfouiller et, pour changer, j'ai eu de la chance puisque :

– la réunion du 1^{er} anniversaire de l'Autorité Nationale de Pétrole (sorte d'organisation théoriquement indépendante à la fois du gouvernement et des compagnies pétrolières, chargée de gérer la ressource) avait lieu samedi, avec exposés, discours, café et gâteaux, re-discours et re-exposés puis déjeuner puis encore des exposés avant la pause café qui permettait de ne pas s'endormir sur la dernière ligne droite d'exposés et de discours et, de ce fait, d'aborder la tête haute le cocktail puis le diner.

– Une bien belle journée, aussi caloriquement que carte-de-visitement chargée... et j'ai été invitée à cette sauterie pétrolière grâce au nouveau manager de la société Woodside sur place, sur lequel je suis tombée en me rendant dans ses bureaux pour prendre un rendez-vous. Comme il était un peu désœuvré et qu'il adore parler français, étant donné qu'il a fait des études en France, on a commencé à papoter et alors figurez-vous qu'il a vécu en Afrique

francophone, au Cameroun, au Gabon et en Mauritanie, ah, la la, quel beau pays et qu'il connaît Armelle Choplin de nom (et oui Armelle, célèbre jusqu'au Timor, merci !) et puis que oui, Chinguetti c'est très beau et puis que patati et patata, bref, on se tutoie, c'est plus simple et évidemment pas de problème pour entrer à la conférence demain.

Voilà.

Épisode 46 – Regards portés

Ici comme ailleurs, entre filles, on papote.

À la recherche des locaux d'une ONG locale spécialisée dans les questions environnementales, je me suis arrêtée dans une vaste échoppe d'électronique pour demander mon chemin, ou plutôt pour appeler la personne avec qui j'avais rendez-vous, mais dont je ne comprenais absolument pas les indications de localisation. Je me suis dit qu'en passant le téléphone à une tierce personne parlant à la fois tetum (principale langue parlée ici) et anglais, je pourrais peut-être m'en sortir. Derrière le comptoir, une dame d'une soixantaine d'années, l'air malicieux derrière ses lunettes rondes, un chignon pigeonnant sur le sommet du crâne, a fait l'intermédiaire. Elle était partie à Darwin, la plus proche ville australienne – environ 500 km – en 1997 et, étant donné les troubles liées à l'occupation indonésienne à partir de 1999, y était restée jusqu'aux années 2000, d'où sa maîtrise de l'anglais. Mais elle n'en est pas restée là et, comprenant que la communication avec l'interlocuteur recherché allait être plutôt délicate, ni une ni deux, elle s'est proposée comme traductrice. Et nous voilà donc parties toutes les deux sur Cosmic-Dili, moi ravie de l'aubaine, elle ravie de l'échappée inopinée.

Il s'agissait d'aller visiter, dans les environs de Dili, un espace de 5 hectares de forêt, replantés grâce aux dons de la compagnie américaine Conoco Phillips. En arrivant dans les locaux de l'ONG, ma traductrice de circonstance s'est avérée on ne peut plus précieuse, d'autant qu'elle paraissait d'un naturel curieux et plutôt férue de botanique. Après quelques échanges sur place, nous sommes reparties, en 4 x 4 cette fois, avec notre guide, vers la zone de reboisement. Chemin faisant, mes accompagnateurs ont commencé à discuter de la présence de la communauté internationale sur place, plus précisément de sa pertinence. Et dame Odette, puisque c'est son prénom (si, si), n'a pas la langue dans sa poche. Elle s'est enflammée en abordant la question du droit des femmes, trouvant qu'il était franchement stupide et déplacé de déployer tant d'énergie et de moyens sur le problème de la situation de la femme dans la société timoraise, alors que la sécurité alimentaire d'une partie de la population est loin d'être assurée et que les infrastructures élémentaires sont encore embryonnaires. « Se préoccuper de pareilles choses, c'est bon pour vous, les étrangers, mais ici, c'est mettre les choses la tête à l'envers ! Nous avons nos structures familiales qui fonctionnent très bien comme ça, qu'est-ce que vous venez nous mettre tout ça sens dessus dessous. Bon, quand le mari bat sa femme, ce n'est pas bien, mais de là à faire toutes ces histoires, c'est vraiment exagéré ! ». Et Monsieur Reboisement d'acquiescer vigoureusement. Ils semblaient avoir exactement la même opinion sur la question des droits humains, trouvant que, là encore, on mettait la charrue avant les bœufs, la conséquence majeure en étant un manque de respect galopant : « Les gens peuvent désormais se permettre de faire tout et n'importe quoi, au nom du droit de s'exprimer ». Et d'évoquer, à l'appui, les débordements de l'année 2006. Dernier point d'accord : du temps des Indonésiens, il y avait certes de l'oppression, mais beaucoup de choses fonctionnaient bien mieux qu'à présent. Au moins, ça filait droit...

La visite elle-même était assez intéressante, mais je crois qu'Odette en était encore plus ravie que moi, se délectant visiblement de son après-midi buissonnière. Je l'ai ensuite ramenée à sa boutique, sur la promesse de revenir la chercher pour une nouvelle balade si j'avais besoin d'une traductrice.

En tout cas, le spectacle d'une *malae* (étrangère) sur son scooter ne laisse pas les Diliens indifférents. Même s'il me semble être moins un objet de curiosité qu'il y a quatre ans (ou peut-être est-ce parce Vrombit-dans-Dili, avec ses paillettes roses, était en soi un spectacle ?), je ne passe pas inaperçue. Les enfants me saluent souvent d'un bonjour sonore et rigolard, beaucoup des femmes me sourient avec bienveillance et certains hommes avec une courtoisie insistante. Chaque fois que je passe devant l'endroit où j'ai loué Cosmic-Dili, à deux pas de la maison, j'ai aussi droit à d'aimables salutations. Il faut dire que la négociation avait été plutôt

folklorique, le tout entièrement par signes en écrivant les chiffres sur ma main, au beau milieu d'une assistance de mécanos ; le patron est une patronne qui semble faire marcher tout ce monde à la baguette et que l'affaire a semble-t-il amusée (en plus de lui rapporter des sous). Et puis quand on se dit Français, les regards s'illuminent. J'ai donc globalement le sentiment d'être plus incongrue qu'intruse.

Autre échange, plutôt amusant, sur la présence étrangère : le point de vue des jeunes femmes sur les divers contingents de militaires déployés ici. Il en ressort que les Néozélandais ont la cote, parce qu'ils sont très beaux mais plus discrets que les Australiens, tandis que les Portugais sont réputés *pretty boys*, aimant un peu trop soigner leur apparence. Il est vrai qu'en fin d'après-midi, les bords de mer sont jalonnés de jeunes hommes torse nu, tout à leurs activités sportives, certains d'entre eux arborant plus de plaquettes de chocolat qu'il n'est décent, le tout nappé d'un bronzage trop visiblement travaillé... sans que ce soit désagréable pour autant.

Sur cette question du rapport au corps, une publicité vue à la télévision indonésienne m'a marquée : elle montre, sous forme de dessin, une jeune femme surprise par la pluie ; à quelques pas d'elle, un jeune homme tente de s'approcher pour lui proposer un petit coin de parapluie (contre un coin de paradis sans doute), mais au moment d'atteindre son but, il est emporté par une bourrasque de vent. Il s'agit en fait de vanter les mérites d'un produit permettant de prendre du poids. En revanche, et même si je ne passe pas mes journées devant les publicités indonésiennes, rien ne semble proposé pour en perdre. Il est vrai que les gabarits sont plutôt légers dans la région, d'où l'attraction exotique exercée par la gent masculine étrangère.

Côté expatriés, malgré la stabilisation de certaines relations dont les naissances locales sont la manifestation la plus tangible, c'est toujours Santa Barbara. Beaucoup de gens sont là sans leur famille, restée au pays ; la distance et le temps aidant, ils nouent des relations amoureuses sur place et comme Dili n'est pas une bien grande ville, tout se sait très vite. Les commérages vont bon train, ce qui remplace la télé, les coupures pub en moins.

Épisode 47 – Des funérailles et des festivités nationales ou comment prend le ciment national

Samedi matin dès l'aube, à l'heure où les coqs timorais se décrochent la glotte, nous sommes parties en vadrouille à bord de la voiture ONU de Martine. En plus d'être ma délicieuse hôtesse, elle est LA photographe de l'organisation ici et devait se rendre dans un village situé à 45 minutes à l'est de Dili, en bord de mer, pour assister aux funérailles de héros de la résistance. Évidemment, je me suis greffée sur l'expédition après avoir rempli la demande officielle qui permet d'être transporté dans une voiture onusienne, c'est qu'on ne plaisante pas avec ces choses-là. Nous étions accompagnées de deux photographes australiens venus passer quelques jours à Dili pour couvrir les festivités liées aux dix ans du référendum d'autodétermination. Après un petit arrêt pour acheter du café en poudre (qui s'est en fait avéré un petit-déjeuner complet déshydraté, avec chocolat, lait, sucre et surtout morceaux de céréales, un concept), nous avons pris la route dans la belle lumière du matin. La précision est d'importance puisque je rappelle que je suis avec trois photographes professionnels et tout leur attirail, plutôt impressionnant.

La cérémonie célébrait l'inauguration d'un vaste cimetière destiné aux héros de la résistance timoraise, tombés au champ d'honneur (d'horreur dirait le grand Jacques) de la lutte contre l'occupant indonésien. Plus de quatre centes dépouilles ont été rassemblées là, venues d'un peu partout dans le pays ; les décès sont survenus entre 1975 et 1999. Le cimetière est disposé en terrasses, face à la mer sereinement bleue ; la terre y est rouge orangée et, à cette saison, il n'y a pratiquement pas de végétation. Lorsque nous sommes arrivés, des dizaines de personnes affluaient, à pied pour la majorité, mais aussi à bord de grosses voitures diliennes. Les familles se rassemblaient autour de la tombe de leur défunt, généralement recouverte d'un drapeau timorais et de fleurs, parfois de bougies. Une atmosphère à la fois d'excitation, de recueillement, de douleur et de fierté régnait. De loin en loin, les pleurs et les plaintes d'une femme effondrée sur une tombe s'élevaient, étrangement déchirants et pudiques à la fois. Des militaires timorais étaient postés autour du cimetière, figés sous la chaleur croissante.

Mes trois compagnons se mirent aussitôt au travail, chiens de chasse lancés à l'affût du moment suspendu, de l'expression dans l'instant. À les observer à l'œuvre, se déplaçant furtivement, en équilibre entre le qui-vive de l'émotion et les impératifs d'une technique complexe mais ludique, on a la sensation qu'ils ne sont plus qu'un regard, entièrement contenus et transcendés dans la tension vers ce qu'ils cherchent à capturer. Une profession, un savoir-faire, un appétit d'images plus ou moins boulimique selon les personnalités et l'expérience, mais avec la commune addiction du *shoot*, de ce qui apparaît comme une forme de transe de la quête picturale instantanée.

Je me mis à déambuler entre les tombes et ces familles en deuil, parfois depuis des dizaines d'années, avant de m'asseoir sur un muret à peu près ombragé pour encore quelques dizaines de précieuses minutes, à côté d'un groupe d'hommes. Une cérémonie officielle était prévue aux alentours de 9 heures du matin. Comme toujours dans ce genre de circonstances, on se met à discuter avec ses voisins, malgré les faibles moyens linguistiques du bord. Lorsque je dis que j'étais française, j'eus droit à l'énumération fiévreuse de tous les joueurs de l'équipe nationale et je crois que répondre par de grandes exclamations a définitivement fini de m'acquérir la sympathie de mes voisins de muret. Étonnant à quel point quelques gars derrière un ballon... Nous avons partagé des cigarettes, ils m'ont offert de leur sandwich, moi de ma bouteille d'eau, bref une franche convivialité. Et puis, lorsque j'ai sorti mon appareil photo (chose que je n'avais pas faite auparavant, la proximité des pros ayant une étrange tendance à inhiber le réflexe photographique), une nouvelle étape fut franchie : ils commencèrent par me demander de prendre en photo la tombe de leur défunt, puis je leur montrai le maniement de l'appareil afin qu'ils fassent leurs propres photos. L'un d'entre eux, nommé Antonio, s'est nettement pris au jeu au point que, si ses premières photos furent

franchement ratées, en moins de quinze minutes, il avait appris à jouer avec le zoom, avec les différents plans et s'amusait visiblement comme un petit fou. Par chance, un de leurs cousins parlant anglais est providentiellement arrivé sur ces entrefaites, ce qui nous a permis de bavarder plus aisément. J'ai alors appris qu'ils étaient venus de l'autre bout du pays pour cette cérémonie, « rien n'étant trop loin pour nos héros », que l'homme qu'ils venaient fêter était mort au tout début de l'occupation, en 1975, si bien que la moitié de la famille ne l'avait pas connu mais savait tous les détails de ses courts exploits (mort à vingt-deux ans) en vertu d'une légende familiale scrupuleusement entretenue.

Lorsque la cérémonie a vraiment commencé, sous un soleil désormais brûlant, l'atmosphère est devenue plus solennelle sans se figer pour autant. Mais au moment où des cercueils sont apparus en haut du cimetière, descendus à pas lents sur les épaules des soldats, l'émotion est montée d'un cran, les pleurs des femmes se sont faits plus présents. Et puis des coups de feu retentirent, provoquant à la fois des sursauts de peur et un paroxysme émotionnel. De nombreux hommes se cachaient le visage pour pleurer, la pudeur à l'abri de leur tee-shirt. Jusqu'à présent plus impressionnée que touchée, je ne pus alors retenir quelques larmes, envahie par toute cette douleur passée et présente, palpable autour de moi. Voilà comment on crée des « lieux de mémoire », comme dirait Pierre Nora, à la fois lieu et moment d'ancrage d'une identité commune, forgée dans la douleur des mères, la colère des frères et une désespérance sans résignation. Les mots entendus quelques jours plus tôt de l'autre côté de la frontière me sonnèrent alors encore plus étrangement aux oreilles : pour une partie des Timorais de l'ouest, si l'île est coupée en deux, c'est avant tout en raison de la volonté des Américains et des Australiens de contrôler les ressources pétrolières de l'est et certainement pas du fait de la population. Comment tous ces gens en pleurs l'entendraient-ils ? Quelle que soit la réalité des méandres diplomatico-stratégiques qui ont conduit à l'occupation puis à l'indépendance de ce territoire, il est évident que le souffrir ensemble en fait désormais une entité à part entière.

Le lendemain, dimanche donc, était le jour anniversaire des dix ans du référendum d'autodétermination. Pour ceux qui ne m'auraient pas encore entendue débâter sur l'histoire timoraise récente, et pour la faire très rapide : au tournant des années 1990, la cause timoraise a commencé à devenir plus audible dans les salons où l'on s'inquiète du sort de son prochain, même lointain, *because* crise économique asiatique, donc perte de vitesse économique, donc politique de l'Indonésie + démantèlement du bloc de l'Est et fin des enjeux de guerre froide + un massacre perpétré dans un cimetière qui a été filmé par un journaliste australien et donc rendu public et donc émoi international + rôle du Pape et décision en 1996 de donner le prix Nobel de la paix à Ramos Horta, alors porte-parole de la cause timoraise à l'étranger => l'ONU, le Portugal (ancienne puissance coloniale qui n'avait pas reconnu la présence indonésienne) et l'Indonésie signent un accord pour organiser les premières élections demandant aux Timorais ce qu'ils voulaient faire de leur destin. Il a donc d'abord fallu expliquer aux gens ce qu'était un vote de ce type, établir des listes électorales, trouver des bulletins de vote utilisables par une population presque pour moitié analphabète, et les rassurer sur leur réelle capacité à s'exprimer librement. Plus de 78% des votants se sont alors déclarés en faveur de l'indépendance du pays ; le 30 août est donc une date de victoire forte, mais elle est aussi empreinte de douleur parce qu'à l'annonce des résultats, des soldats indonésiens et des miliciens pro-intégration à l'Indonésie se sont lancés dans une vaste opération de terre brûlée, avec l'idée que puisque c'était perdu, autant tout casser, en tuant quelques personnes au passage pour faire bonne mesure. Faut dire aussi, ça faisait vingt-quatre ans qu'ils se battaient contre les guérilleros dans les *bartas*, alors ils n'étaient pas ravis-ravis à l'idée de gentiment rentrer chez eux, la queue entre les jambes.

Une date anniversaire importante donc, et du coup, des festivités dans Dili. Alors d'abord, l'après-midi, une cérémonie de remise de médailles honorifiques aux citoyens timorais et étrangers méritants. Là, franchement un moment plutôt longuet et pénible, le tout, comme à la corrida, avec des places à l'ombre réservées aux huiles qui risqueraient de se répandre en plein soleil. Des gens qui traversent une esplanade écrasante pour aller chercher leur récompense devant un public fort peu enthousiaste, franchement, ça donne pas envie d'être médaillé timorais. Mais il paraît que je suis passée à la télé.

Le soir, en revanche, une grande soirée était organisée sur la place principale, devant le Palacio do Governó, avec alternance entre des discours émouvants, la lecture de poèmes en tetum (incompréhensibles pour moi, mais d'une musicalité rythmique envoûtante), des chants, des démonstrations de danses traditionnelles des treize districts qui forment le pays, avec des tenues propres à chacun alliant dans des proportions variables les *tais* (très beaux tissages locaux), des plumes de coq (je viens d'ailleurs d'apprendre que, lors des combats de coqs, des lames de couteaux sont attachées aux pattes des combattants, encore plus efficace côté hémoglobine aviaire), des bijoux en métal (il y a des sortes de grosses demi-lunes que les femmes portent au ras du front, franchement magnifique, mais je me demande si c'est portable le dimanche matin pour aller acheter mes poireaux parisiens... à voir). Et puis deux ou trois petits films retraçant l'histoire du pays ont été diffusés, montrant les dures étapes de l'accès à l'indépendance, musique tragique à l'appui, avant de finir glorieusement sur des images d'exploitation pétrolière, symbole de l'avenir radieux du Timor-Leste. Hum, hum.

Pour couronner les festivités nationales, auxquelles plus de 20 000 personnes auraient assisté, une chanteuse indonésienne apparemment super méga giga connue dans le coin est venue se produire. Nous, les filles, on avait bien vu que c'était une star quand elle est entrée dans le hall de l'hôtel Timor, *the place to be* de Dili, escortée de quatre gardes du corps et juchée sur une paire de chaussures indescriptiblement immanquables tellement ça brillait – et pourtant, je ne suis pas de celles que ça choque. Un peu ironique ou alors bon signe cette présence indonésienne en *guest star* des festivités de l'indépendance ? En tout cas, les foules massées là semblaient ravies, riaient aux éclats, grondaient, gloussaient, frémissaient à l'unisson, laissant l'étrangère que je suis parfois totalement perplexe quant au comment du pourquoi de ces réactions.

Et pendant ce temps-là, accrochés sous la scène comme des papillons aux ailes lourdes, des appareils suspendus à leur flanc, attirés par les effets de lumière avec lesquels jouer, captivés par ces palettes de regards à dérober, par toutes ces couleurs à faire danser ensemble, par tous ces mouvements à saisir dans leur grâce ou leur fragilité, les photographes photographiaient...

Épisode 48 – Engluée dans la marée noire

Installée comme une reine sur une terrasse surplombant la mer joueuse, une agréable brise rafraîchit l'atmosphère, la lumière est souveraine, des enfants nus chahutent dans les vagues, une boisson glaçonneuse à souhait tiédist doucement devant moi. Mais voilà plus d'une heure et demie que je suis au supplice.

En face de moi, un homme de très bonne volonté, d'une soixantaine d'années. Sa bedaine plus qu'affirmée, le mouchoir qu'il sort de sa poche tous les quarts d'heure avec une régularité d'horloge, un regard mobile derrière des lunettes de myope, une façon de picorer son assiette de salade avec une suspicion renouvelée à chaque bouchée, une jambe gauche démesurément gonflée par une infection dont il m'a détaillé le pedigree dès les cinq premières minutes de notre rencontre, un nom hérité d'un ancêtre grec venu faire l'Ulysse en d'australes contrées : ce brave Australien semble avoir inspiré les héros de William Boyd ou s'être échappé d'un rôle secondaire de film d'espionnage des années 1960. Il s'agit d'un vieux routier du milieu pétrolier, heureux comme une baleine dans les eaux naphthées. Il est au Timor depuis les années 1990, a suivi les tractations pétrolières du temps des Indonésiens, puis est devenu un pilier de l'autorité chargée de gérer les eaux partagées entre le Timor et l'Australie, tout en travaillant pour une compagnie pétrolière britannique.

Mais voilà, je ne comprends en moyenne qu'un mot sur trente de ses propos, ou plutôt de son discours qui, j'en ai l'intuition douloureuse, remplirait des pages décisives de mon carnet de notes. Il me raconte anecdote sur confidence, m'assène millions sur milliards, schéma sur croquis, noms sur acronymes, me submerge d'un flot verbal désespérément abscons. Certes, je ne suis pas bien douée en anglais mais, généralement, je parviens à peu près à saisir ce que me racontent mes interlocuteurs, surtout lorsqu'ils ne sont pas Anglo-saxons. J'ai récemment eu un entretien plutôt déconcertant avec un Indien qui non seulement roulait les r de façon spectaculaire mais émettait surtout, à l'improviste, une sorte de claquement de langue si sonore que je ne pouvais m'empêcher de sursauter à chaque fois. Mais ses propos étaient limpides.

Là, je ne pédale plus dans la choucroute verbale, je suis noyée et je déploie des trésors d'énergie, de concentration, je fais pousser mes oreilles façon lapin, j'en appelle à toutes mes facultés de compréhension mais rien à faire, je ne pompe rien. Évidemment, difficile dans ces cas-là de laisser transparaître son désespoir. Il faut donc guetter les intonations, le changement de rythme, les expressions du regard, les éventuels gestes des mains, les tressaillements des lèvres pour donner, de temps à autre, au moins une fois par minute, des signes d'assentiment qui ne tombent pas trop à côté de la plaque. Lui, visiblement ravi d'un public si captif, se régale de prolonger ce que l'on ne peut appeler une conversation et paraît être disposé à poursuivre jusqu'à ce que mort de mes capacités cérébrales s'ensuive. Au secours !

Épisode 49 – Plus de pognon, moins de cochons ?

Il n'aura pas échappé à certains observateurs rendus, à leur corps défendant, perméables à mes menues lubies par des années de fréquentation quasi quotidienne, que je suis étonnamment peu extatique en termes de cochons noirs, velus et plus ou plus maigriots. Et pour cause : ils ont quasiment disparu des rues de Dili. Mais où sont donc les cochons ?

Il semblerait que leur présence se soit faite de plus en plus indésirable au fur et à mesure de l'accroissement du niveau de vie et de la diffusion de la bonne parole internationale, expliquant doctement aux Diliens que des cochons qui fourrent leur groin partout, mangent goulûment les poubelles, krouiiiiiiiiiiiiiiiiikent pour un oui ou pour un non et traversent en dehors des clous, et bien ça ne fait pas bon effet dans une capitale. Surtout une capitale où se côtoient les murs resplendissants des gigantesques ambassades américaine, australienne, sud-coréenne, brésilienne, etc. Une sorte de chasse aux cochons géante aurait même été menée il y a quelques années, ambiance corrida, les malheureux étant achevés à coups de lance avant d'être entassés dans des camionnettes, des krouiiiiiiiiiiiiiiiks de désespoir retentissant dans les rues. Il en reste quelques-uns, rassurez-vous, mais relégués dans les quartiers périphériques, dans les arrière-cours, planqués sous les arbres. Profil bas de rigueur chez la gent porcine, donc.

Mais ce que l'on perd en cochons, le gagne-t-on par ailleurs ?

Ici, on découvre les joies de la téléphonie mobile. Il semblerait que pour la seule année 2009, Timor Telecom ait gagné 300 000 abonnés pour une population d'environ un million d'habitants, je rappelle. Je fais partie du lot, ayant dû acheter un téléphone local suite à un épisode un peu trop festif : pour 10 dollars, vous avez un téléphone Alcatel et la puce électronique qui va avec. Succès garanti. Le nombre de deux-roues de marque japonaise s'est aussi visiblement accru, un imposant centre commercial, sobrement nommé Timor Piazza, doit voir le jour incessamment, des panneaux signalant la prochaine construction de luxueux logements se multiplient, y compris jusque dans le lit de rivière – à sec à cette saison, mais *quid* de la saison des pluies ? –, il y a même un projet de golf en bord de mer. Bref, une classe moyenne émerge des décombres des sombres années passées et semble se lancer avec détermination dans les plaisirs de la société de consommation.

Evidemment, les instances internationales, les ONG de toute obédience et la cohorte de sages observateurs étrangers qui hantent les administrations locales prônent la mesure et une forme de « développement durable », selon la formule consacrée. Le discours semble avoir été bien intégré par les acteurs politiques locaux qui ont sans doute compris que c'était en brossant dans le sens du poil (plus celui du cochon, du coup) que l'on obtenait un maximum de subsides. Il faut dire qu'ils ont été à bonne école, sous les feux de l'encombrante bonne étoile onusienne. Lors de mon entretien avec le secrétaire d'État aux Ressources naturelles, j'ai ainsi eu droit à un exposé bien rodé quant à l'avenir du pays, insistant lourdement sur la nécessité de promouvoir la place de la femme dans la société timoraise. Bien difficile de savoir s'il s'agissait là de l'intime conviction de mon interlocuteur ou bien s'il me servait sur un plateau ce que l'universitaire parisienne plantée en face de lui était censée attendre.

Intéressante question, feuilleton à suivre dans les années à venir : le Timor deviendra-t-il un modèle de « bonne gouvernance », lisse et bien pensé, répondant aux critères des bailleurs de fonds internationaux, où les communautés locales seront aux commandes de leurs besoins, où l'environnement sera rigoureusement protégé des assauts de la modernité sans entraver une croissance économique réfléchie et un progrès social partagé, où tout un chacun verra ses droits reconnus et respectés, où les enfants batifoleront sereinement dans une insouciance cyber-reliée au reste du monde ? En un mot, ce nouveau pays sera-t-il modelé à l'image contemporaine occidentale de l'État idéal, devenant une parfaite et inquiétante illustration pour brochures de développeurs ? Sans doute pas. Les Timorais

trouveront peut-être une voie timoraise de développement, forcément pleine d'écueils, dans laquelle la ressource pétrolière ferait office de levier leur permettant de dire au reste du monde, gentiment mais fermement, « les chiens aboient, la caravane passe et si on se plante et qu'on n'a pas tout juste, c'est aussi notre droit ». Non mais.

Vous serez tenus au courant de ces palpitantes perspectives si je reviens dans les parages, ce que j'espère vivement. Pour aider aux financements de ces recherches et donc à la rédaction de futures *Gazettes*, je pense fonder ma propre ONG et vous propose d'en devenir donateurs, parce qu'il n'y a pas de raison. Quelque chose du genre : *Timor-Leste Pigs Power*, vous croyez que c'est vendeur ?

QUATRIÈME VOYAGE (2010)

Épisode 50 : Port-au-Prince, arrivée en terre démise

- « Et à mon retour en Guadeloupe, je pourrai changer la puce de ce téléphone ?
- Oui, enfin, si vous revenez, on ne sait jamais avec des pays pareils.... »

Vous noterez comme moi l'enthousiasme de ce vendeur de téléphonie à l'énoncé de ma destination : Haïti.

Dans l'avion, qui faisait escale dans la capitale haïtienne avant de poursuivre son vol vers Santo Domingo, en République dominicaine, ma voisine de siège se montra tout aussi encourageante :

- « Vous allez en République dominicaine ?
- Non, je m'arrête à Port-au-Prince.
- Mais pourquoi ?!
- Euh... ben pour y faire quelques cours...
- Ah... Et bien, vous êtes courageuse ! Moi, je suis haïtienne mais je ne suis jamais venue dans mon propre pays. Mais c'est vrai que là, en le voyant d'en haut, comme ça, c'est plutôt joli, on ne dirait pas que c'est si dangereux, hein ? »

Et de deux...

L'arrivée par avion, dans un ciel chargé de nuages lourds de pluies où perçait gentiment un magnifique arc-en-ciel, a pourtant été plutôt belle : le pays a la forme d'une immense baie ouverte vers l'ouest, bras nord et sud comme tendus vers le continent américain ; le relief est très découpé, jeunes montagnes tropicales aux pentes vives, aux profils acérés, découpées de ravines qui se détachent en couleur de terre claire sur fond vert. C'est la saison des pluies, tout semblait très vert, très luxuriant, vu d'en haut.

Atterrissage sur la piste de l'aéroport Toussaint Louverture après un vol un peu « turbulé », au moins autant par les cris affolés en créole, espagnol ou français que par les soubresauts de l'appareil. Les passagers pour la République dominicaine et au-delà (ma voisine, Antigone caribéenne, se rendait à Cuba pour y accompagner son père aveugle dans l'espoir d'une hypothétique et donc miraculeuse opération...) regardaient passer dans la travée centrale de l'avion ceux qui avaient décidé d'arrêter là leur voyage, d'un air mi-curieux, mi-compatissant.

L'entrée des passagers dans ce qu'il reste de l'aéroport international de ce pays de près de 10 millions d'âmes se fait dans un vaste hangar où peinent des ventilateurs. Deux guichets de bois sont posés là, et délimitent l'entrée en terre haïtienne : pas de visa à payer, un très rapide œil jeté sur les formulaires remplis. Il ne doit pas être bien difficile d'y faire entrer à peu près ce que l'on veut.... Bagages vite récupérés, dans une attente peu sereine : le site du Ministère des affaires étrangères, rassurant comme une Cassandre sous Prozac, explique doctement que l'aéroport est un des hauts lieux des enlèvements de touristes égarés.

Mais j'étais bien attendue. Et me voilà sortie de l'aéroport, sous escorte et pluie battante. La nuit avait déjà commencé à tomber, encore précipitée par l'obscurité nuageuse. Je ne distinguais pas grand-chose d'autres que les fameux taps-taps (bus) que je découvre encore plus extravagants que je n'imaginai, sorte de drakkars multicolores, habillés de tôles, fendant les rues, chargés de leurs invisibles passagers. Les rues sont éclairées, animées de petits kiosques de vendeurs en tous genres. Nous roulons quelques dizaines de minutes avant d'atteindre la maison où vit la mère mon hôte : 88 printemps depuis le début du mois d'août, elle a survécu à l'effondrement de la terrasse où elle passait ses après-midi et se retrouve hébergée dans une maison voisine de feu la sienne. Nous y faisons un brin de causette avec cette dame à l'œil vif avant qu'on nous apporte une grande bassine pour s'y laver les mains. « On », ce sont les « gens de maisons », ou (anciens) Restavec. Trois femmes et un homme.

La plus jeune d'entre elles, arrivée dans la famille à l'âge de 9 ans depuis les provinces intérieures, désormais 32 ans et en paraissant à peine 18 ; les deux autres sont des dames plus âgées, l'une étant dans la famille depuis plus de 50 ans... Étranges existences : généralement, les Restavec sont confiés, enfants, par leur famille d'origine trop pauvres pour les élever, à des familles plus aisées liées à la leur. Ces enfants grandissent, deviennent adultes, vieillissent dans cette situation d'attachement indéfectible à une famille d'adoption auprès de laquelle ils remplissent un rôle de domestiques serviles au pire, de cousins de province au mieux, de membres du paysage familial, rétribué monétairement ou simplement logé et nourri. Le garçon, Michelet, raconte que même si sa situation est peu enviable ici, au moins, il mange à sa faim, ce qui n'était pas le cas dans sa province d'origine...

Je me retrouve donc servie par une dame qui pourrait être ma grand-mère. On apporte du riz aux haricots noirs et des morceaux de cabris, menu goûteux et roboratif, peu dépayçant dans les parages caribéens. Et je passe finalement ma première nuit portaurincienne sous une tente, comme il se doit pour me rendre intéressante.

Mes affaires de logement sont en effet à peine un peu plus compliquées que prévues, mais rien de problématique du tout. C'est que se loger dans la capitale est une affaire complexe par les temps qui courent, en raison d'une mécanique implacable et déjà observée par ailleurs (au Timor, par exemple) : afflux massif de travailleurs d'ONG, d'institutions internationales, de volontaires et d'experts de tout poil => hausse immédiate de la demande de logements dans un contexte où, je ne vous apprends rien, une partie considérable a été détruite => hausse des prix avec des variations selon les quartiers et les contextes, certes, mais vertigineuses (triplement des prix dans le quartier où j'ai dormi). Une amie d'amie me proposait 80 \$ la nuit pour me recevoir chez elle, la secrétaire de mon éditeur local 100 \$... Tout le monde en profite et il semblerait que le « chacun pour soi » ait le vent en poupe. Petite synthèse des comportements post-12 janvier entendue hier : jour 1 = panique générale, on tente de sauver sa peau ; jour 2 = on essaie de retrouver ses proches ; jour 3 = on prend la mesure de ce(ux) qui reste ; jour 4 = on commence à payer / faire payer. Nécessité fait donc toujours loi ?

Mais, Française universitaire que je suis, je m'en sors comme une reine puisque pour les deuxième et troisième soirs, je devrais être dans un *Bed and Breakfast* des beaux quartiers à 50 \$ la nuit, puis je serai prise en charge par l'Agence Universitaire de la Francophonie qui va me loger au luxueux hôtel Plaza durant la semaine où je dois dispenser des cours, en plus d'un *per diem* de 100 \$! Il y a des vies, et des vies.

Ce matin, après un café servi par la même dame qu'hier soir dans une cour où des hommes s'affairaient à redresser les tiges d'armatures en fer de feu la maison pour en reconstruire d'autres éléments, j'ai fait, en voiture privée et climatisée, le trajet entre la tente et les bureaux de l'Agence Universitaire de la Francophonie. Les axes routiers ne sont pas en si mauvais état, s'y croisent des taps-taps plus spectaculaires les uns que les autres, quelques deux roues, des taxis reconnaissables au lien rouge qui pend à leur rétroviseur, et surtout des 4x4 rutilants et monstrueux (le nôtre avait été lavé le matin même sous nos yeux, comme tous les matins). Il semble exister une règle universelle de l'inversement proportionnel : plus les gens sont pauvres, plus les 4x4 sont gros...

Nous avons traversé des quartiers où il semble ne s'être rien produit, et d'autres où une maison sur deux n'est plus qu'un tas de décombres. Des armées de gens, hommes et femmes, vêtus de reconnaissables tee-shirts jaunes, œuvrent un peu partout au déblaiement des décombres, armés de seaux, de petites pelles, de marteaux, bref, surtout de leurs seules mains. Ils s'affairent ou sont les bras ballants, discutent ou portent des seaux de gravats, abeilles incertaines affairées sur une ruche monstrueuse....

Épisode 51 : Professer sur les décombres

J'ai visité le site où je vais professer la semaine prochaine. Il s'agit de l'École normale supérieure de Port-au-Prince où les cours ont repris depuis le mois de mai. Enfin, des semblants de cours, entre les gravats, manière de ne pas lâcher les étudiants dans la nature. Vraie rentrée à plein régime prévue pour 2011, si Dieu veut.

Mon guide : le doyen de l'école, professeur de philosophie, Mr Senatus. En arrivant sur place, des grappes d'étudiants se sont précipité sur lui pour lui serrer la main, lui taper dans le dos, lui demander ceci ou cela. Visiblement, on pratique la proximité avec les étudiants dans les parages... parages plutôt dévastés, mais en reconstruction. Sur les ruines de l'ancienne école – qui s'est effondrée alors que les cours étaient, fort heureusement, terminés- des sortes de hangars en préfabriqués ont été installés, et les étudiants s'y pressent. On chemine en enjambant des parpaings brisés, des morceaux de fer, des restes d'emballage, des papiers épars et, ô miracle, au milieu de tout ça, des salles avec des tableaux noirs, des chaises et des étudiants dessus, prenant en notes sur leurs genoux, dans de vagues cahiers, ce que professent leurs professeurs.

L'ambiance paraît plutôt décontractée, ça rigole dans ce qui reste de couloir, ça blague, ça prend des notes aussi, à l'occasion. Côté couleur, je fais nettement tâche, et ce n'est rien de le dire, et il y a bien plus d'étudiants qu'à Villetaneuse...

Mr Senatus m'a fait visiter les ossements de la bibliothèque, entassé dans des cartons qui attendent de rejoindre un nouveau local où, pour l'heure, les oiseaux empaillés du département de biologie tiennent le haut du pavé défoncé... Un capharnaüm dans lequel il pioche, ému, un ouvrage de Lucien Febvre, une vieille édition d'*Au bonheur des dames*, une grammaire française, un manuel de philosophie hellénistique...

Mais ça, ce sera pour la semaine prochaine.

En attendant, je découvre un peu la ville en sortant des voitures climatisées pour pénétrer dans le ventre des taps-taps. Hier soir, descente vers la ville à bord d'un de ces véhicules bondés. Dans l'habitacle, deux banquettes se font face. Dans l'arrondi du plafond, une barre pour se tenir lorsque l'on est à peu près debout au milieu de l'étroite travée. Lorsque nous sommes montés, les autres voyageurs se sont poussés pour nous faire place, un monsieur s'est levé pour que je puisse caler une de mes fesses entre celles de mes voisins, et si notre couleur de peau était immanquablement inédite, nous ne nous sommes pas senti extraterrestres pour autant. Ambiance chaleureuse (au propre et figuré) durant le voyage, blagues et rires autour d'une histoire de sac en plastique percé auquel nous n'avons pas tout compris, mais qui a occupé l'assemblée brinqueballée durant une bonne partie du trajet.

« Nous » parce que je suis escortée d'un collègue géographe venu en Haïti il y a dix ans pour faire son service comme coopérant à l'Alliance française et qui ne s'en remet pas depuis...

Le but du voyage était le vénérable hôtel Oloffson, sur la terrasse duquel Graham Green est venu siroter du rhum et écrire quelques pages. Tous les jeudi soirs, RAM, un groupe célèbre s'y produit. Une foule compacte, métissée, dansante, festive et rhumée s'y pressait sous les plafonds aux délicates moulures, prenant le frais, accoudée aux dentelles de fers forgés des balustrades avant de se replonger dans la cohue rythmée de la piste. Un archétype de vieux beau avec une tête à la Gilbert Melki, au regard ténébreux et à l'accent argentin (et pour cause, il l'était) est venu m'accoster alors que je ne demandais rien à personne, et surtout pas ce qui suit : proposition de verre refusée ; apport de bouteille d'eau et comme il faisait chaud... ; dépôt de carte de visite devant moi en me disant « tu vois que je ne veux pas te voler ton sac » - sa carte indiquait « USAID Justice, chef du projet ». Moi : moue évasive - lui, dans le désordre : je vais bientôt quitter le pays, je gagne 20 000 \$ par mois, je viens de

m'acheter une maison aux Canaries avec vue sur la mer, j'ai une Ferrari rouge, ces pauvres haïtiens, tu as devant toi un commandant en chef, je vais bientôt gagner 2 fois moins ce que les autres hommes ne pourrait pas faire mais moi oui, ces pauvres haïtiens, il est temps que je me pose et que je prenne le temps de vivre après avoir été dans tant de pays, je vais bientôt avoir 50 ans, j'adore Paris pour le théâtre parce que je comprends tout dans les pièces. J'en oublie forcément. Le tout sans la moindre relance de ma part, et sans caméra cachée. J'étais médusée de tant de pathétique et me demandais jusqu'où on pouvait aller dans ce sens. Je vais mener l'enquête, mais si ce gars-là a vraiment le poste qu'il m'a dit avoir, on n'est pas sorti du champ de maïs et les Haïtiens peuvent continuer à déblayer tranquillement leurs décombres...

Retour en moto-taxi, avec un jeune homme qui nous a nommé chacune des rues empruntées, en précisant jusqu'où elle allait, quelles artères elle desservait et à quoi tout cela ressemblait avant le « Goudou-goudou » (ce qui signifie « la chose ») du 12 janvier, parce que c'est important de bien connaître sa ville pour faire son travail correctement. Il y en a donc qui déblaient.

Épisode 52 : Tap-tap Rider

Hier, je faisais mes premiers pas dans les étroites travées des tap-taps. Aujourd'hui, je m'y suis engluée, ayant fait corps plus que de raisons avec les moyens de transports locaux...

Nous partîmes au (relativement) petit matin vers Pétion-Ville, commune périphérique plutôt huppée des hauteurs de Port-au-Prince, afin d'aller y retirer de l'argent. La journée a donc commencé en tap-tap petit modèle : une voiture break pouvant accueillir au moins 6 personnes par banc (il y en a 2) + deux ou trois accrochés à l'arrière après « tap-tapisation ». Les distributeurs d'argent sont loin d'être pléthoriques, et rares sont les lieux où les étrangers peuvent abreuver de cash leur portefeuilles percés. Après plusieurs tentatives infructueuses, progressant de banque en banque au milieu d'une foule de jour de marché, nous sommes tombés sur LE puits salvateur et avons pu reprendre notre périple. L'objectif était de se rendre à Petit-Goâve, commune située à une soixantaine de kilomètres de Port-au-Prince (sur le littoral du bras sud).

Un nouveau tap-tap nous a donc conduits de Pétion-Ville à la « gare routière » de Port-au-Prince. Cette fois-ci, il s'agissait d'un modèle de taille moyenne, genre gros mini-bus mais pouvant, après mutation, véhiculer une bonne cinquantaine de personnes. Nous étions assis dos à la cabine du conducteur, sur un banc étroit, mais qui avait le grand mérite d'exister, et où nous étions cinq, genoux contre genoux, sourire à sourire, avec les voyageurs du premier rang, dans le sens de la marche. Une fois à la gare routière, et après repérage du bus allant à destination, nous nous sommes installés dans un car jaune de ramassage scolaire américain, bien contents d'être à deux sur une banquette pour deux afin de commencer les fesses à l'aise ce voyage qui devait durer environ 1h30... Enfin à partir du moment où le chauffeur estimait que le bus était « plein ». Après environ 45 mn, nous étions, au bas mot, une centaine dans le car, à raison de 3 personnes minimum par banquette de deux, ce qui faisait que la travée centrale était obstruée par les postérieurs surnuméraires... Côté optimisation des transports polluants, nous en avons beaucoup à apprendre.

Il était alors aux environs de midi, heure fraîche par excellence. Mais l'attente a agréablement été comblée par une discussion avec celui qui fut mon vis-à-vis avant d'être repoussé dans les confins : un étudiant en philosophie de l'École Normale Supérieure, étudiant de ce cher M. Senatus (voir épisode précédent) qui me demandait quelle différence je faisais entre « géopolitique » et « géographie politique » tandis que je m'éventais avec son exemplaire fatigué de *Plaidoyer pour les intellectuels*, de Sartre... Et puis, tout autour du bus, le spectacle des multiples vendeurs ambulants qui tentent de placer des boissons, des bananes-chips, mais aussi des livres d'occasion. À titre indicatif, trois poches d'eau potable et fraîche valent 5 gourdes, soit 10 centimes d'euros.

Nous démarrâmes donc, indéfectiblement collés-serrés à nos compagnons de route, contents de l'ébranlement de l'antique machine. Après quelques ralentissements dûs à l'activité débordante de la ville, une grande artère s'ouvre, longeant une mer qui reste lointaine. Les détritiques jonchent le bord de la chaussée et s'y mêlent aux gravats de sans doute plusieurs décennies, la dernière strate violemment déposée par Goudou-goudou venant s'ajouter aux précédentes. On longe parfois des enfilades de sanitaires préfabriqués, dons de la Croix rouge, Action contre la Faim, le Secours populaire islamique (si, si) comme indiquent sans équivoque les autocollants qui y sont placardés. À un autre endroit, la route s'élargit au point d'être divisée par un terre-plein central : il est entièrement recouvert de tentes et de bâches qui forment des abris « de fortune », entre bruits de moteur et fumées d'échappement.

Mais, bon an, mal an, nous avançons. Jusqu'à ce que nous n'avancions plus du tout, pris dans un gigantesque embouteillage sans doute provoqué par un accrochage un peu plus loin. Nous sommes restés environ 3 heures, quasi immobiles, attendant que la situation routière se débloque, dégoulinant comme vous imaginez. Mais, là encore, l'attente était supportable et

d'ailleurs, personne ne paraissait excédé ou même énervé de la situation. Un bonimenteur est venu passer une bonne grosse heure avec nous afin de vanter les mérites successifs de pilules vitaminées comprenant 8 types de fruits différents et permettant de compléter les repas (de riz) en offrant une santé de champion olympique, d'autres cachets dont je n'ai pas saisi l'usage et puis, surtout, d'une médecine du nom de « Divinal lotion » permettant à la fois de se prémunir des infections vaginales et/ou du cancer du cerveau : la jeune femme blonde et dénudée figurant sur l'étiquette se tâte encore... Et puis j'avais prévu de la lecture et ai donc bien avancé sur mon polar haïtianio-haïtien, ruisselante mais stoïque, me disant tout de même que faire l'aller-retour dans la journée n'était peut-être plus si faisable.

Pourtant, la situation a fini par se débloquer suffisamment pour que s'ébranle notre bus de ramassage, où des écriteaux stipulent encore qu'il est interdit de jeter de choses par les fenêtres, de cracher à l'extérieur, d'apporter des insectes et autres animaux, de dire des gros mots ou faire des graffitis obscènes, etc. Mais là, ce fut le drame. Sur cette vague double voie où tant de tap-taps tentent de faire leur office de tap-tap, les véhicules étaient à trois de front et se doubblaient, se redoublaient, se re-redoublaient. Certains n'hésitant pas à emprunter le « bas-côté » avant de vouloir se rabattre, fort incivilement, devant son prochain. Et d'un seul coup, ce fut l'émeute dans le car où les gens, debout, hurlaient au chauffeur de ne pas se laisser faire, qu'il devait avancer sans laisser passer le démoniaque tap-tap venant sournoisement par la droite, et que vas-y, appuie sur le champignon chauffeur si t'es un homme, ambiance salle de boxe les soirs de grand match. Voyageurs remontés, donc y compris notre apprenti philosophe sartrien qui a dû sauter le passage type « La violence, sous quelque forme qu'elle se manifeste, est un échec »... Notre chauffeur, galvanisé, tenta d'empêcher la fourbe incursion de l'autre bus dont les passagers encourageaient également le conducteur à ne pas se laisser faire. Chacun son poulain et on verra bien qui a le plus gros bus, non mais ! Et bien ce fut nous, vainqueur par bris de vitre du voisin grâce à la barre de fer qui dépassait latéralement de notre toit, genre courses de char à la Ben-Hur, voiture trafiquée de 007 ou la coccinelle en folie. Nouvelles salves d'insultes d'un bord à l'autre, à la limite de l'abordage pirate, en cabine passagers. Côté conducteurs : le duel des chefs entre notre chauffeur, impavide derrière son volant, le regard plongé dans celui de l'autre chauffeur, venu se planter devant notre bus pour appeler la police en évitant toute fuite possible. En bande-son, Ennio Moricone.

Alors là, on a commencé à se dire que, peut-être, parfois, face à une adversité sans faille, il y avait des projets auxquels il était raisonnable de renoncer. Et nous nous sommes donc extirpés du bus par l'arrière (impossible par la porte latérale à 10 cm de l'ennemi), rats quittant ce navire où nous n'avions que trop transpiré... Une moto-taxi à la redoutable efficacité nous a ramenés, en 15 minutes, à la destination quittée plus de trois heures auparavant.

Et nous nous sommes retrouvés sur la fraîche terrasse de l'oasis-hôtel Oloffson (épisode 2), à siroter un verre à 150 gourdes, soit 30 fois plus cher que l'eau des vendeurs des rues, contents de notre périple au centre du monde des tap-taps, tandis que nos compagnons de voyage attendent peut-être encore le policier devant venir faire le constat, condition *sine qua non* à la poursuite de la route vers Petit-Goâve où ils ont besoin d'aller, eux.

Épisode 53 : De haut en bas et de bas en haut

Pour l'heure, pas de mouvement vers le luxueux hôtel Plaza : je suis toujours dans mon *Bed and Breakfast* au tarif local-pour-expats imbattable de 50 \$ la nuit et qui s'avère davantage une pension de famille. Ma foi, plutôt fort sympathique, et j'y prends mes aises...

Je suis logée chez Jean Fabius, dit Jean-Jean, figure du riche paysage intellectuel haïtien puisqu'il anime des émissions de radio, est réalisateur de documentaires, m'a l'air d'avoir pas mal de casseroles sur le feu et d'idées dans la boîte. Et puis, entre autres activités, il fait des reçus tout ce qu'il y a de plus officiels pour les chambres louées... Un de ses arrière-grands-pères du nom de Fabius, comme le nôtre, décoré de la légion d'honneur, est venu ici comme enseignant et a contribué à la fondation d'un prestigieux lycée portauprinçien ; un autre vivait en Guadeloupe, a renoncé à sa vie et ses biens là-bas pour tenter sa chance en Haïti, alors un pays où l'on venait tenter sa chance...C'est son père qui a pris la nationalité haïtienne. Avant, la famille était française. Vous vous en doutez, je suis là chez une élite intellectuelle et plutôt aisée.

Il y a deux corps de bâtiment dans la propriété : l'un, au-dessus, invisible dans la végétation, est la maison de mes hôtes, l'autre, comprend à la fois un bureau et une partie habitation que je partage avec deux autres personnes. L'ensemble semble dater des années 1960-1970, avec des formes cubiques de béton mais plutôt harmonieuses et bien pensées, peintes dans une rafraîchissante teinte de vert, avec deux terrasses encloses, de vastes baies vitrées, de jolis meubles de bois et un vaste toit d'où l'on voit, tout en bas, une partie de la baie de Port-au-Prince. Cela me fait penser aux décors exotiques des films d'espionnage des années 1970, manière « OSS 117, Rio ne répond plus »... Il y a même une piscine au-dessus de la maison, loin d'être pleine, mais pas assez vide pour que je ne m'y sois déjà trempée. Cet ensemble n'a pas été touché par le séisme alors que les deux maisons visibles à côté sont un vaste amas de gravats pour l'une et un reste de maison bien malmenée pour l'autre... Le relief est très escarpé, la capitale étant localisée dans une étroite plaine ceinte d'un cirque de montagnes. Une considérable volée d'escaliers, cernée de végétation, permet d'accéder à l'habitation qui comprend trois chambres : la mienne, celle du fils de la maison, Manuel, d'une vingtaine d'années et celle de Gabriel, un américano-haïtien à peine plus âgé, venu ici, si j'ai bien compris, pour faire faire de l'écriture automatique aux adolescents locaux. Comme il n'a pas trouvé le moyen d'atteindre cet objectif, il travaille pour une ONG haïtienne spécialisée dans le micro-crédit en rédigeant un rapport d'activités qui a l'air de le barber au plus haut point. Je dispose donc d'une chambre toute blanche et propre avec petits lits jumeaux, grands placards, ventilateur, et vue imprenable sur les pauvres d'en bas.

Dans la cour en contrebas vit en effet un groupe de gens qui travaillent pour partie comme gardiens, femmes de ménage, jardinier dans l'enceinte de la maison. Ils ont installé une vaste bâche, une tente, de petits bancs, un vieux fauteuil sur lequel trône une dame estropiée, des bassines, des ustensiles de cuisines et vaquent là à leurs occupations de vie quotidienne, sans vraiment regarder vers les fenêtres du haut.

Et puis, autre voisinage notable, l'entreprise Thomas Sécurité qui occupe les restes de ces bureaux. Tous les matins, dès l'aube, avant même le chant du coq, un groupe d'hommes s'entraînent donc à assurer la sécurité de ses prochains en chantant, applaudissant, poussant des cris façon haka... Le premier matin, je me suis dit qu'ils écoutaient - regardaient un match de foot en réagissant fort intensément aux actions. Mais non, ils travaillent en se préparant à travailler. Ce matin, ils prenaient tous des notes, appliqués, et je regrette bien de ne pas savoir sur quoi portaient leurs cours de théorie sécuritaire...

Le fils de famille, fort gentil au demeurant, m'expliquait hier l'étrangeté quotidienne de vivre dans cette société où les « gens éduqués » représentent une minorité close, où tout le monde se connaît, alors que les relations avec le reste de la population « ce n'est pas la même

chose ». Un pays avec une petite tête et un vaste corps ? À ma question sur une éventuelle envie de changer d'air, il répondit que non, que c'était là chez lui, et qu'il aimait ce pays qui est le sien. Un autre jeune homme, tout aussi gentil au demeurant, évoquait son pays avec tendresse et dépit : un jeune policier désireux de reprendre des études d'informatique afin de « continuer à évoluer ». D'après ce que j'ai compris, être policier, ici comme ailleurs, ne permet pas de rouler sur l'or. Pourtant, beaucoup de jeunes éduqués tentent le concours d'entrée parce que cela représente une garantie de salaire et un éventuel « tremplin pour faire autre chose ». Les générations policières précédentes n'ont généralement pas été à l'école aussi longtemps. Du coup, expliquait-il, il reçoit des ordres d'un « deux barres + une étoile » (alors que lui n'est « qu'une barre », je ne saisis pas bien, mais peut-être vous mieux) incapable d'écrire son nom. Le sentiment général semble être que la police nationale est bien mieux formée, et moins corrompue qu'il y a quelques années, et que le niveau d'éducation accru des recrues n'y est pas étranger. Avant, explique-t-il, si un transporteur de charbon était intercepté avec une charge dépassant celle autorisée, le policier se contentait de prélever l'excédent, pour le garder par devers lui. À présent, ce genre de pratiques serait moins répandu, ne serait-ce que « parce qu'on se surveille les uns les autres »...

Mais ils se désespèrent d'autres comportements de leurs compatriotes. Une sorte de fond de solidarité a été proposé aux familles de victimes du séisme travaillant dans la police nationale : les gradés ont refusé tout d'un bloc parce que les « dédommagements » n'étaient pas prévus de façon proportionnelle au grade, en privant ainsi tout le monde. Dans le même registre, un projet de quelque 2 millions d'euros est apporté, clé en main, au maire d'une commune de la zone métropolitaine de Port-au-Prince afin de refaire tout le système de voirie et sanitaire ; il aurait répondu : « oui, c'est très bien, mais je gagne quoi moi, personnellement, dans tout ça ? ». Ne pas recevoir ce que l'on estime son dû, en dépit de sens civique, paraîtrait donc insupportable à certains, jusqu'au plus haut de l'État. Corruption et gangrène de la nation, ici sans doute plus visibles qu'ailleurs....

Quant à mon cours de ce matin, et bien ma foi, l'assemblée d'une cinquantaine d'étudiants avait l'air d'écouter plutôt attentivement et voici ce que je viens de recevoir : « salut mme Redon, je dois t'avouer que comme professeur de géographie je t'ai trouvé énormément calée. merci pour tout. »

À suivre demain avec une autre matinée à l'École Normale puis un séminaire pour étudiants de « maîtrise interdisciplinaire en sciences humaines et sociales de l'Université d'État d'Haïti »...

Épisode 54 : Bons et rebonds

Déjà trois matinées passées à enseigner sous la tôle des salles de classe reconstruites en urgence de l'École Normale Supérieures, formant de futurs enseignants du secondaire. En fait, l'objectif de mes cours est le même qu'en France, un équivalent à la préparation au CAPES, sauf qu'ici, il n'y a pas de concours tant les enseignants manquent. Les institutions de formation sont légions. Partout dans les rues, des écriteaux annoncent des cours « de la 6^e à la Philo », « établissement pour jeunes filles », « International School », « Kindgarden », « Informatique et gestion », jusqu'à des heures de « décoration de gâteaux ». S'y ajoutent toutes les institutions religieuses, plus ou moins orthodoxes et évangéliques, de tous bords. Comment s'y reconnaître dans la foule des formations proposées alors qu'il existe plus de 200 universités ? Tout un chacun peut poser sa plaque et ouvrir une académie, un collège, un lycée, une université, etc. Ce serait ici un bon moyen pour gagner des gourdes, mais ce manque d'homogénéité ne va pas sans écueil et l'on ne sait plus à quel professeur se vouer.

Une bonne cinquantaine d'étudiants assiste aux cours, en immense majorité des garçons. Seul le voile immaculé d'une sœur, passée peu à peu du fond au premier rang, fait tâche blanche dans l'assemblée. Pas de bavardages, pas d'interruption intempestive (hormis quelques sonneries de téléphone portable ici comme ailleurs), des questions pertinentes, des regards attentifs, des prises de notes compulsives, des réactions à propos : des conditions idéales qui font oublier la chaleur et la poussière de l'air ambiant, les coups de pioche ou de pelles des ouvriers qui œuvrent à la réhabilitation du terrain et passent parfois une tête curieuse dans l'enceinte du cours. En sortant, maculée de craie, rouge écarlate et la voix fatiguée, je ne ressemble plus à grand-chose, mais j'ai comme l'impression de faire mon boulot de jardinière. Les séances dureront ainsi toute la semaine, à raison de 3 heures par matinée, et les étudiants auront un examen écrit le vendredi suivant que je me suis engagée à corriger avant de partir, pour boucler totalement la boucle de cette première expérience haïtienne, peut-être pas la dernière.

Étant donné que les 500 exemplaires *Des îles en partage* sont toujours à Rotterdam, l'éditeur haïtien a en effet l'intention de me faire revenir pour une séance de promotion début 2011, et pourquoi ne pas faire coïncider cela avec quelques heures de plus, si besoin est. Pour l'heure, les activités promotionnelles prévues se résument à une émission de radio samedi, et à deux conférences en République dominicaine, tout début septembre. En discutant avec quelques étudiants à la sortie du cours, je réponds à des salves de questions tous azimuts sur mes impressions sur le pays, mon sentiment sur le séisme, mon statut maritalo-maternel, mes sujets de recherches, mes enseignements en France, ma ville d'origine, etc. Lorsqu'ils ont vu, sur le livre, que le tarif indiqué était de 25 euros, ils étaient fort dépités. Mais je viens d'apprendre que son prix local serait de 35 \$: une fortune. Cela donne la mesure d'un fossé que j'avais oublié sous mes rôles académiques.

Le matin, un étudiant chargé de la gestion de l'École fait aussi office de chauffeur et vient me récupérer devant ma jolie enclave. Je commence à m'habituer au spectacle de rues portaurinciennes : vendeurs ambulants, échoppes sur tas de gravats, détritiques divers, enseignes peintes colorées, circulation dense, enfants en uniformes se rendant dans une des innombrables écoles, mais aussi vendeurs de livres d'occasion sur l'étal desquels l'œil saisit au vol des titres familiers. Et puis des maisons superbes, en ruine dans leur grande majorité, datant de la fin du XIX^e siècle : je découvre le style « *Gingerbread* », dentelles de bois, avec l'élégance légère des maisons créoles et quelque chose d'austère et mystérieux en même temps, un peu comme la demeure de « Psychose » qui serait venue se refaire une façade sous les tropiques...

Et puis les équipes de déblayeurs continuent de déblayer, mais j'en sais un peu plus sur la question... Ces travailleurs des gravats font partie d'un programme « *Cash-for-work* » qui, comme son nom l'indique, consiste à donner de l'argent en échange de travaux temporaires.

Le gouvernement haïtien et le Programme des Nations Unies pour le Développement (PNUD) avaient fixé un salaire minimum de 180 gourdes pour 6 heures de travail de déblaiement, or certaines ONG, bénéficiant de fonds propres colossaux, paient les déblayeurs jusqu'à 15-20 \$ par jour ! Certes, ça fait rentrer de l'argent sous les tentes, mais induit aussi des concurrences entre ONG. Sur le même site, une ONG paye 15 \$ pour le creusement de latrines, une autre 20 \$ pour le transport de matériel et une autre tente, avec ses 180 gourdes légales, de payer pour le montage de tentes : les gens se retournent alors contre cette dernière, accusant ses représentants de ne pas vouloir payer plus alors qu'ils le pourraient. Il peut aussi arriver que dans la même rue, plusieurs équipes soient en action, avec des salaires sans rapport les uns avec les autres. In fine, la perdurance de ce système de *Cash-for-work* entraîne un attentisme croissant et une systématisation de la monétarisation qui touche même au geste les plus simples, comme balayer sa cour.

Des camps de sinistrés remplissent les interstices des espaces publics : parcs, esplanades, espaces verts, tronçons de rues condamnés sont envahis par des toiles de tentes, des bâches siglées, jusqu'au beau milieu des voitures. En passant au Champ de Mars, j'ai vu des gens faire leur lessive, préparer des repas, s'occuper de leurs enfants, bref, vivre. Mais il existe aussi de faux camps, effet pervers de l'arrivée massive d'ONG et de bonnes volontés tous azimuts : une tente, un camp = de l'aide. Certaines familles ont donc fait scission, en faisant de leurs aînés de jeunes chefs de ménage ; en recréant des familles à part entière, on bénéficie d'une aide supplémentaire, alors autant essaimer autant de familles que possible. Il semblerait même qu'en rapprochant ainsi de jeunes adultes pour jouer au papa et à la maman, ils se soient pris au jeu et que des bébés-tentes soient à naître dans les prochains mois... Il y a donc des camps fantoches, ne se remplissant qu'aux heures de visites des membres des ONG qui, pour certains, reconnaissent le phénomène. En même temps, la présence de tentes estampillées de leur logo justifie aussi leur propre présence...

Épisode 55 : Séquences émotion

La fin du dernier cours, vendredi, a été riche en émotions. Après la dernière ligne droite de ces trois heures où je voulais dire tout ce que je n'avais pas encore eu le temps de dire, d'une voix qui me faisait de plus en plus défaut (et puis avouons-le, suite à une nuit fort courte puisque la veille était jeudi soir et que jeudi soir, c'est concert de Ram à l'Oloffson...), j'étais dans une drôle de composition de corps et d'esprit. Lorsque nous nous sommes dit au revoir, après avoir pris moult photos, on est venu me demander comment faire pour mettre en valeur des cultures de châtaignes dans telle région, si je savais comment me procurer des cartes topographiques pour faire des cours (certains étudiants sont aussi déjà enseignants), quand est-ce que j'allais revenir, est-ce que je peux relire ce projet de DEA, avais-je été contente d'eux, et puis et puis et puis... Je me suis retrouvée au bord des larmes dans la voiture, tout à la fois vidée et pleine. Séquence émotions professorales.

Ce week-end, j'ai pu rattraper mon retard en dégustation de cuisine haïtienne. Pour l'heure, entre les repas pris dans des lieux un peu trop lisses, les « Vache qui rit + biscottes » rapidement avalées à la maison et les pas de repas du tout, cette dimension m'échappait à peu près totalement. J'ai donc goûté avec délectation, en 24 heures : du « griot » = morceaux de cochons frits et caramélisés, avec de « l'accordéon » = tranches de fruit à pain ; plus un « paté cowdé » = beignet de chiquetaille de morue avec « pickles » (légumes type choux, oignons, marinés) ; plus des « pepitas » = fines tranches de bananes frites et salée, genre chips ; plus un « bouillon » = soupe épaisse (celle-là était aux épinards, cresson, haricots, viande, taro, pomme de terre) ; sans oublier les morceaux de canne à sucre à mâchonner et du rhum Barbancourt 5 étoiles... Un mémorable petit déjeuner pris au bord d'une route, à compter les tap-taps qui brinqueballent (si si, c'est du terrain), assis sur un gros rocher, en buvant du café préparé dans une immense marmite où la vendeuse puise, à la louche, pour le servir sucré à souhait dans d'immenses tasses de fers blancs, en grignotant un beignet de morue entre une marchande de boissons remplissant sa brouette de blocs de glace et un moto-taxi en pause. Séquence émotions sensorielles.

En sortant un peu de la capitale pour les quartiers périphériques, je mesurais à quel point la foule quasi permanente de cette ville sans urbanité est épuisante. Le regard qui, déjà fatigué lorsqu'il découvre tout, doit décrypter les images qui lui viennent en brassées, tente de rattacher tel élément vu à un autre entendu, interpréter toute cette vie qui se déroule à l'infini et dont il n'a pas les codes, l'est d'autant plus dans une ville en ruine, peuplée, où on vous met régulièrement en garde contre de potentiels dangers. Une sorte de qui-vive sensoriel et émotionnel permanent. Et puis on prend peu à peu conscience, en observant les gens agir, qu'une partie de leurs activités relève de processus longs et complexes qui nous sont éludés. Pour avoir de l'eau potable, il faut ici l'acheter dans des magasins d'eau, aux enseignes variées mais précisant souvent « eau traitée à l'osmose inverse ». Les plus aisés font venir des camions pour remplir leurs citernes, les plus pauvres repartent avec leurs galons d'eau sur la tête. Pour avoir de l'électricité, il faut être « branché », ce qui concerne officiellement une minorité de Portauprinciens, officieusement davantage, grâce aux branchements clandestins. Mais même lorsqu'on est branché, un générateur est souvent prêt à prendre le relais. On entend ainsi ronronner des générateurs partout, surtout lorsque le soir et le silence tombent. Chacun y va de sa musique entêtante, selon des rythmes différents, mais qui tous signifient : je suis en train de produire ce dont tu as besoin, et cela ne se fait pas sans peine. Ceux qui ne bénéficient pas de ces luxueux équipements ont des bougies, des lampes de poche. La nuit venue, à tous les carrefours, de minuscules vendeurs éclairés d'une petite bougie attendent devant l'étal de leur bassine contenant une demi-douzaine de boissons, quelques avocats, des beignets, des biscuits emballés, une poignée de bonbons, des cigarettes de la marque haïtienne « Comme il faut » vendues à l'unité, etc. Autant de lucioles pléthoriques d'une jungle désagrégée. Séquence émotions urbaines.

Le rapport au tremblement de terre est délicat, mais sans doute ne peut-il en être autrement. Je n'ai pas connu cette ville « avant » et n'ai donc pas de repères comparatifs pour prendre la mesure d'un cataclysme à la fois évident dans les dégâts visibles, dans la désorganisation engendrée, mais paradoxalement absent de la vie quotidienne apparente. En regardant les gens passer, en discutant avec eux, je ne peux m'empêcher de me demander combien de deuils, quelles pertes, quelles brisures... mais on parle peu de *Goudou-goudou*. Deux expatriés rencontrés pour des entretiens m'ont relaté leur expérience avec des mots hachés qui se cherchent encore et se chercheront sans doute toujours tant la violence fut inédite. Une jeune Française travaillant pour une ONG, un Brésilien attaché à l'Ambassade ont évoqué l'incrédulité, la terreur, la panique, la solidarité immédiate, l'atmosphère des quelques jours d'après, puis l'arrivée de l'aide. Une Haïtienne a relaté un peu de son 12 janvier, une femme lumineuse dont émane une force, que je suppose encore accrue, de rescapée. Elle était avec son petit-fils. Lorsque la terre a commencé à trembler, elle a poussé l'enfant sous un proche bureau, et a eu le temps d'y glisser la tête, heureusement mais seulement. Son petit-fils est indemne. Elle : côtes et clavicule cassées, et puis le bras droit littéralement déchiqueté par des tiges de fer. Elle s'est évanouie sur le coup et a vécu les quatre heures passées sous les décombres jusqu'à l'arrivée des secours dans un songe dont elle tente de reconstruire le déroulement. Son bras est à présent étrangement fin et difforme entre le poignet et le coude, peau greffée et rafistolée, mais elle ne le cache pas, sans pour autant l'arborer. C'est simplement partie de son nouveau elle. Elle a pu retrouver la mobilité partielle de sa main grâce à cinq opérations effectuées en République dominicaine où elle a été évacuée en hélicoptère. Son mari répète à intervalle régulier, comme dans un éternel écrasement : « Quelle affaire, mon Dieu, quelle affaire... ». Il avait été ambassadeur d'Haïti en République dominicaine. Mais combien de multi-opérations pour sauver la mobilité d'un bras pour combien d'amputations parmi les lucioles des carrefours ?

Épisode 56 : Escapades

Ce week-end, ce fut le retour sur la frontière entre Haïti et la République dominicaine, quelques années après, au même point de passage mais de l'autre côté... Chaque fois que j'approche une frontière, je ressens cette même impression d'étrangeté : une ligne que l'on imagine matérialisée par un mur montant jusqu'au ciel, tant elle détermine ce qui est identique et ce qui est différent, ce qui est même et ce qui est autre. Pourtant, le soleil cogne des deux côtés avec la même ardeur. La victoire de l'abstraction sur l'étendue continue du réel y est d'une force déconcertante.

Sur cette frontière-là, je retrouve la même impression de flou commandant les relations, les codes, les pratiques de cette zone-glacis entre deux pays. On passe à pied, en camion, en tap-tap au travers de barrières qui n'en sont pas vraiment, on discute en espagnolo-créolo-français, des billets passent de main en main, des échoppes sont installées aux abords du point de passage et proposent des produits en tous genres, dont des sacs de riz américains. Des gens font la queue devant un bureau de douanes tandis qu'à quelques mètres d'autres sont attablés devant des Prestige (bière haïtienne) ou des Presidente (bière dominicaine) et discutent en écoutant de la *bachata*. Tous ces gens vivent de la frontière dont ils semblent sentir l'atmosphère comme on prendrait la température d'une bête inquiétante mais nourricière, un peu lunatique : que dit la frontière aujourd'hui ? Est-elle de bonne humeur ou bien va-t-elle nous avaler tout cru ? L'arbitraire paraît le maître-mot, mais forgé d'une foulditude de petits arbitraires greffés les uns aux autres, au gré des jours et des dispositions. Par rapport à la frontière séparant le Timor-Leste de l'Indonésie, je dirais que celle-ci respire davantage, plus largement.

Avant-hier, arrachée par un bon génie à Port-au-Prince pour une petite virée dans la zone montagnaise, je me suis retrouvée à la tombée du jour en route pour un bout du monde. Sur le trajet : coucher de soleil sur le somptueux paysage de l'immense baie, le rougeoiement sur l'île de la Gonâve, le sale tumulte de la ville qui s'estompe, l'air qui s'adoucit... Une route qui devient piste et, tout le long, des hommes, des femmes et des enfants qui marchent dans le noir, chargés de fardeaux souverainement portés sur la tête. Parfois des ânes bâtés les accompagnent, des cabris traversent en bondissant, des vaches se pressent les flancs pour s'éloigner de la route. Des conciliabules de crépuscules, des éclats de sourires dans la lumière des phares, toute une géographie de vie quotidienne hors du temps se déroule peu à peu, ineffable. Passages à guet de cours d'eau, heureusement calmes, pour arriver au village, sous des trombes d'eau.

Les gouttes de pluies s'effacent rapidement et les nuages s'écartent pour laisser paraître la lune, miraculeusement pleine. Un bassin d'eau de source permet de laisser là les restes de poussières de corps et d'âme qui me collaient à la peau : je suis prête pour une balade au clair de lune dans les rues caillouteuses... Au loin, les lamentations d'une veillée funèbre s'élèvent et escortent nos pas. Les lueurs de bougies balisent des causeries, ça et là, sur le pas des portes ou autour de petits vendeurs dont l'étal tient dans une valise de bois. Des murmures, des rires, des mots peuplent l'obscurité de cette paisible soirée. On m'installe sur une chaise basse, près de la flamme lumineuse, et j'assiste à une conversation badine dans un créole dont je commence à saisir le sens. Les histoires sont relatées en mots vifs, en gestes, en interjections ; je me laisse imprégner des rythmes de la langue et sirote du « clairin » artisanal, à même le goulot d'une fiole de verre. Le sol clair renvoie les rayons que le soleil prête à la lune et baigne la scène d'un onirisme serein.

Le jeune garçon de la vendeuse donne le signal du départ : il commence à ranger, avec application, les menus produits de la boutique. Ses gestes sont calmes et précis, participant d'un rituel maîtrisé dont il semble tirer la fierté du devoir justement accompli. Il emportera la valise-boutique sur la tête et s'éloignera dans le noir à la suite de sa mère qui nous salue d'un dernier mot amical.

Le lendemain matin, la lumière de l'aube dore le feuillage des arbres, les modestes cases colorées et les environs montagneux que je n'avais pu discerner la veille : la vallée de l'Artibonite, des tonalités de vert qui se déclinent sur les versants, de petites cases sous les palmiers, de l'eau qui court en dévalant... Petit-déjeuner au croisement de deux rues de terre, un café trop sucré, un chocolat d'une richesse de goût inédite, des morceaux de cassave et d'avocats, une assemblée de voisins qui commente les événements, menus ou dramatiques. On rigole en évoquant les fameuses galettes de terre que les médias ont érigées en emblème de la misère haïtienne : regardez ces pauvres gens, contraints de manger de la boue. Les dites galettes se vendent au rayon confiserie du café de brousse où je bois mon café, attablée face à mon altérité sans malaise.

Sur la route du retour, tout me paraît mesuré, à sa place, humblement et amplement vivant. Une autre Haïti existe donc.

Épisode 57 : Onusiens de tous les pays...

Je rédige cette Gazette tout en surveillant l'examen de l'École Normale Supérieure qui clôt mes cours. La sœur est toujours au premier rang et gratte consciencieusement le papier d'une écriture élégante et précise. Il fait une chaleur étouffante ; le bruit des pelles déplaçant les gravats, de marteaux redressant des bouts de ferrailles, des conversations d'autres étudiants autour du « hangar de classe » scandent les pauses pensives des étudiants qui planchent avec la même expression concentrée et préoccupée que partout ailleurs...

Hier, j'ai passé une bonne partie de la journée dans le ventre de la bête onusienne, bien loin de celui des tap-taps. Il règne à Log-Base (pour Base Logistique) exactement la même atmosphère qu'à l'Obrigado Barak (nom de la base de l'ONU signifiant littéralement « merci beaucoup ») de Dili. Une logistique efficace et rodée mise en œuvre dans des alignements de préfabriqués qui arborent leur climatiseur ronronnant comme un appendice vital. On y croise des militaires nippones, noyées dans leur uniforme kaki, des géants anglo-saxons, des « frères » africains, des Philippins, des Péruviens, etc. Voilà donc où sont concentrés les Blancs (étrangers) dans ce pays, parce que sur les moto-taxis, dans les tap-taps ou tout simplement marchant dans les rues, j'en croise au maximum un par jour...

Tout ce petit monde, en résumé, s'affaire au service d'un autre, celui qui est hors les murs, mais le rapport est inversé à l'échelle du camp où le personnel local est visiblement à la disposition de la communauté venue « aider ». Ces mondes semblent être peu poreux l'un à l'autre. Déjà, le multilinguisme ambiant est nettement dominé par l'anglais, langue de travail, et celle des loisirs pour la plupart des internationaux. Du français, peu, et du créole, encore moins. Ensuite, le pays est classé en « niveau 3 » de sécurité, ce qui signifie qu'il est considéré aussi dangereux que le Congo, et que les travailleurs onusiens ou des organisations connexes doivent y respecter des règles de sécurité drastiques avec couvre-feu, interdiction de se déplacer seul, etc. Au passage, plus le niveau de dangerosité est élevé, plus les salaires sont élevés... Dans ces conditions, une fois classé, une descente dans le classement rouge fait perdre de l'argent aux gens sur place... Ainsi, point de concert de RAM pour mes pauvres amis onusiens, privés de sortie par le principe de précaution... À moins de déployer des trésors de curiosité en dehors de journées de travail souvent bien remplies, l'ensemble des fournis de cette fourmière bleue quitte son domicile-enclave tôt le matin, y rentre assez tard le soir, en ayant côtoyé des étrangers de toutes origines au cours de la journée, du Sud-coréen au Chilien en passant par le Nigérien ou le Néo-Zélandais. Et des Haïtiens, quelques-uns, ceux qui sont embauchés au titre de personnel local.

Je suis venue à Log-base pour y rencontrer des membres de l'Organisation Internationale des Migrations (OIM). Ils étaient une quinzaine d'« internationaux » et une cinquantaine de « locaux » avant le séisme, passés brutalement à 130 pour plus de 500. Une partie de ce mini-monde est installée sous une immense tente qui bruisse comme une salle de rédaction, un quartier général en temps de guerre. Et des différences de traitement, des « éléments objectifs de discrimination » entre les UN Team Country (locaux) et les internationaux, sont durement ressentis par certains Haïtiens, en plus de la sensation d'appartenir à un pays tacitement occupé. À titre d'exemples, les grilles de salaires ne sont pas du tout les mêmes ; l'usage des fameux 4x4 estampillés UN est autorisé en dehors des heures de travail, sous condition, pour les internationaux mais pas du tout pour les nationaux. Le jour où était annoncé le résultat du classement par le comité électoral : les nationaux ont été autorisés à quitter leur travail à 15 heures et pas les autres, comme si le danger n'était pas le même pour tous. Ces dissensions apparaissaient aussi au Timor-Leste et je me demande s'il existe un syndicat international des onusiens...

Après mes rendez-vous, je passe quelques heures à la cafét' du camp, excellent et confortable poste d'observation : 18 ventilateurs tournent à toute berzingue et diffusent sur cette terrasse semi-couverte la brume de vaporisateurs, 4 grands écrans diffusent CNN en boucle, des

pancartes annoncent les menus proposés dans un français approximatif. On vante la maîtrise gauloise de sandwiches jambon-beurre, la typicité de plats brésiliens, de pizzas à la mozzarella, etc. La cuisine dégurgite avec une mesure de métronome des plats de frites à n'en plus finir. Tous les prix sont indiqués en dollars et la caissière a bien eu du mal à rendre la monnaie sur mes pauvres gourdes...

Autre anecdote monétaire, en passant : au moment de repartir, en moto-taxi, d'un assez chic restaurant de Pétion-Ville (quartier assez chic aussi), je m'aperçois que je n'ai qu'un billet de 500 gourdes (environ 10 euros), ce qui représente une assez grosse coupure. Pour éviter toute difficulté en route, je décide de faire la monnaie. Et m'adresse donc à la table d'à côté, où trois personnes devisaient en anglais depuis un bon moment de l'état du pays et de son sous-développement et patati, et c'est terrible, et patata, les pauvres quand même, et un tel du service de machin veut développer ce plan social là, mais je pense que... Je brandis donc mon billet en demandant dans un anglais, certes non parfait mais compréhensible :

- « Avez-vous de la monnaie s'il vous plaît ?
- Euh... mais qu'est-ce que c'est ?
- Un billet de 500, je voudrais des petites coupures si vous avez...
- Mais un billet de 500 quoi ?
- Ben... des gourdes ?
- « Gourdes », mais qu'est-ce que c'est ?
- Ben... la monnaie locale.
- Ah ! il y a une monnaie locale ! non, désolé, nous n'avons que des dollars.... »

Pas aussi désolée que moi.

Les copies commencent à s'accumuler... Argh....

Un groupe de militaires de l'US Royal Air Force, dont une femme, arrive à la cafet' de Log-Base (un peu ambiance *Hélène et les garçons*, en plus kaki). Ils s'attablent et commandent tous des hamburgers et du coca. Sans échappatoire... Une rumeur amusée circule d'ailleurs dans les rues de Port-au-Prince : dès l'arrivée massive des Américains après le tremblement de terre, une pénurie de coca-cola et de bières se serait immédiatement abattue sur le pays, nouveau fléau... La majorité des gens ici a un léger embonpoint, ce qui est loin d'être le cas des étudiants qui continuent de gratter dans la chaleur et le brouhaha... De, ma foi, plutôt plaisants *carabinieri* italiens font un gringue courtois aux serveuses ébène qui passent d'interminables coups de fil derrière leur comptoir débordant de yaourts et de boissons fraîches. Le patron des lieux semble tout droit sorti de « La vérité si je mens » et s'évertue à diriger les délicates opérations de déménagement d'une partie des pianos de cuisine. Une équipe d'Haïtiens oscille et tanguent sous le poids du buffet métallique, houspillés par leur patron dont le ton monte au rythme de l'énervement. Rien à faire, ça ne passe pas la porte... Un jeune Français, que l'on dirait échappé du Fouquet's, jette un œil désabusé sur le spectacle, cheveux blonds ramenés en arrière, chemise rosée de bonne facture, montre griffée et chaussures rutilantes.

Mon voisin de table, que je n'avais pas vu à l'œuvre, me donne le portrait qu'il vient de faire de moi : c'est un jeune Haïtien qui sert à l'occasion d'interprète à un Sud-Coréen chargé de « Korean War UN Veterans Association Peace Mission Co. » (sic la carte de visite qu'il me donne), limpide. Le dessinateur enchaîne aussitôt sur le portrait d'un gradé chilien, après m'avoir expliqué qu'il tente de suivre les traces de son père, peintre naïf assez connu dans le pays. Je croise aussi un géographe de ma promotion de maîtrise de géo à Paris 1, il y a donc fort longtemps, qui travaille désormais sur de la cartographie en ligne accessible à tous (<http://www.openstreetmap.org/>). Le concours de circonstances est agréable et nous en sourions, contents.

Un orage se déclare tout à coup, l'atmosphère devient électrique, la pluie se déchaîne dans un ciel zébré d'éclairs, serveurs et serveuses se précipitent pour mettre à l'abri tables et chaises alors que les frites continuent de sortir en rangs serrés de la cuisine. Une jolie onusienne italienne fait irruption, sa chemise blanche collée au corps par les lourdes gouttes. Les *carabinieri* sont en émoi. La nuit tombe, mais la fin de journée est sans répit dans cet orage

tropical : tumulte des ventilateurs, bruit des conversations qui tentent de couvrir à la fois la pluie et le tonnerre, CNN qui continue de déverser ses images d'autres pays, d'autres conflits, d'autres misères avec d'autres enfants noirs aux grands yeux vides...

L'étudiant quasi aveugle du premier rang, qui transpire sur sa copie en tirant la langue, me rend la dernière copie.

Épisode 58 : Un dimanche sur la terre

Ce week-end, je suis partie en escapade-terrain en équipage de caméra, bloc-notes et appareils photo. Départ samedi matin, à deux 4x4, direction la zone frontalière pour un safari épistémologico-filmique. Le trajet aller dure de plus de 6 heures de routes puis de pistes. L'isolement est saisissant.

L'équipe est composée d'Haïtiens et je ne peux m'empêcher de me demander quelles sensations produisent des recherches sur son propre pays. Que signifie « faire du terrain » dans un lieu dont on maîtrise la majorité des codes, dont on connaît la langue, où on peut plaisanter avec les gens sans jouer de la naïveté de son ostensible statut d'étrangère ? Tout est élan, adaptation, pour saisir au vol d'un mot ce qui est évident pour tous. Une forme d'extra-territorialité que l'on porte autour de soi, comme une bulle au milieu des pensées qui s'échangent, se forment, se confrontent, se tournent autour en un ballet qui m'échappe. Spectatrice muette m'est une position peu confortable, mais sans aucun doute profitable.

Je pense à ces migrants qui partent pour un en-dehors sans retour, à ce que cela peut comporter de fulgurances d'ancrages ponctuels contredits par des vagues de fatigue profonde, existentielle, mais que fais-je donc là... Je pense à ces vies accrochées au fil d'entre-deux mondes, condamnées à un équilibre instable qui ne se résorbe que dans la chaleur hospitalière de la mélancolie, dans la fraternité de mêmes destinées.

Une goulée de Prestige pour faire passer le flot de ces pensées parasites et me reposer l'esprit sur la réalité qui s'offre à moi parce que je l'ai choisie, pour un temps défini.

Sur le chemin, des enfants montés sur des chevaux, des ânes qui portent ici comme ailleurs la misère des plus pauvres. Juchés sur de hauts camions peints, comme les tap-taps, de jeunes hommes s'avancent tels d'improbables cornacs, guidant ces éléphants rugissant qui oscillent sur les routes rouges en exécrant une fumée compacte.

Une roue crevée, nous faisons une halte. Je déambule dans les alentours d'une clinique de campagne. Des lits gisent devant l'entrée de la maternité, il ne semble rien se passer à l'intérieur. Une case toute de bleu vêtue, ceinte du linge multicolore qui y sèche, attire mon œil et mon appareil photo. Un vieil homme me voit, me sourit, je fais de même et m'approche. Nous nous saluons en franco-espagnol et il me propose d'entrer visiter l'intérieur de cette demeure en surplomb de la piste. Il est fier de son palais, aussi bleu que l'extérieur ; la chaleur y est étouffante. Il me présente sa fille et sa petite-fille, me propose de m'asseoir sur une des chaises en plastique qui entourent la table. Au mur, des bâches de plastique bleu sur lesquelles se détachent les couleurs peintes d'une vue de Santo Domingo, des affiches religieuses en espagnol. Nous sommes dans un entre-deux : encore en Haïti, mais déjà en République dominicaine.

Nous visitons un lieu frontalier de transbordement des marchandises, à travers le fleuve de l'Artibonite qui forme une séparation aqueuse d'une cinquantaine de mètres de largeur. Une atmosphère de far-west, de ruée vers l'or y règne et saisit d'une énergie tendue vers la survie. Depuis Port-au-Prince, il faut des heures et des heures de pistes pour accéder à ces confins de végétations traversées : paysages arides marbrés de cactus candélabres, palmeraies étendues à perte de montagne, champs entremêlés de bananiers, maïs ou pois, sommets qui défilent en forme d'horizon...

Sur place, des hommes, des adolescents, et des enfants s'affairent. Il s'agit de rapporter de ce côté de la frontière des sacs de farine achetés en terre dominicaine. Ces sacs sont ensuite stockés dans une réserve sur place ou bien entassés dans les antiques camions colorés qui les emportent dans le pays. Pour traverser l'eau boueuse, des chevaux partent à vide, simplement guidé d'un jeune garçon assez léger pour permettre aux sacs de farine ensuite

chargés sur l'animal d'avoir toute la place. L'eau monte jusqu'au poitrail des chevaux. À côté d'eux, des hommes traversent à pied en portant des rouleaux de tôle, de petits poulets serrés et piaillant dans des cartons. Un de ces cartons est soudain tombé ; s'en est suivie une rapide et efficace cohue pour porter secours aux gallinacées emportés par le flot. Un bac de fortune, composé d'une chambre à air et de planches assemblées, permet une traversée à pieds plus secs. Sur leurs chevaux, ces gamins d'une petite dizaine d'années sont fiers ; leur regard dur se craquèle à peine le temps d'un sourire croisé. Des enfants-soldats de rivière-frontière. Parmi eux, une fillette qui paraît avoir 8 ans, petite écuyère d'une piste aux étoiles embourbées. Un peu plus tôt, son alter ego en petite princesse était passée par là, toute de rose satiné vêtue, joliment coiffée et chaussée, sans doute pour se rendre à une église proche.

Des cantinières vendent des assiettes de riz aux haricots. Les hommes, le corps parfois maculé de farine, les enfants par grappe, se serrent autour de ces assiettées de travailleurs de force. C'est là la nourriture revigorante qui permettra de continuer à accomplir la tâche dont le prix achètera celle du jour d'après. J'en partage une assiette. Des marchandes proposent des sodas, du clairin, des friandises (dont les fameuses galettes de terre), une rupture du cercle de la survie. Les corps sont musculeux, les vêtements boueux et déchirés. Rien de superflu, tout est là pour accomplir la simple tâche de l'existence. C'est la loi du plus fort, de celui qui peut porter le plus, du plus habile cavalier, de celui qui a réussi à avoir un camion, qui sait négocier avec ceux d'en face dont tout le monde parle la langue, et a du sang. Ceux-là, de l'autre côté, ne font pas de cadeaux : on promet d'acheter une cargaison de pois congos à 800 pesos, les pois traversent la rivière à dos d'homme, de chevaux. Mais on n'en donne plus que 500 pesos une fois de l'autre côté, à prendre ou à laisser, plutôt à reprendre, en retraversant le fleuve-frontière... Disons que de l'autre côté, nécessité fait moins loi, alors on joue de l'avantage. Il n'y a là que l'agrément de l'indispensable fraternité que l'on s'accorde autour des combats de coq, en chahutant dans la rivière. Mais il me semble que la tension est là, sous-jacente, partout : il s'agit de manger à sa faim.

Le long des roches ocre du chemin : des hommes cravatés, des enfants aux chemises immaculées, des lianes chapeautées, des jupes dont les couleurs répondent à celles de fichus, des enfants nus, des cabris, des fillettes-fleurs aux robes élimées, des adolescents en troupes gaies, des motos surchargées, des bidons d'eau sur les têtes altièes de corps poussiéreux...

Un dimanche sur la terre.

Épisode 59 : Pauvre petite fille riche

Me voilà désormais de l'autre côté de la frontière, en République dominicaine. Un voyage éclair, je ne vais rien voir du pays, et n'en ai encore rien vu alors que je suis là depuis deux jours. Traversée de la frontière en bus, un trajet qui dure un peu plus de 6 heures entre les deux capitales, dont plus d'1 heure 30 pour les formalités administratives. Dans le bus, des Haïtiens qui se rendent de l'autre côté, ma voisine de siège y allait rejoindre son petit ami. Je quitte le pays dans un brouillard d'ébranlements confus, les dernières copies corrigées, le sac bouclé à la va-vite puisque je dois revenir à la fin de la semaine. À l'arrivée au poste frontière, tout le monde descend du bus climatisé pour s'enfourner dans un premier bureau : on passe devant un guichet, les passeports sont tamponnés puis laissés sur place. Des dizaines de cambistes brandissent des liasses de billets, des vendeurs tentent de placer des boissons, de petits cireurs de chaussures se pressent, l'atmosphère est affairée. De retour dans le bus, l'hôtesse restitue les passeports. Quelques mètres plus loin, nous sortons à nouveau : encore un guichet, encore un tampon, dominicain cette fois. Les passeports disparaissent encore derrière le comptoir tandis que chacun va récupérer ses bagages pour les présenter à des douaniers approximatifs, hommes et femmes en civil qui houspillent les Haïtiens, ouvrent sans manière les sacs pour en farfouiller vaguement le contenu avant de les pousser plus loin d'un geste dédaigneux. Place retrouvée au frais, et dernière distribution de passeports. Nous sommes désormais de l'autre côté...

La route frappe par sa régularité : plus de trous, de nids de poule, mais du bitume. Du coup, la végétation est plus verte, sans la poussière qui la recouvre de l'autre côté. Les maisons semblent moins miséreuses bien que modestes aussi. Les mêmes enseignes, peintes à la main de couleurs vives, mais en espagnol. Et le route défile, des heures durant, dans des paysages qui ne sont ni tout à fait autres, ni tout à fait les mêmes. Je somnole à la fenêtre, dans une torpeur que berce la bande-son américaine de films stupides diffusés sur les écrans du bus...

Arrivée à Santo Domingo, une grande ville où tout est debout, où les trottoirs en sont, les rues urbaines, les gens un peu plus clairs de peau, l'ambiance mêlée d'hispanité nord-américaine. Un taxi me conduit à l'hôtel réservé par les institutions qui m'invitent : haut standing, une chambre immense au lit démesuré et immaculé. Je fonds en larmes en y entrant tant le contraste est brutal et la coupe à émotions pleine. À peine le temps d'aller noyer tout ça dans la piscine que les conflits institutionalo-diplomatiques surgissent : je suis là pour deux organismes et doit faire deux conférences, mais aucun des deux n'était informé pour l'autre. Accueil tendu, concurrence et redondance redoutées, personne ne se déplacera deux jours consécutifs pour la même présentation d'un sujet qui ne passionne déjà pas les foules. Je passe la soirée au téléphone à tenter de rattraper les choses en promettant deux conférences bien distinctes et complémentaires (sans n'en avoir encore préparé aucune, en espagnol), afin de transformer le quiproquo en bénéfice... Du coup, je reste enfermée dans mon *bunker* climatisé, la soirée et le début de journée du lendemain, un nœud à l'estomac, à bosser au lieu de me balader un peu en m'immergeant dans le bain linguistique comme je pensais le faire.

Ouverture des festivités par une interview pour RFI, en français pensais-je... que nenni, c'est directement en espagnol... Je pédale de mon mieux en roulant compulsivement les « r »... Puis enchaînement sans transition sur la première conférence. À mon arrivée, caméras et micros se tendent vers moi, effarée et terrifiée :

- « En un mot, que pensez-vous de la frontière haïtiano-dominicaine ?
- Euh.... »

Peu à peu je me laisse emporter ; on me parle de traduction en espagnol, de faire d'autres conférences, de revenir bientôt, de travailler ensemble, de rencontrer un tel, de lire celui-là...

Mais j'ai encore la tête dans la brûlure poussiéreuse de Port-au-Prince.

Épisode 60 : Demain, je quitte ce pays !



Certes, elle est morte, mais nous nous sommes baignées au même endroit, elle et moi. Vous comprendrez donc que demain, je quitte Haïti pour des cieux moins plein de pattes velues, et qu'ainsi se clôt la saison des Gazettes haïtiennes...

CINQUIÈME VOYAGE (JUN 2011)

Épisode 61 - Retour en terre des nécessités

De retour sur l'île, huit mois après les épisodes estivaux. Les impressions d'arrivée sont moins violentes que la fois précédente : déjà, je reconnais et ne découvre plus. Du moins, l'étrangeté m'est un peu plus familière.

La vie continue de se réinstaller, obstinée, elle reprend racine sur les gravats, pousse dans les éboulis de béton, sur les détritiques, dans la boue. Toujours étonnamment lumineuse, riante, les pieds dans la gangue, Port-au-Prince vibre.

À mon arrivée, je suis la première sortie de l'avion qui s'est posé après bien des soubresauts de turbulences, faisant hululer à la mort une plus que plantureuse dominicaine ; le qualificatif de vertigineux serait un euphémisme affront à son décollage. L'avion poursuivait son vol vers Santo Domingo. Une mère de famille inquiète demanda si les passagers en transit seraient obligés de descendre à l'escale. Elle poussa un soupir de soulagement en apprenant que non. Déposés avec moi : quelques Haïtiens, dont un criant sa joie du retour au sol natal au moment où les roues se posèrent, et de jeunes blancs-becs perdus de l'humanitaire, l'air hagard et vaguement apeuré, mais arborant une mine faussement blasée, de ceux qui en ont vu d'autres avant l'heure, parce que cela fait partie de la tête de l'emploi. Du mien peut-être aussi.

En sortant de l'aéroport, je suis accueillie par un de mes étudiants de cet été, Moïse Itelaire, ce qui fait phonétiquement Hitler. J'apprends ensuite qu'il y eut ici des partisans de l'Allemagne nazie durant la guerre. Association de patronymes en cadavre exquis... Il me dépose chez Cénatus, le directeur de l'École Normale Supérieure où je dois de nouveau faire cours la semaine suivante. Problèmes d'organisation et de communication, ils ont appris mon arrivée le matin même... On verra comment on peut faire pour rectifier les tirs logistiques.

Il vit dans un appartement en pleine ville, non loin de l'école de sa vie aux bancs usés, polis, persévérants, désespérément pugnaces. Il vit au beau milieu de piles de livres de philosophie écornés, mangés, digérés, comme autant d'emballages de nourriture ingurgités avec détermination : Rousseau sur Hegel, Alain sur Descartes, Sénèque en équilibre instable sur Heidegger. Tout est fermé, sombre, il y a simplement un lit aux draps élimés, un fauteuil, des chemises repassées pendues à des cintres. Seules les piles de livres paraissent verticales, le reste semble avoir renoncé à être debout. Une caverne entre Platon et refuge de Tic et Tac, l'esprit comme colonne vertébrale dans la déliquescence, des pages de pensées comme quintessence d'existence.

Le lendemain, je suis revenue à l'École Normale pour assister au cours de géographie de Jean Marie. Les visages se sont éclairés en me reconnaissant. Des sourires vastes et timides.

- « Madame Marie, bonjour Madame Redon, vous êtes là ! Bon retour au pays ! Vous allez faire des cours alors ? »

- « Oui mais nous avons des problèmes d'emploi du temps, je ne sais pas trop quand on va pouvoir les caser... »

- « Mais même samedi, même dimanche, nous serons là ! »

Même étonnement réitéré devant l'intérêt suscité par ma pauvre thèse.

Ce week-end, je suis en « tournée promotionnelle » dans le nord du pays, vers le Cap-Haïtien. Programme chargé, organisation bordélique. Je pars samedi matin, ligne intérieure, par Tortug'Air. Un billet doit m'attendre à l'aéroport régional. En fait, il n'est pas payé et j'avance donc le prix de mon voyage dans un avion d'une douzaine de places à la carlingue étroite, aux hélices poussives, mais qui vole vaillamment au milieu des nuages accrochés aux hauteurs du

cœur de l'île. Dans les airs, je rencontre deux de mes contacts locaux, des caricatures opposées entre lesquelles je vais devoir naviguer pendant trois jours : un Haïtien qui a fondé une bibliothèque locale où je dois me produire dimanche, la jeune directrice de l'Alliance française du Cap. Deux mondes, deux réalités. Le premier m'abreuve de ses exploits, de ses fracassantes et remarquables aptitudes, de ses recueils de poésie qu'il veut me faire lire (éloge à la beauté du corps féminin...) ; la seconde se morfond : pas de moyens, la perpétuelle lutte contre la décrépitude et la déchéance du lieu, de l'institution.

J'arrive à bon port, un ange gardien désormais bien accroché sur chaque épaule, mais sans mon sac à dos qui a préféré rester à la capitale avec ordinateur et vêtements de rechange. Tant pis, je resterai en sueur toute la journée et ferai mes deux premières conférences crasseuse.

Il n'y a pas d'électricité aujourd'hui à l'Alliance, pas de possibilité de projeter des images, des cartes, pour illustrer mon propos. On s'adaptera donc. Je commence par une université locale : un préau, des tables et des chaises, des kilos de poussière, d'espoir et de résignation mêlés. Une dizaine d'étudiants, le doyen de la fac qui a été ministre et mon agent / maquereaux qui se charge de la promo : installation de livres sur la table, photo quand je signe, photo quand je serre les mains, photos avec les étudiants... J'ai l'impression d'être une bête de foire mais cette impression s'oublie bien vite. On déniche un vieux globe terrestre dans un coin, un tableau et des craies, et en avant pour les îles partagées. Je m'élançe, sans trop de filets, et cause de mes affaires insulaires. Les regards semblent attentifs... À la fin, miracle : des questions, à propos, de vraies questions. On y est. Trois livres vendus, et donc des dédicaces. Je découvre l'exercice, étrange, et m'y prête du mieux que possible.

J'enchaîne avec l'Alliance française, forte de cette première expérience. Au début, à peine 4-5 personnes dans la salle, dont deux Français, puis les gens arrivent. Je suis éblouie par la lumière de deux caméras de chaînes locales, seules sources de lumière puisque la salle est dans le noir, faute d'électricité. Là aussi, un globe terrestre et un tableau noir remplacent la projection prévue. Je parle, je parle, vite, trop vite, comme d'habitude, mais ça a l'air de suivre et à la fin, encore des questions, une bonne dizaine de questions, précises, pertinentes. Et une dizaine de livres vendus aussi ! Un étudiant en prend même un paquet de 4, pour lui et ses amis : il a beaucoup aimé et veut faire partager. Je dédicace à ces inconnus, au-delà de l'étonnement.

Je suis ivre de poussière, poisseuse, vidée, pleine. Je ne comprends rien mais je déguste.

Les Français m'embarquent pour le dîner, dans *one of the place of* Cap-Haïtien. Je retrouve l'atmosphère et les conversations des expatriés : petits mondes, petits moyens, grands rêves, énergie qui s'épuise, espoirs et désillusions qui se creusent un sillon de mois en années.

Retour à mon hôtel, finalement avec mon sac. Un hôtel vide, superbe, architecture années 1970, ambiance « OSS 117, Rio ne répond plus ». Il domine la ville et la mer. Le peu que j'ai vu de Cap-Haïtien a des allures de ces villes coloniales au plan en damier, aux rues étroites avec des maisons aux galeries en étages, en bois, aux belles ouvertures arrondies, aux couleurs pimpantes qui se noient dans le temps et l'abandon. Les rues sont défoncées, juste de terre dans la majorité des cas. En arrivant de l'aéroport, on traverse un bras d'eau qui ressemble à un vaste égout à ciel ouvert, des bateaux y flottent dans les ordures, des enfants y jouent dans les immondices. Je devine tout cela de ma terrasse avec vue. Une plaine littorale, bordée de montagnes nuageuses où niche la citadelle du roi Christophe que j'aimerais aller visiter demain.

Je me sens suspendue, hors tout. Et ces livres vendus m'attèlent à ce sol qui s'immisce en moi, presque à mon corps défendant.

Épisode 62 – La noble tragédie du roi Christophe, et des autres

Hier matin, je suis partie à l'assaut de la citadelle du roi Christophe, Henri I^{er} (1767-1820) héros de la guerre d'indépendance, auto-proclamé roi, protagoniste d'une pièce de Césaire : une réalité historique incarnée en personnage.

Nous y partîmes, avec Kénold Charlemagne, en moto-taxi ; moi, calée entre le chauffeur et mon guide qui avait renoncé à la messe dominicale pour me servir, précisément, de guide. La moto nous a déposés à un carrefour-gare routière où nous avons grimpé dans un tap-tap pour se rendre à une dizaine de kilomètres de là. Place d'honneur pour moi, à l'avant, coincée entre le chauffeur, qui ne passait les vitesses qu'à condition que je me soulève de mon siège, et mon guide, qui répondait gentiment à mes salves de questions. Arrivés à la petite ville de Milot, nous nous trouvons devant le Palais du Sans Souci, résidence royale construite par Christophe, « despote éclairé » que les Haïtiens aiment comme une figure d'unité et de force ; un roi « visionnaire », ai-je entendu.

Après la visite des vestiges de ce palais dont un tremblement de terre a eu raison en 1842, nous prenons de nouveau une moto-taxi pour grimper dans les montagnes, par une route pavée en lacets. De nouveau coincée entre chauffeur et guide, je tente de retenir mes tongs qui s'enfuient en crispant les orteils, tout en me cramponnant à pas grand-chose.

Parvenus sur un replat, nous changeons de monture : la dernière étape du voyage se fera à cheval. On peut aussi monter à pied, bien sûr, mais nous devons être de retour au Cap-Haïtien rapidement... J'enfourche donc Jacky, contente d'être de-sandwichée, et me cramponne à la bride de ce destrier côtes apparentes, retrouvant des réflexes de trot enlevé bien utiles sur les pavés. Kénold est aussi sur son cheval. Deux hommes nous accompagnent, courant aux côtés des bêtes. Ils effectuent ainsi plusieurs allers-retours par jour, lorsqu'il y a des amateurs de citadelle, et guident ensuite les touristes dans la forteresse. Les chevaux ne leur appartiennent pas, ils se contentent de les faire travailler et doivent rétribuer le propriétaire qui en possède une cinquantaine. William a une petite fille de 4 ans, qui ne va pas encore à l'école mais ira l'année prochaine. Il faudra alors payer pour sa scolarité, « c'est important ». Lui a arrêté l'école tôt : à la mort de son père, il a fallu aller « chercher l'argent ». Il cherche donc l'argent en trottant à mes côtés, encourageant la carne sur laquelle je suis juchée.

Longtemps, la forteresse reste invisible. Elle ne surgit qu'au dernier lacet caillouteux, sombre bâtisse clampée sur le roc, baignée dans l'atmosphère nuageuse des montagnes alentours, un peu ambiance « *Tintin et l'île noire* » pour la bâtisse et Kehlsteinhauss pour la localisation. Solidement campée à plus de 900 mètres d'altitude, offrant une vue à 360°, la forteresse est saisissante. On voit la plaine littorale et la mer par laquelle pouvaient encore débarquer les Français, la route du Sud d'où arriva la chute. Partout suinte l'inexorable paranoïa du pouvoir. Des canons français « *Nec Pluribus Impar* » jouxtent des « *Honni soit qui mal y pense* » ; un canon mexicain égaré et des milliers de boulets de canons stockés là où l'ennemi viendra. Pour parachever l'histoire, plus romantique qu'une légende, le monarque s'est suicidé dans ces lieux et son corps secrètement enterré reste introuvable. On imagine aisément la silhouette du roi fou se découpant sous la lune, il surveille fiévreusement les abords de son domaine, guette les lointaines menaces de son royaume, du haut de ses murs sans concession.

Après cette visite, impressionnée par ce « lieu de mémoire » majeur, à la forte valeur patriotique, nous faisons le chemin en sens inverse : cheval / moto / bus / moto. Et me voilà de retour à l'hôtel juste à temps pour me changer avant de repartir « en tournée ».

Sur les routes de cette drôle de tournée, mes acolytes se dénomment Clément Benoît II, Elizé Monfiston et Kénold Charlemagne. Les deux premiers ressemblent un peu aux fouines de

Roger Rabbit, qui finissent par mourir de rire. Ils se marrent comme des baleines avec détermination, et lancent à intervalle moyen de 30 mn : « Et un, et deux, et trois et quatre, léléla ! », ce qui les rend encore plus hilares. Ce sont tous deux de fiers membres du Rotary Club du Cap-Haïtien. Elizé conduit très vite et plutôt bien étant donné l'incroyable densité de ce à quoi il faut prêter attention : des gens par centaines, d'autres véhicules brinquebalants qui se doublent par la gauche, par la droite, des deux-roues chargés de 3-4 passagers, et de marchandises, des chiens galeux qui clopinent au beau milieu tandis qu'une vache traverse. En sortant des villes, certes, les gens sont un peu moins nombreux mais la route est bordée en continu d'un ruban de vies. Dimanche est ici un jour notable, c'est le jour de la messe et beaucoup s'y rendent, que ce soit à l'Église du Christ universel, celle du 7^e jour, des Enfants bénis, etc. Partout des petites filles roses ou blanches, des grappes de princesses miniatures, des nuées de fées graves dans leur robe de fête. Les nôtres se déguisent en princesses ou en reines le temps d'un après-midi d'anniversaire, celles-ci sortent chaque semaine de leur maison de tôle et de misère comme d'une boîte à bijoux.

La conférence du jour se tenait à Limbé, petite commune du Nord à environ une heure de route de la ville du Cap-Haïtien. La bibliothèque Georges Castera (poète) m'y attendait au bord d'une route défoncée où les poules picoraient dans la boue. Des livres en rangs serrés, vieux et abîmés pour la plupart ; des encyclopédies *Tout l'univers* plus que vénérables, des romans divers, Hervé Guibert jouxtant Dany Laferrière et Maupassant. Deux boîtes à chaussures où des missives peuvent être déposées à l'attention des autres usagers des lieux, enfin plutôt usagères à voir la différence de remplissage entre la boîte « filles » et la boîte « garçons ». Un règlement affiché à l'entrée : la chemise doit être rentrée dans la jupe ou le pantalon. La salle de conférence est petite, les chaises en rangs serrés, une nappe en dentelle est posée sur la table d'honneur, le micro est installé et mon nom écrit en belles lettres déliées.

Là encore, les gens arrivent petit à petit, me saluant timidement. Clément Benoît II me présente avec force compliments puis m'abandonne la parole devant cette assemblée qui ouvre de grands yeux curieux. Là, pas de vieux globe terrestre, pas de tableau, je tente de localiser mes îles avec les pages d'un Larousse. Je tâche de parler plus lentement qu'à l'Alliance française et moins professoralement qu'hier, à Ounaminthe sur la frontière (que j'ai d'ailleurs traversée pour un petit tour en République dominicaine). Des gens arrivent, se tassent, les enfants restent debout à l'extérieur. Là encore, des questions d'abord timides puis plus fortes, des mercis, et des livres vendus. Je dédicace frénétiquement. Il n'y a pas de librairies ici, même pas dans la ville du Cap-Haïtien. Les gens aiment donc voir les livres venir à eux, incarnés. Une bouteille de « champagne » est ouverte en mon honneur, on m'offre un drapeau haïtien et j'ai même droit à la Marseillaise ! Mi-taquin, mi-cérémoniel, Clément Benoît II me raccompagne sur le perron et c'est au son de l'hymne national que je remonte en voiture, au bord des larmes.

Sur le trajet, on est branché sur la radio de l'Archevêché « La voix de Santa Maria ». Des chansons aux rythmes divers mais aux paroles similaires s'enchaînent, prônant l'amour du prochain et la foi en l'espérance. Kénold m'avait tranquillement expliqué plus tôt avoir perdu son père en 1990 et sa mère un ou deux ans après. Lorsque je me rends compte qu'il a mon âge, je mesure qu'une espérance de vie parmi les plus faibles du monde signifie que l'on est parfois orphelin à l'âge où je me cassais la voix dans les concerts de Bruel. Quant à Elizé, j'ai appris entre deux « Et un, et deux, et trois et quatre, léléla ! » qu'il a perdu sa femme et sa fille dans le séisme de Port-au-Prince. Je n'en saurai pas plus. Il est concentré sur la route et la radio assure que tout ira bien, dans la grâce de Dieu.

Épisode 63 – Irréductibles espaces-temps

La semaine d'enseignement à l'École normale s'est achevée hier. Dernier cours intense, des promesses de retour et de poursuite du travail ébauché. Quelques heures passées ensemble sous ce toit de tôle, parfois homériques : les fortes pluies qui tambourinent par salves, des murs ouverts aux quatre vents, un tableau dégoulinant, une altercation dans la « salle » d'à côté, des étudiants tentant de prendre des notes entre les gouttes, moi hurlant pour tenter de couvrir le vacarme du ciel et toujours des questions, de grands yeux attentifs, des commentaires, des remarques... Décidément ancrée.

Un psychanalyste, professeur parisien de littérature, est aussi venu cette semaine dispenser des cours sur Lacan. Son public est dense, religieusement suspendu à ses lèvres. Il expose les passerelles entre Freud et Lacan, explique le nœud borroméen, les non-rapports hommes-femmes, le métalangage, doit répondre à d'affutés « et ne pensez-vous pas que...? ». L'assistance sort de son corps de gravats pour suivre de retors cheminements de pensées avec un plaisir accru par la complexité.

Ici, je parle des Sérers du Sénégal, des transmigrations indonésiennes ou de Nuits-Saint-Georges (cours de géo rurale) ; là, on navigue sur les horizons symboliques de l'inconscient. Nos échafaudages ouvrent de frêles brèches dans l'espace-temps.

J'ai retrouvé une personne rencontrée cet été, Guerline. Nous avons le même âge, sommes toutes deux enseignantes à l'École normale. Elle a fait un master 2 (DEA) à Bordeaux et rêve de venir faire sa thèse en France. Son projet a été accepté par un directeur de recherche, elle est inscrite à l'Université, a accompli toutes les démarches nécessaires mais ne peut pour l'instant obtenir de visa : il lui faut un logement à Rennes, ville qu'elle ne connaît pas, où elle ne connaît personne. Elle n'ose pas louer une chambre par internet par peur de se faire avoir, mais sa volonté d'être là-bas, assise dans une salle de cours au 1^{er} septembre est sans faille. Comment accéder à ce fuyant lointain, pourtant promis ?

Lors du tremblement de terre, l'immeuble de 5 étages dans lequel elle vivait s'est effondré sur le rez-de-chaussée. Pas de survivants. Elle était alors chez une amie qui l'héberge depuis mais a dû abandonner une partie de ses affaires, de ses meubles, de ses souvenirs faute d'endroits où les stocker. Beaucoup de gens ont ainsi pris l'essentiel, quelques papiers, une ou deux valises mais le reste, même intact, n'a pas place dans la ville d'après. À la fin de mon cours, comme il pleuvait averse et que je n'avais pas de parapluie, elle m'a raccompagnée sous le sien jusqu'à l'hôtel où je passe les deux dernières nuits, après une belle semaine de tente. Je n'ai pas osé lui dire que je dormais là et ai prétexté un rendez-vous au bar pour m'y rendre. Elle n'a pas eu un mouvement pour entrer, ne serait-ce que dans le hall. Et je ne l'y ai pas invitée.

Devant l'hôtel se dresse un champ de tentes, une ville dans la ville qui bruisse le soir. On ne sait plus très bien si ce sont là des gens qui ont tout perdu ou de nouveaux arrivants ayant quitté la province. Plusieurs milliers de personnes vivent là, sous des toiles. Les enfants jouent au foot avec des bouteilles vides. Une femme puise de l'eau dans le caniveau et la fait passer de gobelet en gobelet comme pour la purifier : le choléra gagne de nouveau du terrain dans le pays, il faut prendre les dérisoires précautions que l'on peut. On y vend de la nourriture, on y parie, on s'y lave, on y chie dans une promiscuité sans nom. Dans l'antre de l'hôtel, tout est calme et propre, mais j'ai du mal à respirer.

Des espaces irréductibles les uns aux autres, et des temporalités. Pour la plupart des gens de la rue, le temps ne semble pas une denrée rare dont on est jaloux, que l'on couve. Le temps semble à disposition de qui veut bien le prendre, de qui s'arrête ou passe. À regarder les foules marcher, à regarder les femmes assises derrière leur étal de mangués ou de bananes, à regarder les cireurs de chaussures gantés ou les vendeurs de livres d'occasion, à regarder cette dame assise sur un bout de trottoir, ce vieux monsieur à la veste aussi usée que le regard

devant ses tableaux, la sensation sourd de gens qui sont dans l'instant, là, à ce qu'ils font. Ils ne semblent pas prisonniers de la pensée de l'étape d'après. Le temps est offert pour discuter, pour échanger des nouvelles, pour plaisanter et rire aux éclats, et pour que vienne l'argent. Cette disponibilité est vertigineuse, on se demande jusqu'où elle va, où est la limite de l'intériorité. Peut-être la torpeur vient-elle sauver d'images et de souvenirs non affrontables ? Peut-être certains sont-ils précisément prisonniers de ce présent si lourd ? Peut-être se coule-t-on dans le temps comme dans un cocon qui protège du bruit, des fumées de voitures, des détritrus qui jonchent les rues, de demain ? Peut-être, peut-être.... Je ne saurai pas.

Je reprendrai l'avion demain matin, lestée de ce séjour en saison des pluies.

SIXIÈME VOYAGE (HIVER 2011)

Épisode 64 – Les Abricots, confiture douce amère

Paris / Pointe-à-Pitre (8h30 de vol) ; Pointe-à-Pitre / Port-au-Prince (1h50 de vol) ; Port-au-Prince / Jérémie (45 mn de vol) ; Jérémie / Les Abricots (deux heures de route « pistière ») : voilà comment on passe en quelques heures, presque sans transition, de la grouillante rue de Belleville à la plage des Abricots, au bout de la Grande Anse, dans le sud-ouest d'Haïti.

Les Abricots... confiture, peau veloutée, couleur orangée, joue rebondie, clafouti, rondeur et gourmandise.

Nous sommes ici à des millénaires de l'activité oppressante de Port-au-Prince, de l'agitation poussiéreuse mais, à sa manière, trépidante si ce n'est stimulante de la capitale. Ici, aux yeux de la Parisienne que je suis, règne une langueur presque insupportable tant le rythme est suspendu, le temps, la vie. Le bourg des Abricots, sur la commune de Jérémie, se love dans le creux d'une belle anse, bordée d'arbres et de cocotiers. Tout est vert et bleu et lumineux. Pas de voiture, juste des bruits de voix, des cris d'enfants, des chants d'oiseaux, à peine quelques motos de temps en temps.

Peu d'électricité, pas d'eau courante, et la nuit noire à 18h00 si bien qu'à 19h30, le jour de mon arrivée, je me suis endormie, lourde de tous ces kilomètres à l'empreinte écologique que Dieu ne me rendra sans doute pas, pour une drôle de nuit, profonde, soufflée du rythme de la mer qui déploie ses vagues à quelques mètres de la chambre. Une nuit sans fin, et sans fond, juste troublée par les mordantes visites de petites fourmis. Une nuit d'outre-terre, belle et implacable, qui rappelle à quel point l'obscurité fait peu rupture dans nos vies quotidiennes. Ici, la nuit tombe au sens où la nuit fait tomber, un peu tombeau. Et la lune est trop étroite encore pour en soulever le couvercle.

J'ai assisté dès le jour de mon arrivée à une tentative de combat de coqs. Il faut dire que Marie, l'étudiante géographe que j'ai retrouvée ici, a très largement balisé le terrain, son terrain de recherche, qu'elle partage avec moi durant quelques jours. Elle fait comme corps avec ce lieu, avec ces gens qu'elle salue, embrasse, illumine.

Nous sommes parties à la suite d'Ayou, pour une courte marche vers les hauteurs de la petite anse des Abricots, par un sentier qui serpente entre les arbres, le long d'une ravine parfois canalisée mais à sec pour arriver sur un plateau où j'ai pénétré dans ma première « gagerre ». Il s'agit d'une sorte d'arène autour de laquelle sont installés des gradins. Celle-ci, nommée « Sans rancune », est plutôt imposante, avec une piste bétonnée et couverte de tapis en son centre, un toit de tôle, 4 rangs successifs de sièges en cercles dont les premiers sont en béton, une sono qui diffuse à tue-tête une musique qui fait un imperceptiblement bouger les corps. C'est la principale gagerre du bourg, je verrai bientôt des gagerres de campagne, des gagerres de mornes, plus rudimentaires. Ce premier contact fut assez peu convaincant de combattivité : il n'y a pas eu combat. Les coqs ont été mis face à face pour faire le « lyen » mais ils ne semblaient pas disposés à en découdre. Les « combattants », munis de leur coq, s'invectivaient gentiment, se provoquant par coqs interposés, un coq a même été oint de jus de citron des ergots à la crête pour l'exciter mais rien n'y fit, pas de combat. Les coqs sont plutôt petits et secs, parfois très beaux de couleurs, mais rendus parfaitement ridicules par la chaussette qu'on leur met sur la tête en attendant l'éventuelle lutte. Ils sont encapuchonnés, et trimballés la tête à l'envers, la tête à l'endroit, caressés, manipulés, davantage comme de dociles poupées que comme de fringants guerriers.

L'assistance est quasi entièrement masculine. Des enfants d'une dizaine d'années, sérieux et concentrés, tout à l'apprentissage viril d'une pratique qui se transmet de père en fils ; des vieillards, droits comme des i, la tête aussi haute que le regard sous leur vaste chapeau de

paille ; de jeunes hommes qui se jaugent surtout à l'aune d'eux-mêmes. Le « maître gaguerre » (propriétaire des lieux) est venu nous saluer. C'est visiblement un notable local, dont la femme est une *aficionada* des combats. Il a vécu des années à l'étranger, à Miami, est revenu ici habiter, et faire sa gaguerre.

Le seul combat auquel nous ayons assisté est celui de deux femmes qui s'invectivaient au-dehors, pour une affaire de monnaie non rendue. Montées sur leurs ergots, regard en flammes et verbe haut, elles ont attiré toute l'attention de la trentaine de personnes présentes qui ont fini par quitter l'enceinte pour suivre la scène. Ces vendeuses proposaient, à l'entrée de la gaguerre, du clairin, de petits gâteaux, des « tablettes » (cacahouètes prises dans du sucre, un délice...), de petits pains ou encore des bonbons aux amateurs sur leur faim.

Parce que la faim est grande. Pas forcément celle qui vrille le ventre mais celle qui tort l'esprit : comment rêver aux Abricots ? Comment en sortir ? Comment accéder à une autre vie ?

En épousant un Blanc qui vous emmènera ailleurs si vous parvenez à l'attraper et le garder ; en volant un peu d'argent à l'étrangère venue là pour ses recherches et qui sourit à tout le monde ; ou en donnant votre enfant à cette même étrangère parce que le monde des Blancs est un monde riche. Mais l'étrangère ne veut pas prendre l'enfant. Il faudra donc l'élever. Sous le calme de ces existences simples et tranquilles, de soudaines éruptions volcaniques. L'année dernière : 3 morts, des agressions violentes, très violentes, comme des éclats de foudres tout puissants d'impuissance.

Au cœur de cette confiture douce-amère, une femme-arbre, une femme-tronc semble faire pousser tout cela vers le haut. Elle se nomme Mika, mi canadienne, mi haïtienne ; professeur de littérature à Montréal, elle est revenue s'installer là il y a des années et y a mis sur pied une fondation qui propose diverses activités : un atelier de couture, des écoles, des lieux d'apprentissage technique et, autour de moi, des enfants sont en train de découvrir l'ordinateur et se rient de la nouvelle souris qu'ils prennent en main. Bienveillante reine des lieux, en cas de crise, les habitants viennent se réfugier dans son jardin, agglutinés autour de sa maison comme à l'abri de remparts magiques. Elle a 74 ans, court, vole et vire, invective et rit. Elle tente jour après jour de sucrer l'amertume.

Les Abricots / Jérémie ; Jérémie / Port-au-Prince ; Port-au-Prince / Pointe-à-Pitre; Port-au-Prince / Paris.

Épisode 65 – Coqs en stock

Cinquante gourdes ! J'ai gagné 50 gourdes en pariant sur un coq rouge, qui, au terme d'un très long combat a fini par mater son adversaire. Je les ai aussitôt perdus sur le combat d'après où le coq blanc a été humilié par son adversaire. La dure loi de la vie de coq combattant. J'ai depuis assisté à plusieurs combats, dont un à mort. Enfin, le coq n'est pas mort dans l'arène mais après, à l'extérieur, lors d'une sorte de sacrifice du vaincu. L'ambiance générale dans la gaguère est houleuse, l'assistance hurle, invective, exulte au moindre coup de bec, à chaque assaut d'ergots. Le temps est minuté par une horloge suspendue au-dessus de l'arène mais que personne ne consulte. Le juge siffle à perdre haleine, sans effet, tant l'excitation est grande. La présence pour le moins incongrue de deux femmes blanches dans ce milieu si masculin étonne au premier abord mais nous sommes bien vite oubliées au profit du spectacle.

Les coqs sont d'abord mis face à face pour se jauger, et voir s'ils sont disposés à combattre (le « lyen »), puis selon la qualité du coq, sa morphologie, son pedigree, les paris se lancent. Il s'agit alors de faire « la compilation » de toutes les sommes mises sur l'un ou l'autre, on vient donc vous demander de parier sur celui-ci ou celui-là et il faut que les deux camps atteignent la même somme. Une fois la compilation faite, ce qui prend parfois du temps et déjà beaucoup d'énergie, le combat débute. Tout le monde suit alors avec ferveur chaque mouvement de son champion et les hurlements des hommes, debout sur les gradins, couvrent les bruits d'ailes. Le coq est aussi une métaphore et le prolongement du sexe masculin. Ici comme ailleurs, l'enjeu de l'affrontement est donc viril. Dans le brouhaha, on se met à scander en rythme les coups de bec, les assauts. Et pendant ce temps, les paris se poursuivent, ardemment. La fin du combat est marquée lorsqu'un coq met le bec dans le sable en signe de soumission. C'est ce qu'a obtenu de son adversaire le coq rouge qui m'a fait gagner. Parfois, match nul : les deux combattants ne pouvant être départis d'autre chose que des plumes qui jonchent le sol de la piste. Je n'entendrai jamais plus l'expression « voler dans les plumes » de la même manière...

Autour des combats, toute une sociabilité se dessine : dominos, cartes, marchandes diverses, clairin. Les gaguères s'apparentent à de petits casinos de campagne où viennent se mesurer et se divertir les hommes des environs. En ville, l'assistance est plus dense et ne vient pas nus pieds des mornes mais à motos des environs. Nous avons rencontré un jeune homme qui veut introduire en province ce qu'il a vu à la capitale : une gaguère modernisée, avec une pesée des coqs, une approche plus scientifique, des écrans et des jeux vidéos.

J'ai juste face à moi, là, maintenant, un arbre à plumes, un arbre plein de coqs, poules et dindons qui ont grimpé et voleté jusqu'aux branches à plusieurs mètres du sol et semblent tenir un avicole conciliabule. Peut-être échangent-ils des nouvelles des combats du jour et discutent-ils des bienfaits de la modernisation de la gaguère...

Départ jeudi matin des Abricots pour Jérémie, à moto. Chacune en croupe de vaillants chauffeurs qui évitent trous, pierriers, passages boueux sur 32 kilomètres, soit environ deux heures. Je serai bien incapable de conduire leur 125 cm³ (qui fonctionnent comme la mienne, j'ai essayé !) sur ces chemins. Nos sacs solidement harnachés à l'arrière et, sur tout le trajet, des gens à saluer, toujours des rubans de maisons le long des routes, des gens qui vaquent à leurs occupations quotidiennes, des enfants en uniformes, des femmes portant de l'eau... Pour relier le bourg à la ville, il n'y a pas plus rapide. Mieux vaut ne pas tomber malade aux Abricots.

L'après-midi, guidé par notre cornac et ami de Marie nommé Fleurant, nous sommes allées nous promener près de la rivière de Grande Anse. Une bien belle rivière, avec des galets, des arbres, une végétation verdoyante. Pas très loin de la Dordogne en fait. Il faisait chaud, très chaud, et insensiblement, l'eau nous a happées pour une belle baignade en compagnie de trois petites filles. Trio de menues grâces noires aux grands yeux curieux qui nous avaient

suivis sur une partie du trajet. J'ai examiné le cahier de la seule des trois sœurs qui va à l'école, parce que c'est trop cher pour les autres. Un petit cahier de vocabulaire et de grammaire française, un cahier de mathématiques. Des additions, des tableaux de conversion de décilitres en litres, des phrases interrogatives, des 10/10 et la fierté passablement inquiète de la petite fille de voir ainsi son travail scruté par une étrangère. La première nous avait abordés en nous demandant de l'argent, puis elles nous ont escortées sur le trajet avant de venir se baigner avec nous. Nous avons tenté de jouer avec elles en faisant le poirier, prenant une fillette chacune sur nos épaules pour qu'elles joutent en se faisant chuter, nous aspergeant, etc. Mais non, elles nous regardaient de leurs grands yeux interrogatifs ne paraissant pas connaître ces divertissements. Les jeux ne semblent pas si universels. Elles prenaient visiblement juste plaisir à être dans cette fraîche eau courante avec nous, à être dans nos bras, sur nos dos, à nous toucher. Assez rapidement, une petite assistance était là, au bord de l'eau, à nous regarder nous ébattre gentiment. Sur le chemin du retour, nous avions chacune une petite fille au bout de la main. Cela faisait un bel équipage dans ces champs si verts. Nous avons ensuite déjeuné dans un petit restaurant au bord de l'eau et elles attendaient dehors, timidement. Elles ont pris les restes du repas avec reconnaissance et avidité.

Voilà ce qui est insupportablement tangible : cet entre-deux entre la joie du contact, de l'échange, l'affection, et la demande, l'attente, l'indépassable distance entre les existences nécessiteuses et les autres.

Et puis des moments suspendus, comme de grâce accordée.

Mercredi soir, une soirée passée aux Abricots avec une dizaine de personnes, amis de Marie, majoritairement haïtiens. Nous avons mangé, bu quelques bières, chanté autour d'une guitare maniée de main de maître par un genre de Che Guevara mi-français, mi-haïtien, qui a vécu longtemps au Canada mais aussi en Martinique si bien qu'il peut enchaîner avec brio un air de compas, un chanson de Renaud, du folklore québécois, un air de zouk ou de reggae, sans oublier une chanson en Ukrainien. Par ce métissage de notes incarnées, tout le monde a pu y aller de sa chansonnette dans une atmosphère de belle connivence : une pause dans le déchirement du tissu humain. À côté, les filles feuilletaient avec frénésie des magazines féminins rapportés de Paris : « Marie Claire » et « Grazzia » sont donc restés aux Abricots où leurs images glacées de femmes si lointaines font désormais rêver des jeunes filles du bout du monde. J'ai apporté ça. Elles en étaient ravies, gloussaient de joie à chaque page, mais je me suis demandé si c'est du plaisir ou de la frustration que j'avais ainsi amené en partage.

Autre moment de partage avec Andy, un ami de Fleurant chez qui nous avons dormi à Jérémie, en escale entre les Abricots et les Gonaïves. Cet hôte accueillant a entrepris de me faire manger tout ce qui pouvait me faire apprécier sa ville natale. Menu du soir, par ordre d'apparition dans mon estomac :

- comparette (gâteau spécialité de Jérémie, qui a un peu le goût des madeleines allongées, les Corinnettes),
- tablettes (cacahouètes au sucre) et tablettes au coco (idem mais avec du coco râpé et du lait de coco). Il m'en a d'ailleurs offert un stock qui embaume mon sac,
- griot (du cochon grillé, je suis une inconditionnelle),
- un jus de papaye amélioré contenant donc de la papaye mais aussi : bananes, lait concentré, sucre, sel, cacahouètes, essence de noyau (je ne sais pas ce que c'est), Vache qui rit, le tout glacé, genre *milk shake* ; très très bon mais un peu riche,
- pour parachever le tout, une saucisse grillée et badigeonnée d'un mélange de piment et de ketchup.

Autant de calories protéinées offertes en signe d'amitié non intéressée ?

Outre de fragiles moments de grâce, des êtres passeurs comme Fleurant qui nous a fait escorte attentive et riche pendant notre séjour aux Abricots. Cet homme d'une cinquantaine d'années est un sage, un leader spirituel respecté de tous qui l'appellent « Sénateur Fleurant » parce qu'il se présente aux prochaines élections sénatoriales qui auront lieu.... Quand elles auront lieu. Il travaille avec les ONG, les associations locales, les syndicats, etc. et

est donc habitué aux relations avec les étrangers. Il connaît Marie depuis l'année dernière et l'a grandement aidée dans son travail de recherche, le tout en toute simplicité et sans ostentation ; ils ont noué une lumineuse complicité qui saute aux yeux. Tout le monde semble l'apprécier et parcourir quelques mètres d'une rue avec lui prend un temps fou, tant il faut saluer de gens. Mais on le retrouve aisément dans la foule grâce à son « ti'chapeau » : il est musulman depuis une vingtaine d'années et est même allé étudier en Turquie. Il pratique l'Islam comme une voie de spiritualité parmi d'autres, mais il est aussi un peu guérisseur et connaît très bien le vaudou. En cas de disputes, débats, problèmes à résoudre, on va voir Fleurant. Et c'est ainsi qu'avec Marie, ils ont passé des heures à calculer la dimension de silos à construire pour y stocker des « marmites » de pois...

C'est un excellent guide également dans les gaguères : il ne parie pas mais aime à y voir combattre les coqs. Enfin plus exactement à y sentir l'énergie d'une ferveur, une autre ferveur.

Épisode 66 – Les Gonaïves : mouais...

Les Gonaïves. Nous voici dans la ville de l'indépendance, la ville de la fierté haïtienne, la ville de la dignité nationale mais aussi l'épicentre de nombre de troubles politiques et ville victime de cyclones virulents et d'inondations qui ont fait des centaines de morts ces dix dernières années.

C'est ici que Toussaint Louverture a été arrêté et embarqué vers la France et c'est la ville où les insurgés de 1804 ont déclaré l'indépendance et octroyé le pouvoir à Dessalines. Aujourd'hui, sur la place principale, une fresque commémore les leaders du mouvement, surmontée de casques bleus en armes, désœuvrés sur leurs sacs de sable.

Tout cela nous est apparu plutôt tristounet et fort poussiéreux en arrivant vendredi en fin de journée, au terme d'une route depuis Port-au-Prince interrompue par une crevasse, comme il y en aura d'ailleurs une autre au retour. La routine. Nous sommes accompagnées non plus par le prévenant et vif Fleurent, mais par un homme un peu bêtas et mollasse, ostensiblement au supplice d'avoir été désigné par les Éditions d'État d'Haïti pour escorter un chargement de livres et deux Blanches depuis la capitale jusqu'à cette ville de province qu'il ne connaît pas. Pas plus que les autres d'ailleurs : il déteeeeeeste sortir de sa ville natale. D'entrée, les relations se sont donc engagées gaiement avec cet ours mal léché. Arrivées sur place, nous avons poursuivi sur la même lignée avec la découverte de l'Alliance française locale dont les responsables ne semblent pas très enthousiastes non plus...

Le soir même, conférence devant une assemblée nombreuse, entre 60 et 80 personnes, mais peu réactive (il faut dire qu'il fallait venir poser les questions au micro, ambiance « école des fans »). L'enchaînement entre mon exposé sur les îles partagées et le film de Marie sur les relations avec la République dominicaine à travers l'étude d'un marché frontalier semble plutôt cohérent. C'est déjà ça.

Hôtel pas plus réjouissant que le reste avec la belle particularité d'avoir un ventilateur qui ne fonctionne que si la lumière est allumée : pour dormir, faut choisir c'est de l'air ou du noir ; en tout cas, c'est attaque massive de moustiques affamés. S'ajoute à ce charmant tableau un chargé de sécurité on ne peut plus patibulaire, les yeux injectés de sang et le regard torve, qui nous a fait attendre en vain un café plus de 45 mn en nous disant à quel point il aime les belles femmes... Mouais. Et puis les gens sont bien moins souriants que dans la Grande Anse où nous étions, plutôt fermés et moqueurs. Il paraît que c'est logique, ils ont le sang chaud et fier... Mouais.

Outre la conférence, nous étions là pour « Livres en liberté », festivité organisée par Clément Benoît II, qui m'avait fait jouer la Marseillaise à la petite bibliothèque de Limbé au mois de mai dernier. J'ai aussi retrouvé Kénoald Charlemagne, mon guide lors de la visite de la Citadelle du Roi Christophe, toujours courtois, attentif et délicat.

Nous avons passé la journée de samedi à discuter avec les gens, plein de gens :

- un professeur d'histoire qui est venu nous exposer doctement ses sujets de recherche : l'histoire du pays au XIX^e siècle. Le nombre de livres écrits sur l'indépendance et les 200 ans d'histoire du pays est ahurissant, ou disons écrasant en regard du nombre de livres publiés. Cela donne un peu la sensation de tourner en rond, de virer sur soi-même, de se regarder avoir agi, mais, en même temps, il est difficile de se projeter du vieux continent, ancré sur les générations successives de morts royaux entassés à Saint-Denis, sur cette demi-île émergée aux forceps ;
- un acteur (le roi dans le film « Royal Bonbon »), poète qui mène une enquête sur le trilinguisme dans les bordels de la ville, sans jamais lâcher une canette de Prestige (la bière locale) ni se départir d'un rire tonitruant ;
- le descendant d'une famille juive allemande installée sur l'île depuis le XIX^e siècle et dont le père, filou de la gague, avait pour habitude de trouver de braves coqs de

chair ressemblant à ses poulains de combat pour les faire perdre au premier combat et s'assurer ainsi que leur cote serait à son avantage au second, moment où le vrai coq serait dans l'arène !

- un vieux monsieur très digne et érudit nous ayant expliqué que son père lui avait fait jurer de ne jamais participer à ces combats, ce qu'il fit les 70 dernières années, et de ne pas non plus entrer dans la franc-maçonnerie, ce sur quoi il est resté discret ;
- une jeune fille rêvant de devenir « une grande diplomate » et qui est venue nous saluer de bon matin (7 heures) à l'hôtel avant d'aller à la messe, étonnée de nous trouver cheveux en bataille et œil embrumé ;
- un jeune homme qui a fait ses études à l'étranger, entre Louvain et le Québec, parlant avec un accent traînant qui lui donne l'air bien plus pédant qu'il ne s'est avéré en venant régler mon problème de ventilateur. Il est l'auteur d'ouvrage sur l'économie de son pays ;
- Gary Victor, célèbre auteur de romans noirs !

Mais je suis désormais de retour dans la capitale, logée chez une dame ayant vécu 20 ans à New York et qui ne comprend absolument pas comment font les Parisiennes pour stocker sacs et chaussures dans des appartements si étriqués. Un vrai problème de société. La maison est cossue et confortable, pleine de bibelots et de peintures, toute grillagée. Même sur la charmante terrasse d'où j'écris, je ne vois la lune qu'à travers des grilles.

Ce matin, a débuté ma semaine de cours à l'École Normale et j'ai retrouvé avec plaisir certains des étudiants sur le thème de la géographie des conflits dans le monde (je recycle compulsivement). Des travaux sont en cours à l'entrée de l'école, à commencer par l'érection d'un beau mur d'enceinte... Cette fois, j'ai fait cours dans la salle informatique, et non plus sous les tôles des préfabriquées, mais le passage y est aussi fréquent et la convivialité avec les autres enseignants sonore. Cela m'a permis d'utiliser un support powerpoint pour le grand plaisir de l'assistance qui m'a étonnée par sa connaissance du conflit israélo-palestinien ou sur l'affaire taïwano-chinoise.

Dans l'après-midi, entrevue avec le Ministre des Haïtiens vivant à l'étranger, par l'intermédiaire d'un certain Brutus rencontré dans la bonne ville des Gonaïves. En poste depuis un peu plus d'un mois, il a pris le temps de discuter avec nous pendant plus d'une heure, à grand renfort d'anecdotes, la plus croustillante ayant trait aux penchants des Suédoises pour les peaux noires. Charmant personnage, mais quant à savoir si tout cela fera sortir les Haïtiens des *batayes* (sorte de camps de travail) de République dominicaine...

La manucure m'attend, pour ma première expérience en la matière, tandis que les rumeurs de la soirée montent à travers les grilles.

Épisode 67 – Le Cap-Haïtien : si loin, si proche des États-Unis

Après une semaine port-au-princienne dense, départ pour la province, samedi matin à l'aube, à l'heure où certains glanent dans les détritiques le pain du jour qui point.

« Semaine port-au-princienne dense » parce que pleine de l'alternance entre les cours dispensés et les entretiens décrochés pour nos affaires de jeux. Entretiens parfois très vivants comme une séance d'entraînement de coqs (bec et ergots munis de protection, entraîneurs s'époumonant compulsivement) ou encore avec les dirigeants de l'Association Nationale des Tenanciers de Borlette affichant une belle confiance dans ce qui est un évident gros business.

Mercredi après-midi, pas de cours à l'ENS : les étudiants étaient en grève. Et oui, ici aussi. Il faut dire que le nouveau président, Martelly, aurait déclaré que subventionner les universités n'a aucune utilité, et que le budget de l'enseignement supérieur, représentant 0,69% du budget national, devait encore être réduit. Soit. Mais dans le même temps, le seul fonctionnement du Palais présidentiel (l'ensemble des rouages) en occupe un tiers : de quoi faire gronder dans les cayes... Les étudiants nous ont expliqué la rétraction progressive de l'université publique au profit du secteur privé, très largement dominant dans le pays où l'on ne compte plus les enseignes à but éducativo-lucratif. La déliquescence des établissements publics est encore plus sensible depuis le séisme du 12 janvier 2010, la reconstruction des locaux n'ayant pas dépassé le stade du préfabriqué. Cela ne peut que contribuer à creuser encore et encore la distance entre ceux qui pourront payer des études de plus en plus chères et ceux qui survivent. La classe moyenne éduquée n'a qu'à affûter ses ergots, et jouer à la borlette.

« Départ pour la province », plus précisément pour la deuxième ville du pays, dans la partie nord de l'île : le Cap-Haïtien. Une demi-heure de vol dans la sublime lumière du petit matin qui éclairait des massifs montagneux désolés. Le taux de déforestation du pays est de plus de 95% et cela saute douloureusement aux yeux en survolant ces reliefs arides, pelés, striés de cicatrices de ravines qui emportent la terre, encore et encore. On dit qu'ici, même la terre veut quitter le pays, en s'enfuyant dans la mer. Le sol y semble durci, stérilisé, cuirassé, éreinté.

Arrivée au Cap, dans le même avion que notre efficace hôtesse de l'Alliance française. J'y étais déjà venue au mois de mai dernier pour des conférences et une visite de la citadelle du Roi Christophe qui m'avait fortement impressionnée. En ce moment même, Marie doit commencer à en distinguer la silhouette se découper sur les montagnes... Il se dégage de cette ville une impression différente des autres endroits visités dans le pays. Le centre-ville en est plutôt coquet, ses rues non défoncées et propres, les hautes maisons à galerie sont peintes de couleurs pimpantes, même les troncs des palmiers de la place centrale revêtent joliment les couleurs nationales. La ville est située entre mer et montagne, construite selon un plan en damier si bien qu'il est rapidement aisé de s'y repérer contrairement à la tentaculaire capitale qu'on ne sait par quel bout saisir. Le bleu de la mer et le vert des montagnes limitent parfois la même rue. Mais au-delà du centre, s'étalent ici aussi des paysages de bidonvilles.

Nous avons eu la chance de partir sur les traces de notre ami Kénold Charlemagne, fier de nous montrer sa ville. Des rues commerçantes, avec des magasins de matériaux de constructions et d'électroménager sur la rue centrale, un marché artisanal sur le bord de mer, une ruelle pour les volailles où des bassines de sages poules blanches côtoient des sortes de dindons que l'on nous propose gaiement ; le marché aux fruits et légumes de Cluny, dont les marchandes haranguent les passants, juxta celui des produits d'épicerie venus de République dominicaine. La sœur de Kénold y somnole sur une chaise qui peine à la contenir. Elle traverse la frontière chaque semaine pour ramener des boîtes de laits concentrés, des sacs de riz américains, de la sauce tomate, des pâtes, etc., qu'elle revend ici.

Mais le plus frappant est l'organisation du commerce des « *pepes* », vêtements usagés, fripes, venus directement des États-Unis. Kénold nous guident d'abord dans la zone consacrée aux rouleaux de tissus multicolores qui cloisonnent aléatoirement les échoppes, la progression y est lente en ce samedi, jour d'emplettes, ici comme ailleurs. Nous débouchons ensuite sur la zone consacrée aux vêtements d'occasion, classés par type : les costumes d'hommes, les robes de fillettes, les chaussettes, la layette, et, soudain, se découvrent des dizaines de machines à coudre qui crépitent allégrement : on peut ainsi acheter un vêtement et le faire immédiatement ajuster à sa taille. Puis viennent les chaussures, par centaines, par milliers, des monceaux de chaussures, de bottines, de cuir noir pour les hommes, de hauts talons, de sandales. Aucune paire ne se ressemble, et tout cela sur des dizaines de mètres de linéaire : nous n'avions jamais vu autant de chaussures rassemblées au même endroit ! Les sacs, les lacets, la vaisselle ont aussi leur zone de vente. Tout cela est parfaitement organisé, comme un vide grenier géant non occasionnel mais structurel, les Nord-américains déversant leur trop plein sur ce pauvre pays voisin qui s'empresse d'en tirer la substantifique moelle économique. Les « *pepes* » partent ensuite vers la capitale et l'on en retrouve dans tous les pays et même au-delà de la frontière. C'est une forme de circulation à la fois extraordinairement intime – cette robe a peut-être été celle d'une demoiselle d'honneur qui y a dansé un beau soir d'été, ces bottes en caoutchouc rose ont sans doute ravi une petite fille sautant dans les flaques - et évidemment dissonant : les massifs restes des riches sur lesquels se jettent les pauvres.

L'importance de ce commerce dans la ville du Cap-Haïtien s'explique par la localisation de la ville comme port d'entrée dans le pays. Et cette position se retrouve dans d'autres aspects de son développement. À quelques 45 minutes de la ville se trouve l'enclave de Labadie¹. Il s'agit d'une partie du territoire haïtien qui échappe quasi totalement à sa souveraineté : l'accès à cette zone balnéaire qui ressemble à une sorte de Club Med est très strictement règlementé, il faut montrer pattes extrêmement blanches, ou être employé à leur service pour y pénétrer. Des murs en gardent farouchement l'accès. Dans l'enclave, tous les attributs de la tropicalité pour touristes : plages en partie artificielles gagnées sur la mer, cocotiers, paillotes, jet-ski et même une tyrolienne pour admirer la vue d'un morne. Le lieu a été construit par une compagnie de croisière américaine, la Royal Caribbean, qui y déverse presque quotidiennement des touristes en escale pour la journée. Le plus gros paquebot de la Caraïbe peut y accéder grâce à des travaux de dragage pharaoniques et un ponton de 300 m de long : 2 000 membres d'équipage et 6 000 passagers de « L'Oasis » déferlent sur ces plages pour y consommer uniquement de la nourriture provenant de la compagnie au sens propre comme métaphorique. Entre deux bateaux, les employés font la sieste sur les transats avant de se mettre de nouveau en position pour le « spectacle » suivant. Une telle croisière dans les Grandes Antilles, pour 5 jours, avec escale en Jamaïque, ne coûte que 500 \$: du rêve caribéen pour les classes modestes américaines, mais qui n'a que d'infimes retombées sur l'économie haïtienne, la majorité des employés étant elle-même importée, des Philippines notamment... Un bel exemple de coquille touristique, de délocalisation, de bulle qui n'a d'ancrage dans le lieu d'accueil que le sol sur lequel elle se déploie et encore, lui-même est en partie artificiel.

Autre marque de l'intérêt américain pour cette partie de l'île, un projet de parc industriel et un financement considérable pour la préservation et la mise en valeur de certaines maisons du centre-ville, emblématiques. Et pourquoi pas aussi un aéroport d'envergure internationale pour esquiver la désespérante Port-au-Prince ?

Alors une jeune adolescente s'est agrippée à nos bras dans la rue, nous suppliant de l'emmener à Miami, le pays des Blancs, le pays de l'argent, l'Eldorado qui déversent des richesses sans fin, de l'emmener pour ne pas glaner dans les détritiques le pain du jour qui point.

¹ Source indirecte sur cette zone de Labadie (en tout cas pour cette fois...), d'après l'éloquent témoignage de la dynamique directrice de l'Alliance française du Cap-Haïtien : merci !